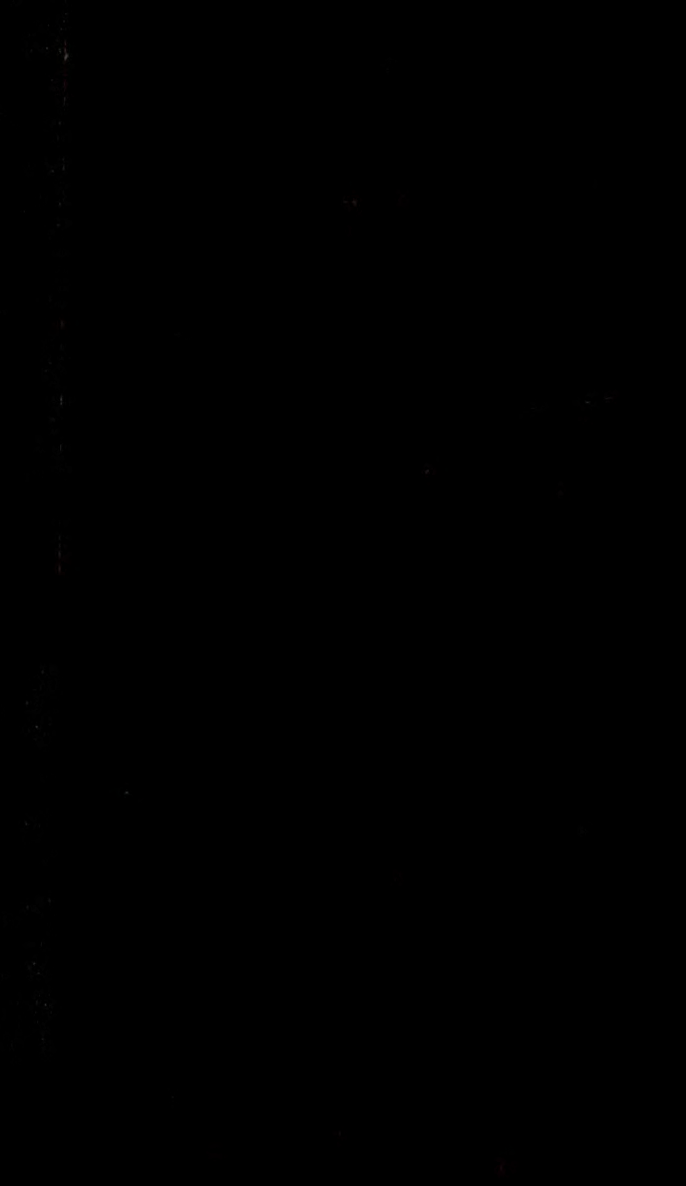
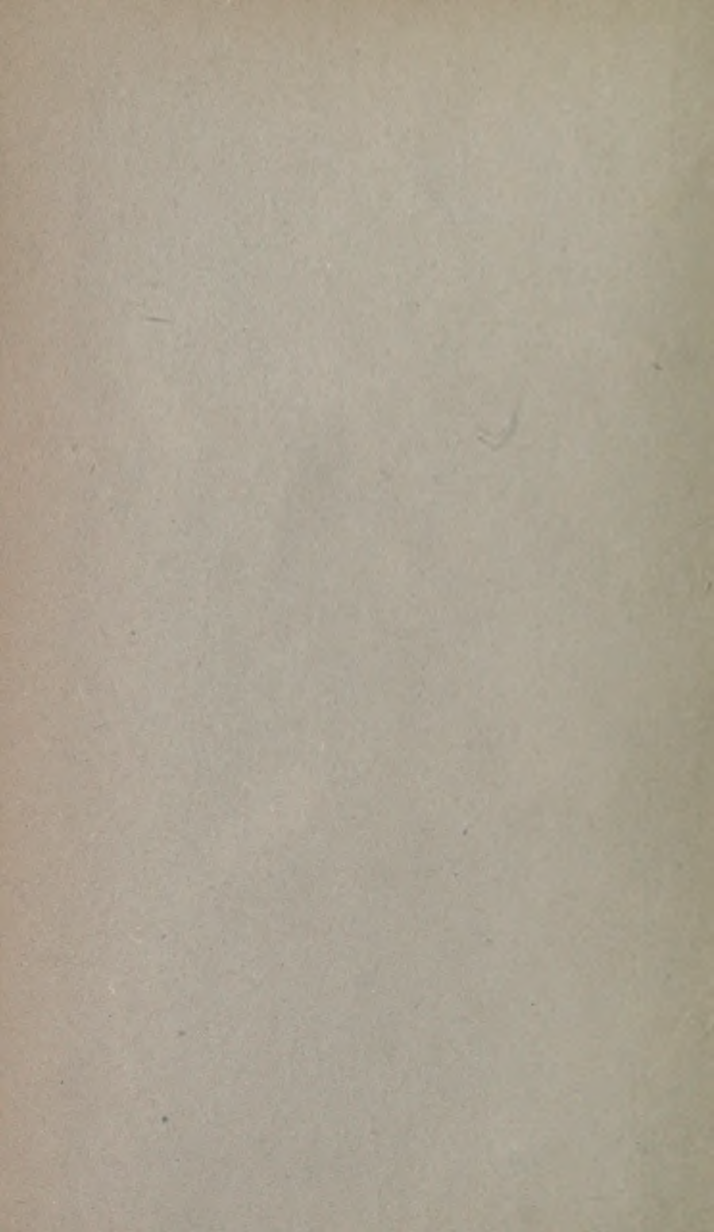
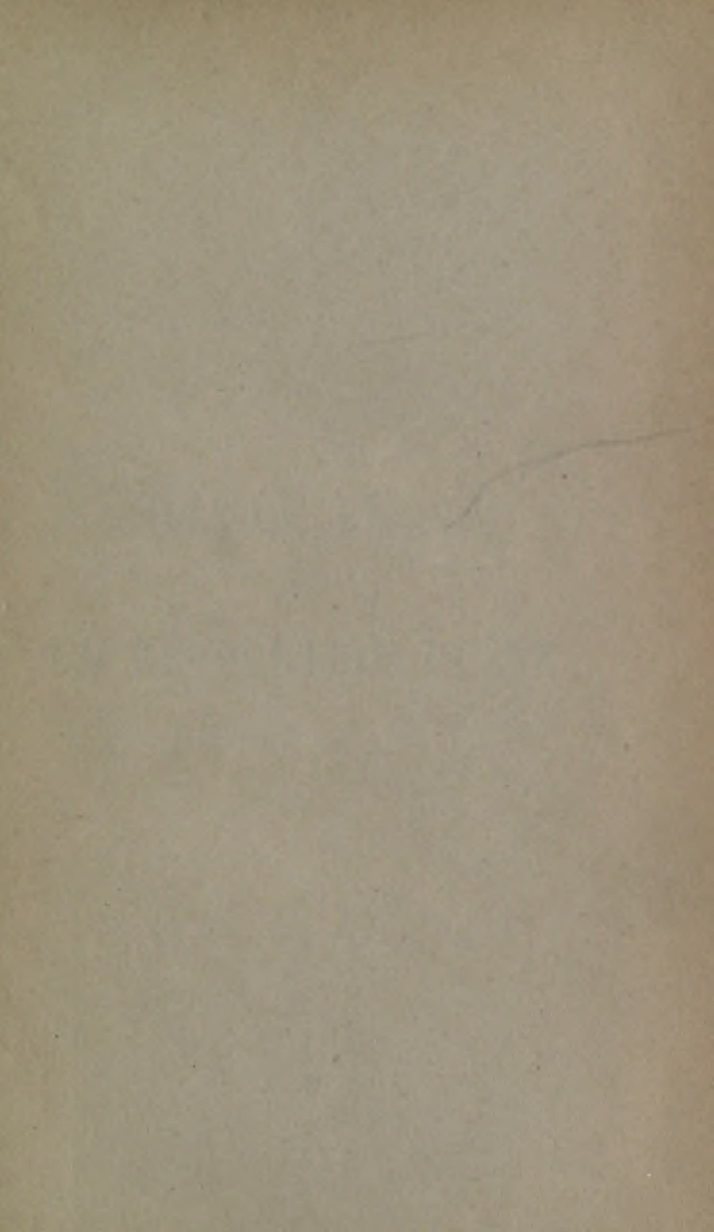
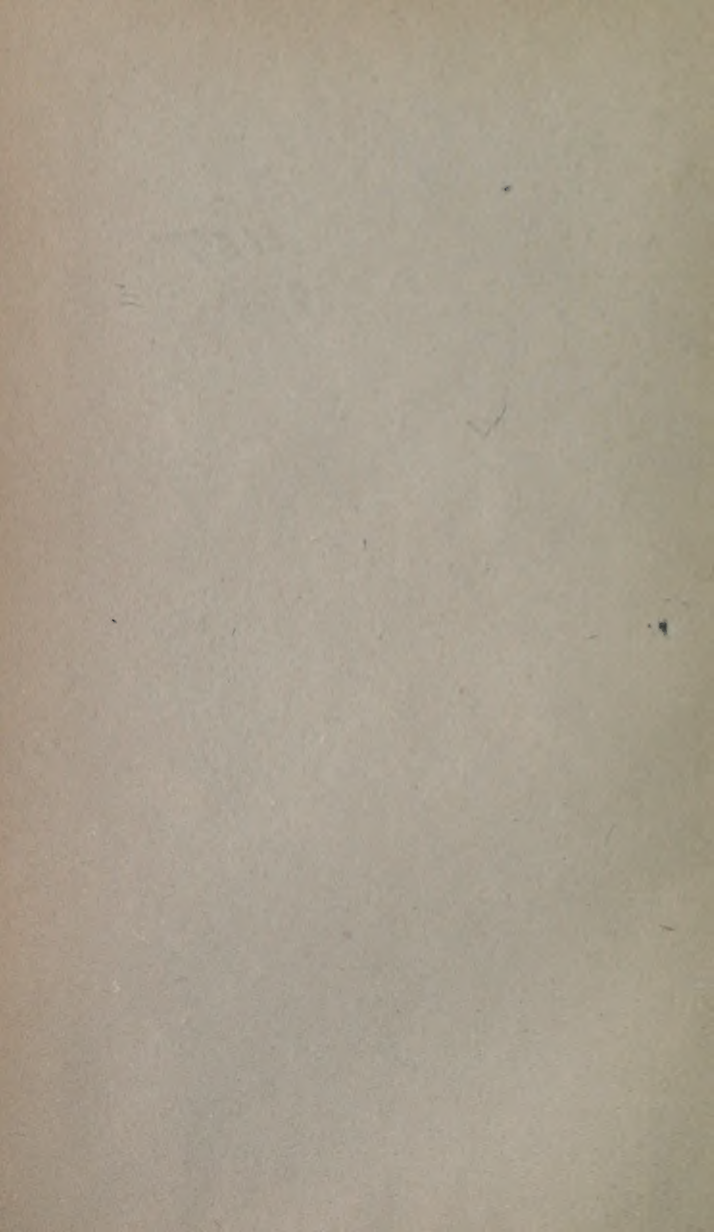












TOLSTOÏ, LÉNINE

ET

LA RÉVOLUTION RUSSE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Socialistes allemands et nihiliste russes, 2e édit. (Épuisé), 1892.

L'Évolution du socialisme (Épuisé), 1901.

Pragmatisme et modernisme. 1909. 1 vol. in-16 (*B. p. c.*)

Les maîtres de la pensée contemporaine. 6e édit., revue. 1910. 1 volume in-16 (*B. p. c.*)

Socialistes et sociologues, 2e édit., 1907. 1 vol. in-16 (*B. p. c.*)

Entre deux servitudes. 1910. 1 volume in-16.

La philosophie affective. 1912. 1 vol. in-16. (*B. p. c.*)

Pensées et Fragments, par A. Schopenhauer, traduits par J. Bourdeau. 27e édition. 1 volume in-16.

LIBRAIRIE HACHETTE

La Rochefoucauld, 1 vol. in-16, de la collection des Grands Écrivains. 2e édition, 1921.

Poètes et humoristes de l'Allemagne, 1 vol. in-16 (Épuisé).

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

Mémoires de Henri Heine, traduits et publiés avec une introduction par J. Bourdeau.

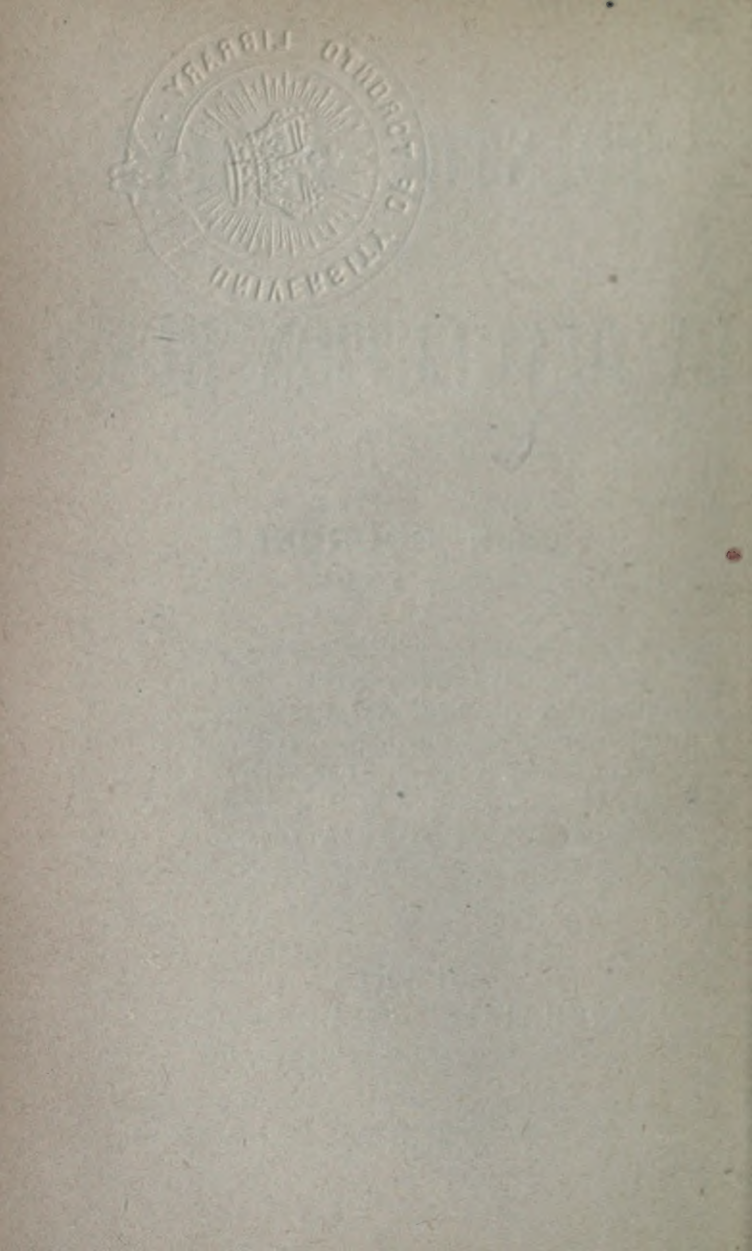
TOLSTOÏ, LENINE
ET
LA RÉVOLUTION RUSSE

PAR

JEAN BOURDEAU
Membre de l'Institut

TOLSTOÏ. — UN NOUVEAU TOLSTOÏ. — LA RÉVOLUTION BOLCHEVIKE. — LES MÉCÈNES BOLCHEVIKS. — TERRORISME ET COMMUNISME. — LES IDÉES DU TSAR ROUGE. — LA DOCTRINE ET LE MARTYRE DE LÉNINE. — LES DESSOUS DU CHAOS RUSSE. — LE BILAN ÉCONOMIQUE. — LE TSARISME ET LES PARTIS RÉVOLUTIONNAIRES.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
—
1921



TOLSTOÏ, LÉNINE
ET
LA RÉVOLUTION RUSSE

CHAPITRE PREMIER

TOLSTOÏ, SON ŒUVRE RELIGIEUSE, POLITIQUE ET SOCIALE

Il n'est pas d'écrivain russe dont l'œuvre soit plus admirée que celle de Tolstoï et à laquelle les critiques aient consacré de meilleures études : il suffit de rappeler les noms d'Eugène-Melchior de Vogüé, de Bourget, de Romain Rolland, d'Ernest Seillière, de Serge Persky, d'Ossip Lourié, d'Ivan Strannik, de Georges Dumas... En Angleterre, M. Aylmer Maude a publié la biographie la plus complète et la plus vivante du grand homme dans l'intimité duquel il a vécu, et il l'a condensée en un seul volume (1). On y trouve des détails inédits sur les colonies tolstoïennes, sur les déceptions qui ont assombri la fin d'une belle vie. Depuis la révolution russe, les innombrables écrits de Tolstoï, lettres, contes, légendes,

(1) *Tolstoy*, 1 vol., Londres.

tracts de propagande à l'usage du peuple, peu connus du public lettré, attirent notre attention, et nous révèlent quelques-uns des sentiments qui ont conduit la malheureuse Russie à l'abîme d'où elle sortira un jour, espérons-le, rajeunie et renouvelée.

Il y aurait injustice criante à rendre Tolstoï responsable des crimes et des infamies bolcheviks. N'a-t-il pas condamné le meurtre, réprouvé la violence, cherché d'abord, au prix de quelles luttes intérieures et de quelles souffrances, à se réformer lui-même, à mettre en harmonie sa vie et sa doctrine, avant de vouloir préparer à son peuple et au genre humain une rénovation d'existence. Il signale les côtés d'ombre, il étale les plaies, il stigmatise les cruautés de l'État russe et de notre monde civilisé ; il croit que, pour y remédier, il suffit de faire appel au cœur, à la bonté de chacun : et, comme il arrive fatalement, l'utopie dans les idées s'est traduite par des atrocités dans les faits.

I

Les romanciers russes, les Gogol, les Tourguénef, les Dostoïewsky, en l'absence de toute vie publique, ont joué, pour la Russie, dans le domaine de la fiction à laquelle la censure obligeait à recourir, un rôle politique et social semblable à celui des philosophes du dix-huitième siècle ; ils ont servi de guides

spirituels, ils ont élargi et appronfondi le sentiment, le besoin de la liberté ; il n'est pas de littérature plus révolutionnaire que la littérature russe. Tolstoï est le Rousseau slave. Ainsi que Rousseau, il a fait vibrer les sympathies les plus généreuses pour les classes opprimées, il les a mises sur le pinacle. Il n'a cessé d'être le fervent disciple de Rousseau, père de l'anarchisme et du socialisme, en même temps que prophète religieux : « J'ai lu tout Rousseau, écrivait-il, et à quinze ans, je portais sa médaille sur ma poitrine : Rousseau et l'Évangile ont été les deux grandes et bienfaisantes influences de ma vie... Nombre de ses pages me sont si familières que je croirais les avoir écrites moi-même. » A l'opposé de Rousseau, Tolstoï est un privilégié qui a honte de ses privilèges, il se fera peuple et servira la cause du peuple.

Son histoire est celle d'un esprit très excitable en des temps de grande excitation. Né en 1828, mort en 1910, il a passé sa jeunesse sous le règne absolutiste de Nicolas Ier, il a combattu à Sébastopol, il a été témoin de l'émancipation de serfs, de l'assassinat d'Alexandre II et du triomphe de la réaction théocratique et policière, de la croissance des attentats terroristes, de la guerre russo-japonaise et du premier soulèvement populaire qui annonçait le déclin d'un régime analogue à celui de Byzance.

Ces événements faisaient sur l'esprit de Tolstoï une impression profonde, bien qu'il se soit toujours

tenu à l'écart des partis. En lui, l'observateur sagace des misères et des faiblesses humaines se doublait d'un enthousiaste doué d'une forte imagination et d'une sensibilité ingouvernable, sur laquelle la raison, l'expérience n'avaient aucune prise. « La raison, dira-t-il, ne m'a rien appris, tout ce que je sais m'a été donné par le cœur. » Ayant un jour, lors d'un voyage en France, assisté à une exécution capitale, il en perdit le sommeil. « Quand même, écrivait-il, on me démontrerait que le châtiment est nécessaire, mon cœur, *seul juge*, le niera toujours. » L'émotion et la passion deviennent ainsi des arbitres infaillibles : « Si votre point de départ et vos déductions sont justes, disait-il encore, ne craignez jamais les objections pratiques à vos conclusions, autrement vous ne produirez jamaîs rien d'original. » Joignez à cela le désir de primer en toutes choses : « Etre le premier ou mourir », fut la devise de sa jeunesse. Il sòngeait parfois à fonder une religion.

Cette poursuite intrépide de l'idéal, cette chasse à l'absolu est d'ordinaire l'apanage des années de jeunesse ; la maturité, les épreuves de la vie conduisent à la limitation des désirs et des espérances. Tolstoï ambitionne l'infini avec d'autant plus d'ardeur aux approches de l'âge mûr, lorsque le premier accès de fièvre révolutionnaire qui dévore aujourd'hui son peuple se sera emparé de lui.

Il est superflu de raconter ce que tout le monde

connaît de ses hautes origines aristocratiques, de sa jeunesse dissipée, tourmentée, de sa campagne au Caucase et en Crimée où il servait dans l'artillerie, de ses voyages à l'étranger, de la fréquentation des écrivains russes à ses brillants débuts.

Il avait de bonne heure perdu la foi orthodoxe, se disait positiviste, tout en conservant l'habitude de la prière, de l'examen de conscience ; il tenait un journal, se reprochait ses défauts, ses vices, la sensualité surtout. Fier, obstiné, irritable, il aimait à contredire, suspectait la sincérité chez les autres, et sans parvenir à se corriger, se montrait toujours repentant. Il éprouvait, en dépit de ses accès d'humeur, le besoin de se concilier tout le monde, bêtes et gens. Jamais il ne frappait un chien ou un cheval.

Parmi les épisodes de ses voyages il suffit de noter l'impression de révolte que lui laissa l'attitude d'une foule élégante sur le balcon d'un hôtel de Lucerne, à l'égard d'un pauvre chanteur des rues, et la visite qu'il fit à Proudhon, en 1861, alors banni en Belgique et pour lequel Herzen, exilé à Londres, lui avait donné une lettre d'introduction. Après cet entretien, Proudhon écrivait de Bruxelles, le 7 avril 1861, à Gustave Chaudey :

Toute la Russie est dans la joie. C'est d'accord avec les boïards et après avoir consulté tout le monde, que le tsar a rendu son édit d'émancipation. Aussi faut-il voir l'orgueil de ces ex-nobles. Un homme fort instruit,

M. Tolstoï, avec qui je causais ces jours derniers, me disait : « Voilà ce qui peut s'appeler une émancipation. Nous ne renvoyons pas nos serfs les mains vides, nous leur donnons, avec la liberté, la propriété ! » Il me disait encore : « On vous lit beaucoup en Russie, mais on ne comprend pas l'importance que vous attachez à votre catholicisme. Il a fallu que je visitasse l'Angleterre et la France, pour comprendre à quel point vous aviez raison. En Russie, l'Église est zéro. »

Tolstoï fut frappé de la forte personnalité de Proudhon, de ses opinions courageuses qu'il partagera en partie, lorsqu'il en viendra à considérer l'anarchie, mais entendue au sens chrétien, comme le point culminant du progrès humain. Il soutiendra de même, dans *la Guerre et la Paix*, la thèse proudhonienne des masses contre les élites, dont la révolution de 1848, suivie du coup d'État, avait guéri le farouche égalitaire.

Rentré en Russie, au moment où l'édit d'émancipation du servage libérait soixante millions de paysans, traités jusqu'alors et vendus comme des bêtes de somme, le jeune comte, retiré dans sa terre d'*Yasnaïa Poliana*, après des réformes inconsidérées précédemment entreprises, songeait à éduquer ses moujiks. Il avait été peu édifié par l'enquête qu'il avait faite, notamment à Marseille, sur les écoles primaires d'Occident ; les méthodes suisses et germaniques ne lui disaient non plus rien qui vaille. Toujours

porté à innover, à tenir pour nulles et non avenues toutes les expériences du passé, estimant sans doute, avec Dostoïevsky, qu'un Occident pourri ne pouvait rien donner de bon à la Russie, que la Russie apporterait les formules nouvelles, il créait dans son village et aux alentours l'école modèle, l'école à rebours, l'école sans règle et sans réprimande, ébauche de la société sans chef et sans loi. La classe anarchique se dépeupla bientôt. La police intervint et fouilla dans les papiers du comte. Tolstoï parlera plus tard avec dégoût de sa tentative avortée. Il semble qu'il ait servi de modèle aux bolchevicks. On lit dans le *Livre blanc anglais* (p. 89, avril 1919) la description d'une de leurs écoles où toute discipline a été détruite et où les classes « sont simplement comme une fosse aux ours ». A Yasnaïa Poliana régnait l'indiscipline, mais non l'immoralité.

La pédagogie ne cessa de passionner Tolstoï. Il fonda une revue ; ses innombrables écrits populaires seront des œuvres d'enseignement. Ces questions lui tenaient si fort à cœur qu'il faillit se battre en duel avec Tourguénef, à propos de l'éducation d'une fille naturelle russe, qu'il faisait élever, selon la mode occidentale, à Paris. « Ah ! dit Tolstoï, vous faites une expérience *in anima vili !* » Jusque dans son extrême vieillesse, il se plaisait à lire aux enfants du village des légendes et des contes.

Dans l'intervalle de ces expériences pédagogiques,

Tolstoï était allé faire une cure de repos chez les Bashkirs, dans la steppe, boire le lait fermenté, respirer en pleine nature. De passage à Moscou, il grondait son frère qui venait de perdre au club sept mille roubles et il en perdait mille le lendemain, payés grâce à son manuscrit des *Cosaques*. De grosses dettes de jeu l'avaient jadis obligé à vendre sa maison natale, construction de bois emportée et remontée ailleurs.

II

En 1862, Tolstoï, entré dans sa trente-quatrième année, las de l'existence qu'il menait, demandait en mariage une des filles d'un médecin de la cour, le docteur Behrs. Agréé, il faisait verser à sa fiancée d'abondantes larmes en lui donnant à lire les aveux de ses égarements passés. Dès lors, sa vie semblait définitivement fixée. La demeure d'Yasnaïa Poliana se remplissait bientôt d'enfants. Propriétaire seigneurial, il surveille ses terres, accroît ses troupeaux, élève ses chevaux, se livre à la chasse, qu'il ne réprouve pas encore comme un plaisir cruel, s'occupe de son potager, de sa distillerie, de ses abeilles. Il achète, pour les défricher, des terres lointaines, à Samara ; l'hiver, à Moscou, la vie mondaine succède aux plaisirs champêtres. C'est dans cette atmosphère d'apaisement et de charme, qu'après avoir

ébauché un roman sur les Décabristes, les premiers insurgés aristocrates de 1825, Tosltoï compose ses deux grands romans, *la Guerre et la Paix* (1865-1868), puis *Anna Karénine* (1878) où transparaissent les tendances moralisatrices, œuvres d'inspiration plus encore qu'œuvres d'art, qui lui valurent un renom immédiat auquel il se montrait très sensible. S'il était resté dans l'armée il aurait pu, disait-il, s'élever dans l'artillerie jusqu'au généralat ; il était satisfait d'obtenir ce grade en littérature.

Cependant, dès 1874, les troubles de conscience commençaient à l'agiter. Dans ses romans se fait jour l'inquiétude des grands problèmes de la vie, de la mort, de la religion. Tolstoï en est de plus en plus hanté, il cherche en gémissant. Pascal, Schopenhauer, dont le portrait orne sa chambre, l'*Ecclésiaste* sont ses livres de chevet. La vie lui semble un mal et il constate l'impuissance de la philosophie à l'atténuer. Des pèlerins passent sur la route, allant vénérer les reliques des saints. Il les envie et les sent près de son cœur.

Le grand procès intenté à Moscou, de 1875 à 1877, à cinquante affiliés aux *Narodniki*, ces nihilistes accusés de propagande révolutionnaire dans les campagnes, frappait et émouvait l'esprit de Tolstoï. A partir de 1870, nombre de jeunes gens et de jeunes filles, dont plusieurs appartenaient à la noblesse et aux classes riches, avaient abandonné leurs parents,

renoncé à leurs habitudes de luxe, sacrifié leurs études et leur avenir, impatients d'instruire le peuple et de se dévouer à son émancipation. Revêtus d'habits grossiers, la besace au dos, ces missionnaires, supportant toutes les privations, exposés chaque jour au danger d'être dénoncés et poursuivis, parcouraient à pied les régions de l'Oural, du Don, du Volga, se fixaient dans les villages en qualité de forgerons, de sages-femmes, d'instituteurs. Tourguénef, dans *Terres vierges*, a évoqué les étranges figures de ces enthousiastes pleins d'illusions. Le prince Kropotkine, le célèbre anarchiste, imagine que Tolstoï, s'il eût été plus jeune, eût imité leur exemple.

Aux approches de la cinquantaine, il ne savait plus que faire, que devenir. Toutes les conditions de bonheur étaient réunies à son foyer, sa renommée ne cessait de grandir, et jamais il ne s'était senti si malheureux. « Vous posséderez seize mille acres dans le gouvernement de Samara, trois cents chevaux, et après ? Vous serez plus fameux que Pouchkine ou Shakespeare, à quoi cela mène-t-il ? » Cet état de dépression coïncidait avec des crises de dyspepsie, mais Tolstoï était toujours vigoureux, capable de tenir tête à des faucheurs huit heures de suite. Il chassait, mais il ne pouvait se livrer à aucun travail intellectuel, ni même écrire une lettre. Trois solutions seulement s'offraient : l'indifférence, l'épicurisme ou le suicide. Les nerfs trop tendus, des com-

bats intérieurs de plus en plus violents le poussaient à se tuer. Son fusil lui faisait peur ; il montrait plus tard la poutre à laquelle il avait failli se pendre.

Il fut tiré soudain de cette mortelle angoisse, d'une façon presque miraculeuse. Par une belle journée de printemps, il était seul au milieu des bois ; il prêtait l'oreille aux bruits de la forêt, et Dieu se révèle à lui dans cet épanouissement universel : « Qu'est-ce que je cherche donc encore *s'écriait une voix en moi ?* Le voilà donc, il est ce sans quoi on ne peut vivre. Dieu, c'est la vie... J'étais délivré du suicide. Je revenais à la foi dans cette volonté qui exige quelque chose de moi, à cette croyance que le but essentiel de la vie, c'est d'être meilleur, de vivre en accord avec la volonté de Dieu », devenu sensible au cœur.

Eug.-Melchior de Vogüe a interprété la conversion de Tolstoï comme une tendance instinctive propre aux Russes, l'*otchaianie*, l'état de désespoir, qui les porte aux résolutions extrêmes et subites, soit au sacrifice, soit à la férocité. Rarement un Russe, Tolstoï moins que tout autre, goûterait le chapitre de Montaigne sur la *Modération*. William James, dans ses *Variétés d'expérience religieuse*, rapproche le cas psychologique que présente Tolstoï de celui de Bunyan, de ces âmes douloureuses longtemps divisées avec elles-mêmes et qui finissent par atteindre à l'unité. Ce passage du trouble à l'harmonie se re-

trouve dans toutes les vies de mystiques plus ou moins névrosés. Tolstoï, et il lui fallut deux années pour en arriver là, finit par s'apercevoir que son anxiété avait pour cause, non la vie ordinaire des hommes, mais celle des classes supérieures, conventionnelle, immorale et ambitieuse qu'il avait menée jusque-là. Cette vie, il l'a peinte dans *Anna Karénine* comme il la décrira, sous des couleurs de plus en plus sombres, dans la *Sonate à Kreutzer* et *Résurrection* ; il l'exprime dans sa *Confession*, d'une humilité si pathétique, si pleine d'un sincère repentir inséparable de la réparation. Il lui est impossible de songer à sa vie passée sans un sentiment « de honte et de douleur ». Il n'est, à l'entendre, pas un vice auquel il ne se soit adonné, pas un crime, mensonge, vol, ivrognerie, débauche, violence, meurtre, qu'il n'ait été capable de commettre. « Et les gens approuvaient ma conduite et me considéraient comme un homme relativement moral. » A Pétrograd, les écrivains l'accueillent et le flattent, puis il n'a vécu que pour les intérêts et les soins égoïstes de la famille, recherchant les succès littéraires et toutes sortes de plaisirs. Dans sa jeunesse, il dissipait en orgie et au jeu ce que ses serfs lui procuraient par leur travail, il les surmenait, les punissait... Bref, à en juger d'après ces amères accusations contre lui-même, il était le dernier des misérables, alors que bien loin de s'être ravalé au-dessous des manières et des senti-

ments de sa classe, il se montrait supérieur par la délicatesse du sens moral, par un esprit constamment occupé d'idées religieuses, et qu'il conviendrait d'inscrire comme épigraphe à cet acte de contrition plein de scrupules le mot de Joseph de Maistre : « Je ne sais pas ce que c'est que la conscience d'un coquin, mais je connais celle d'un honnête homme, et c'est affreux. »

Voilà donc la vie qu'il fallait transformer. Travailler pour suffire à ses besoins matériels, abjurer tout mensonge, toute vanité, secourir le prochain, ceux qui nous entourent, croire en Dieu, simplifier sa vie extérieure pour sauver sa vie intérieure, telle est la seule raison de vivre.

Dans cette voie du salut qu'il venait de découvrir et où il se préparait à marcher, Tolstoï avait rencontré des inspirateurs et des modèles pour le conduire à la vraie religion chez deux paysans sectaires, Soutaïef et Bondaref. Il n'est pas étonnant que des hommes de haute culture, tourmentés par l'incertitude, par le besoin impérieux de croire, s'adressent à des hommes inférieurs en toutes choses, sauf par l'énergie de leurs convictions. A l'exemple de deux personnages de ses romans, Bezoukhov et Lévine, Tolstoï cherche la solution de ses doutes auprès des simples dont les actes témoignent d'une foi inébranlable. Il avait fait la connaissance de Soutaïef, fabricant de tombes à Pétrograd, qui avait abandonné

tout commerce et ne voulait plus recevoir d'argent de ses débiteurs, comme le commande l'Écriture ; son fils avait été emprisonné pour refus du service militaire, toute la famille rejetait l'Église et l'État et menait une vie chrétienne. L'autre paysan, Bondaref, de la secte des Sabbatistes, exilé quelque temps en Sibérie, était l'auteur d'un livre intitulé : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*, où il s'indignait du mépris que témoignent à ceux qui travaillent la terre les gens assez riches pour s'en dispenser. Soutaïef et Bondaref inspiraient à Tolstoï autant de sympathie que d'admiration.

Par son tempérament même, bâti à chaux et à sable, Tolstoï éprouve à l'égard des classes paysannes une sorte d'affinité physique. Il ne se fait pas sur elles plus d'illusions que sur les classes riches : n'ont-elles pas les mêmes défauts, les mêmes vices ? Il sait « que le moujik ne vaut pas cher ». Son drame, *la Puissance des ténèbres*, étale sa profonde corruption morale. Toutefois, il se refuse à ne voir en lui qu'une demi-brute, mue seulement par la sensualité, l'ivrognerie, l'animosité, l'amour du gain. Il connaît un autre aspect de la nature paysanne. Il sait qu'on rencontre aussi, dans les huttes des pauvres, la vraie noblesse de l'âme. Lors de son enquête touchant les *ouvriers européens*, Le Play portait sur les paysans agriculteurs de la Russie méridionale, parmi lesquels il avait résidé, ce jugement qu'on croirait signé de

Tolstoï : « Chez eux, la religion n'empêche ni l'intempérance, ni la ruse, ni la fraude, ni bien des vices ; mais elle leur inspire une résignation stoïque dans les souffrances physiques et morales, et, en présence de la mort, une sérénité, une assurance, qui a une véritable grandeur. » Ces millions d'hommes, simples et laborieux, n'ont-ils pas compris le sens de la vie, accompli la volonté divine ? Par un renversement des valeurs sociales, la basse classe devient moralement la plus haute, et Tolstoï prétend lui appartenir : « En France, écrivait jadis Rostopchine, les cordonniers désirent s'anoblir ; chez nous, les nobles veulent être cordonniers. » Tolstoï se transforme en gentilhomme paysan ; désormais, il ne portera plus que la blouse courte, la ceinture de cuir, la peau de mouton, la longue barbe, les grosses bottes qu'il raccommodera lui-même ; il ne gardera que quinze kopeks dans sa poche, prix du bain public au village, il poussera la charrue, se livrera à tous les travaux des champs.

C'est ainsi qu'il vit au milieu des siens qui ne partagent pas ses convictions, entouré de soins jaloux qui le gênent, obligé de s'asseoir à une table abondamment servie, où il ne se nourrit que de légumes, de laitage et de fruits, servi par des domestiques, contraint de subir les conversations frivoles et le voisinage des dames parées dont il suppute les bijoux et les toilettes, et qu'il incommode parfois, au sortir de

l'étable, par une odeur de fumier. Déjà germe dans son esprit l'intention de se démettre de ses biens, de quitter sa famille, de se réfugier dans une pauvre chambre de hameau, qu'il abandonnerait à qui la demanderait. Du moins, il ne veut habiter qu'une cellule blanchie, avec sa table à écrire en bois grossier, entre la faulx, la pelle et la scie suspendues au mur. N'a-t-il pas la satisfaction suprême de posséder la vérité, d'y conformer sa vie ? Il va se consacrer à la répandre, à faire part aux autres, jusqu'à son dernier souffle, des pensées dont il est obésdé.

III

Dans des pages consacrées au *Journal d'Amiel*, ce Genevois mélancolique à préoccupations religieuses, de la même famille que Tolstoï (1), Renan, écrivait : « Amiel se demande avec inquiétude : — Qu'est-ce qui sauve ? Eh ! mon Dieu, c'est ce qui donne à chacun son motif de vivre. Le moyen de salut n'est pas le même pour tous. Pour l'un, c'est la vertu ; pour d'autres, l'amour du vrai ; pour d'autres, la curiosité, l'ambition, les voyages, le luxe, les femmes, la richesse ; au plus bas degré, la morphine et l'alcool. Les hommes vertueux trouvent leur récompense dans la vertu

(1) Tolstoï a écrit un commentaire d'Amiel.

même : ceux qui ne le sont pas ont le plaisir. » Chacun cède ainsi à son penchant de nature :

Trahit sua quemque voluptas.

Certes, la vertu occupe le premier rang dans la hiérarchie de ces fins variées et opposées, bienfaisantes ou malfaisantes, que poursuivent les hommes. Renan incline toutefois à l'extrême indulgence, et fait dire à l'un des personnages de ses drames philosophiques, parlant des gens du peuple : « Ils ne sont bons que quand ils sont ivres. » Ils peuvent être aussi très méchants. Tolstoï ne voyait jamais un homme ivre sans quelque sympathie et quelque attendrissement, mais il flétrissait l'alcoolisme qui désolait la Russie. Ses brochures de propagande antialcoolique, notamment son drame *le Premier Distillateur*, préparèrent la nation à accepter la suppression de l'eau-de-vie, la meilleure réforme de Nicolas II.

De même que les excitants et les stupéfiants, Tolstoï condamne les passions de l'amour. Dans l'âpreté et la rudesse de la *Sonate à Kreutzer*, on a peine à reconnaître le peintre si délicat des aimables figures de femmes et de jeunes filles de ses premiers romans. Les élégantes de la haute société sont assimilées aux prostituées, et celles-ci réhabilitées quand elles ont été victimes de la séduction et de la misère. On ne peut approuver, selon Tolstoï, une vie de

célibat chez ceux qui sont mûrs pour le mariage indissoluble ; et la maternité prolifique est une loi qui ne doit pas être transgressée. Quiconque regarde une femme avec concupiscence a déjà commis l'adultère. L'amour même entre époux est condamné comme coupable. Finalement, Tolstoï incline à la chasteté absolue, à l'ascétisme conjugal : contradiction surprenante chez un patriarche qui n'eut pas moins de treize enfants. *(Quelle est ma croyance, que devons-nous faire ?)*

Tolstoï dénonce, avec Rousseau, l'art sensuel et corrupteur, la musique profane qui, malgré lui, le charme, et dont, non sans rechutes, il a grand'peine à se priver : il met les chants populaires bien au-dessus de Beethoven ; il répudie Shakespeare, dont l'œuvre manifeste une parfaite indifférence au bien et au mal. Or la mission de l'art est d'abattre le *mur d'égoïsme qui sépare les hommes.* Au lieu de s'adresser aux privilégiés de la fortune et de l'esprit, de flatter leurs goûts voluptueux, de ne songer qu'au succès, que les littérateurs et les artistes viennent donc apporter à l'immense majorité du peuple la nourriture spirituelle dont il a besoin. Un ouvrage n'a de valeur que s'il est intelligible à la masse. Tolstoï cesse de s'adresser à l'élite, au désespoir de Tourguénef à son lit de mort. Il va créer une littérature populaire de récits et de légendes, contes, histoires symboliques, où il saura éclairer son peuple, parler

à son âme et s'en inspirer, qui se vendront quelques kopeks, et parmi lesquels se rencontrent des chefs-d'œuvre (1). Il attribue ainsi à l'art une extrême importance sociale. L'art crée des états d'âme et déblaye le chemin où la pensée doit se réaliser en actes.

Tolstoï considère l'art et la science comme également importants pour la vie et l'avancement de l'humanité. Mais de même qu'il est hostile à l'art pour l'art, il répudie la science pour la science. Connaître pour connaître est une œuvre vaine. Les sciences doivent se limiter à leur domaine et ne pas chercher à nous donner une philosophie soi-disant fondée sur la réalité, une explication matérialiste de l'univers. De même que les artistes, les savants forment une caste, et toute caste est mauvaise. Ils se croient infaillibles, et ils ne sont d'accord sur rien. Ils s'occupent de problèmes, tels que l'origine des espèces, aussi futiles que les subtilités théologiques du moyen âge. Non plus qu'au péché originel, Tolstoï ne croit à l'hérédité, qui gêne son optimisme quant à l'avenir de l'homme et des sociétés humaines. La science doit contribuer au bien-être physique et moral de l'humanité, et elle remplit mal sa mission. La thérapeutique n'inspire à Tolstoï aucune confiance. Si, quand il est malade, les médecins, appelés contre

(1) *De combien de terre un homme a-t-il besoin ? — La mort d'Ivan Illytsch.*

son gré, lui apportent quelque soulagement, il s'en étonne : « Vous êtes en vérité de braves gens, disait-il à l'un d'eux, et vous savez tout ce que votre science enseigne ; le malheur est qu'elle ne sait rien. » Appliquée à la politique, la science nous fait comprendre la délicatesse et la complexité du corps social, l'absurdité des simplifications : elle conduit à l'esprit de prudence, non à l'esprit de révolution, et l'on conçoit l'antipathie qu'elle inspire à Tolstoï. Appliquée à l'industrie, la science nous encombre de choses vaines ou nuisibles, et pour nous les procurer, les hommes doivent peiner dans les usines fumeuses, au mépris des conditions naturelles de la vie. Une seule connaissance importe au développement moral de l'humanité dans la voie de perfection, celle de savoir pourquoi nous vivons et comment nous devons vivre, et sur cette question la science est muette. Rien ne causa plus de satisfaction à Tolstoï que l'article de Brunetière qui en proclamait la faillite.

Cette réponse au sens de la vie, il faut la chercher dans les grands livres de la destinée humaine, les Védas, les Évangiles, le Coran, les Pères, la demander à la fois aux humbles et aux sages de tous les temps, à Confucius, à Lao-Tseu, aux philosophes grecs, à Pascal, à Fichte, à Feuerbach (1). Tolstoï conçoit la

(1) *Quelle est ma foi; raison et religion; raison et moralité.* — *Comment lire les Évangiles ?* — *Qu'est-ce que ma religion ?* — *Le salut est en vous.* — *La Doctrine chrétienne* (de 1883 à 1886).

religion comme une certaine relation établie par l'homme entre sa personnalité séparée et l'univers infini, ou la source de cet univers : la moralité, c'est le guide de vie toujours présent qui découle de cette relation. Dieu qui nous est révélé par la conscience n'est pas extérieur au monde, il se manifeste dans chaque homme, dans les animaux, dans les plantes, dans **tout** ce qui nous entoure. Il est le principe de vie universelle. — Ce panthéisme spiritualiste ne semble pas de nature à atteindre le but que son auteur se propose : « exposer une philosophie intelligible à un cocher de fiacre ».

Si la philosophie religieuse de Tolstoï se rapproche du bouddhisme, sa morale s'inspire de l'Évangile, dans lequel il voit non une doctrine mystique, surnaturelle, mais une conception de vie fondée sur la raison. Le *Sermon sur la montagne* en forme la pierre angulaire.

> Et moi je vous dis de ne point résister au mal qu'on veut vous faire, mais si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre.
>
> Si quelqu'un veut plaider contre vous pour prendre votre robe, présentez-lui encore votre manteau.
>
> ... Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses...

Cet idéal de dévouement aux pauvres et à ceux qui souffrent, de purification, d'abandon et de sacrifice, qui a retenti pour la première fois dans le monde

par la bouche du Christ, comment l'interpréter ? On peut y voir une exhortation au martyre, une acceptation de toutes les misères comme dans le *Livre de Job*, mais que signifie-t-il pour l'immense majorité des fidèles de tous les temps, sinon qu'il faut supporter les injures avec patience, qu'une humeur farouche est souvent mieux domptée par l'amour et par la piété profonde que par la force. Tolstoï ne le comprend pas ainsi. De même que George Fox, le fondateur des Quakers, et que certaines sectes russes, telles que les Doukhobors, dont il se rapproche étroitement, il donne à ces versets sublimes une interprétation purement littérale poussée jusqu'à l'extravagance. Il en conclut qu'il ne faut jamais user de contrainte, même pour se défendre contre les pirates et les assassins, qu'il faut supprimer les gouvernements, les armées, les tribunaux, la propriété privée ; il en tire les arguments les plus subversifs de tout l'ordre sur lequel reposent les sociétés civilisées. Il ne cite jamais cette autre parole du Christ qui achève sa pensée et donne aux préceptes de l'Évangile leur véritable sens : « Rendez à César ce qui est à César. » Il oublie que Jésus payait aussi tribut à Rome et aux puissances de Judée et qu'il ne répugnait même pas à s'asseoir à la table des publicains.

Fort de cette conviction qu' « après dix-huit siècles, durant lesquels la foi chrétienne a été confessée par des millions d'hommes, et après que des milliers

de gens ont consacré leur vie à l'étude de cette foi, il lui a été donné de découvrir la loi du Christ « comme une chose nouvelle », de comprendre que le *Sermon sur la montagne* est un appel à la révolution morale, prélude et couronnement de la révolution sociale, obéissant à sa conscience qui lui commande de ne tromper ni les autres ni lui-même, Tolstoï va passer à ce qu'il considère comme le christianisme de l'action ; s'attaquer sans ombre de ménagements aux hypocrisies des Pharisiens, aux infamies du pouvoir, aux crimes de la guerre, à l'iniquité des institutions, porter la hache sur les deux supports de l'Empire russe, l'Église et le tsar.

IV

Dès le temps où il fréquentait l'Université, Tolstoï s'était séparé de l'Église orthodoxe. Dans ses grands romans, il exprime quelque sympathie au clergé pour les services qu'il rend. Au milieu des doutes et des perplexités de sa crise religieuse il cherchait à se joindre à la communion des fidèles. Il observait les jeûnes, faisait un pèlerinage à Kief, au monastère des Catacombes, sans y trouver un soulagement. En 1881, il se rendait à pied au monastère d'Opta. Il se plongeait dans la lecture des théologiens et publiait à Genève, en 1880, une *Critique de la théologie dogmatique.* Il apprenait l'hébreu

et le grec, traduisait les quatre Évangiles, et finissait par se convaincre qu'il ne lui était pas possible de croire comme le peuple, plongé dans la plus grossière superstition. La parole du Christ lui semblait défigurée par les dogmes. L'enseignement de l'Église s'éloigne de Jésus. L'Église est un pouvoir dont certains hommes se servent pour opprimer leurs frères. Elle a été créée par les prêtres imposteurs...

Tolstoï juge ainsi que la religion peut et doit se passer d'un temple, d'une hiérarchie, d'un corps de doctrines qui forment un organisme déterminé par la tradition, par le caractère de la race. Il n'est guère favorable à saint Paul, dont le génie organisateur répugne à sa nature individualiste et anarchique. Il se refuse à comprendre l'origine des Églises et le rôle social qu'elles jouent, à admettre que, source et expression du besoin religieux, elles forment et entretiennent, grâce aux sacrements et aux rites, les habitudes de piété. Il aime de toute son âme les humbles, les simples d'esprit, et il leur refuse le droit de satisfaire leurs aspirations vers l'idéal en lui donnant une forme palpable et sentimentale. Et cela dans un pays où l'icone sacrée était suspendue dans l'isba du plus pauvre laboureur, à l'atelier, dans le palais du tsar, dans la demeure de l'évêque, dans la cellule du criminel, où, pour soixante millions de paysans, l'Église grecque représentait la nation ; où le Russe s'adressait à son concitoyen non comme Russe mais,

comme *pravoslavnye, loi de la foi orthodoxe*, où le moujik n'a conscience de la nationalité qu'en tant qu'expression de l'autorité ecclésiastique et laïque (1).

Mais de même que l'Église catholique en France au dix-huitième siècle, l'Église russe, ce musée d'antiquités byzantines, avait beaucoup perdu de sa force spirituelle ; elle était pervertie par l'ingérence de la bureaucratie : « L'Église, disait Solovief, d'ailleurs très éloigné de Tolstoï et qui doutait de sa sincérité, l'Église n'a de support que l'État et d'unité que par l'État. Sujette du pouvoir séculier, elle finit en absolutisme antichrétien. » Le Saint-Synode participait à tous les abus. Sous la direction du grand procureur Pobiedonostzef, les juifs, les luthériens, les catholiques, les dissidents, Doukhobors, Baptistes, Stundistes, Vieux Croyants, qui avaient joui jusqu'alors de la liberté religieuse, étaient victimes de son oppression. Un Raspoutine trouvera des protecteurs dans le haut clergé.

Le 22 février 1901, Pobiedonostzef lançait contre le comte Tolstoï, le nouvel hérésiarque, les vieilles foudres de l'excommunication. Il dénonçait le chapitre de *Résurrection* où Tolstoï traite de la messe et de l'eucharistie.

« Le comte Tolstoï, lisait-on dans l'Édit, n'a pas seulement renoncé à l'enseignement de l'Église or-

(1) Geoffrey Drage, *Russian affairs*.

thodoxe, il a employé les dons littéraires et artistiques qu'il a reçus de Dieu à propager parmi le peuple un enseignement contraire au Christianisme et à l'Église. »

On a rapproché la réponse de Tolstoï, qui fit de lui un des héros du jour, de la véhémente lettre de Rousseau à l'archevêque de Beaumont : « Je me convainquis, écrivait-il, que l'enseignement de l'Église est un mensonge perfide, en théorie et en pratique, un amas de superstitions grossières qui dénaturent le sens de l'Évangile chrétien. » Il n'opposait pas, ajoutait-il, sa propre infaillibilité à celle de l'Église, mais il ne voyait pas de doctrine qui répondît mieux que la sienne propre aux exigences de son cœur et de son esprit. D'ailleurs, ne prêchait-il pas dans le désert ? « Je me rends compte qu'en Russie, c'est à peine s'il y a cent personnes qui partagent mes convictions, à cause de la censure, et que ceux qui ont lu l'Édit n'ont pas la moindre idée de ce que j'ai écrit sur ce sujet. »

Il exerçait cependant plus d'action qu'il ne se le figurait. Des membres du clergé approuvaient les coups portés à l'Église officielle. Au lendemain de l'Édit, les séminaristes se mirent en grève à Kazan et à Irkoutsk. Des prêtres quittèrent l'Église. Dans une protestation adressée au métropolite, les étudiants en théologie de Petrograd déclarèrent qu'eux aussi pourraient être excommuniés. D'autre part, il s'at-

tirait la haine des orthodoxes. Ses livres disparurent des bibliothèques publiques, et défense fut faite aux journaux de reproduire son portrait. Il reçut des menaces de mort. Une commune du Caucase, le considérant comme un martyr, lui envoya une couronne d'épines.

Tolstoï eût tout souffert pour confesser sa foi. Il était à ce moment assez gravement malade. Cédant aux sollicitations de sa femme, il dut se résigner à se laisser conduire, par un train de luxe, que le ministre des Chemins de fer, le prince Hilkof, oncle d'un de ses disciples, mit à sa disposition, à Gaspra en Crimée, dans une élégante villa de la comtesse Panine, où il ne tardait pas à se rétablir. A cette occasion, il reçut de Kief un télégramme avec mille signatures.

Autant que l'orthodoxie, Tolstoï avait en détestation l'autocratie et le militarisme. Dominés par une bureaucratie vénale, les Russes n'ont jamais connu la liberté sous la loi, mère des nations. A un détestable gouvernement, Tolstoï ne voit d'autre remède que la suppression de tout gouvernement.

De même qu'à l'égard de l'Église, son attitude envers le pouvoir n'avait pas toujours été intransigeante. Nommé arbitre de paix en 1860, lors de l'Édit d'émancipation, il était chargé de régler les différends entre les anciens serfs et les propriétaires. Négligent en matière de paperasserie administrative, peu propre à concilier les intérêts et les égoïsmes, il

s'aliénait ses voisins et renonça bientôt à ses fonctions. Il avait été élu, au zemstvo de Toula, membre du Comité d'éducation ; il se retira, quand il vit l'assemblée consacrer à l'érection d'une statue de la grande Catherine les fonds destinés aux écoles.

Après le fatal assassinat d'Alexandre II, le 1er mars 1881, Tolstoï écrivit au nouveau tsar, qui, au lieu de persévérer dans la voie des réformes, allait devenir prisonnier de la réaction. Il le conjurait de pardonner aux meurtriers : la lutte révolutionnaire s'apaiserait devant le tsar humain, fidèle à la loi du Christ. En 1899, au temps de la famine, il dénonçait au *Times* la négligence du gouvernement « à nourrir ceux qui nous nourrissent ». Par ses soins et à ses frais, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent secourus.

C'est surtout entre 1900 et 1910 que Tolstoï lance ses ardents écrits polémiques et mystiques : en 1901, lorsque l'opinion commence à exiger des réformes, il adresse un appel au tasr et à ses ministres. Il les avertit que le jour viendra bientôt où ils ne pourront plus compter sur les soldats et sur la police. Droits égaux pour les paysans, abolition des lois d'exception, liberté d'éducation et liberté religieuse, telles sont les exigences auxquelles il est urgent de céder. En 1903, s'adressant toujours au tasr, il s'élève contre l'autocratie, forme de gouvernement périmée, bonne pour les Africains. Qu'on écoute le peuple

et qu'on satisfasse à ses revendications ! D'abord favorable aux lois ouvrières, promulguées pour la première fois en Russie, il les juge bientôt inopérantes. Que sont les palliatifs, remarque à ce propos M. Aylmer Maude, pour qui possède une panacée ?

Lors de la croissance du mouvement révolutionnaire en 1905, et de la campagne des Zemstvos, il se rangeait aux côtés de Milioukof et des Cadets, tout en désapprouvant les plans de résistance organisée. Il n'avait d'ailleurs jamais éprouvé de sympathie pour la classe moyenne. Sous la blouse du paysan perçait l'aristocrate : « Nous autres nobles, disait-il, nous avons duré mille ans », la bourgeoisie ne saurait compter sur une pareille longévité. Le libéralisme ne lui inspirait aucun enthousiasme. Dans *Anna Karénine*, il se montre plein de défiance pour les institutions démocratiques des nations d'Occident. Il voyait peu de différence entre l'État despotique et le système représentatif où les majorités exercent également un pouvoir absolu.

Donc répudions l'État, puisque sous n'importe quelle forme il n'est qu'un appareil extérieur de contrainte, efforçons-nous de le supprimer, non par la violence, toujours mauvaise parce qu'antichrétienne, mais par l'abstention individuelle, sans avoir jamais recours à la coalition et à l'entente.

Dans l'*Esclavage de notre temps*, il donne réponse à cette question : *Que doit faire chaque homme ?* Il

ne doit, s'il est vraiment chrétien, devenir volontairement ni soldat, ni officier, ni fonctionnaire, ni accepter un mandat électif, ni payer l'impôt, ni faire appel aux tribunaux pour la protection de ce qu'il possède, terre ou autres choses, ni pour se défendre lui ou ses proches, ainsi que l'ordonne la loi du Christ.

Les administrés sont toujours esclaves. Afin de les maintenir sous le joug, l'État emploie les moyens suivants : intimider, tromper les foules, les corrompre, les éblouir, choisir une partie des sujets, les habiller en soldats et en faire les bourreaux des autres ; le militarisme soutient tout l'édifice. Dans le *Tambour vide*, dans la *Lettre à un officier non commissionné*, Tolstoï expose que le service militaire est une fraude, un crime commis au profit de ceux qui vivent de la sueur et du sang des autres hommes, et qui en conséquence ont perverti le précepte de Jésus : *Tu ne tueras point*. Le chrétien refusera donc de prendre la livrée de l'État, non par gloriole, mais parce qu'il est heureux de tout supporter plutôt que d'agir contre sa conscience. A un médecin militaire qui le consultait sur le point de savoir s'il ne devait pas quitter l'armée, Tolstoï répondait : « Restez, puisque vous hésitez. »

L'abolition de l'armée est le seul moyen de faire cesser la guerre, le crime inexpiable, qu'elle soit offensive ou défensive. Tolstoï va jusqu'à nier que

la défense du sol s'impose à chacun comme le plus impérieux des devoirs, N'est-ce pas résister au mal par le mal ? Son exaltation pour un grand principe d'humanité le portait à violer d'autres grands principes qu'il aurait dû tenir pour sacrés, le sentiment de patrie, les aspirations nationales. Dans *Christianisme et Patriotisme* (1890), il préconise l'esprit cosmopolite. Les hommes ne sont-ils pas fils d'un même père ?

Durant la guerre russo-turque, Tolstoï eut des démêlés avec Katkow, qui publiait *Anna Karénine*. Zélateur du panslavisme, Katkow prêchait l'affranchissement des Slaves balkaniques opprimés par les Turcs : Tolstoï doutait de la pureté de ces explosions patriotiques. Il tournait en ridicule les fêtes franco-russes, lors de la réunion des flottes alliées à Cronstadt, à Toulon. La sanglante guerre russo-japonaise lui causa un profond chagrin. Le patriote inconscient eut un instant raison du rêveur obstiné à chevaucher sa chimère. En apprenant la reddition de Port-Arthur. Il eut peine à retenir ses larmes, « Je comprends, s'écriait-il, j'approuve celui qui ne fait pas son service militaire, parce que sa foi lui interdit de tuer son frère. Mais quand on a accepté un devoir, quand on a prêté un serment, on doit accomplir toute sa tâche. De mon temps, nous nous serions tous fait sauter, mais nous n'aurions pas rendu Port-Arthur. » Le vaillant officier de Sébas-

topol étouffait, pour une fois, la voix de l'apôtre.

Au moment de la conférence de La Haye, de cet appel que le jeune tsar Nicolas adressait aux nations afin de réduire les armements et d'adoucir les coutumes de la guerre, Tolstoï écrivait une *Lettre sur la Conférence.* Il dénonçait l'entreprise humanitaire comme une hypocrisie puérile ; la méthode proposée ressemblait à celle qui consiste à prendre un oiseau en lui posant un grain de sel sur la queue. Au lieu d'éveiller les sympathies, la Conférence ne susciterait que mépris et indignation ; elle cachait le seul moyen d'établir la paix. « Jamais les Gouvernements ne pourront ni ne voudront restreindre les armées. La guerre disparaîtra, lorsque l'opinion publique flétrira ceux qui, par crainte ou pour le profit, vendent leur liberté et entrent dans les rangs de ces meurtriers qu'on appelle soldats. Mais il ne se passera pas cent ans avant que la guerre ne cesse, car sa disparition est résolue dans la conscience humaine. Les tendances exprimées il y a dix-huit cents ans par l'Évangile sont entrées dans la conscience de tous. » Les utopistes anticipent l'avenir. Souhaitons qu'au lendemain de ce paroxysme de massacres et de destructions, dont nous venons d'être les spectateurs et les victimes, la pensée pacifique fasse chaque jour de nouveaux progrès. Si le but doit jamais être atteint, nous ne sommes encore qu'à la moitié de la route.

Tolstoï abomine les conquérants, les pires scélérats. Il rabaisse le génie militaire au plus bas niveau : Bonaparte, dans *la Guerre et la Paix*, n'est qu'un vulgaire parvenu. Il se montre meilleur psychologue, moins infidèle à l'original, en traçant le portrait de Guillaume II, « un de ces horribles représentants des potentats européens, borné, peu cultivé, caressant pour tout idéal celui du sous-officier prussien ». Il constate avec stupeur que le Kaiser est l'idole de son peuple : « Que se passe-t-il daus la tête de ce Guillaume d'Allemagne, un homme à l'esprit étroit, un junker allemand, quand il ne dit rien de si stupide qui ne soit acclamé par un *Hoch !* enthousiaste et commenté par la presse du monde entier comme quelque chose de très important. Quand il dit qu'à son commandement les soldats doivent être prêts à tuer leur propre père, le peuple crie *Hoch !* Quand il dit que l'Évangile doit être introduit avec un poing de fer, *Hoch !* Quand il dit que les armées ne doivent pas faire de prisonniers en Chine, *Hoch !* Et les soldats s'embarquent pour exécuter ses ordres ! » Qui ne souscrirait à cette flétrissure ?

Les souverains russes ne sont pas traités avec plus de ménagements. Tolstoï méconnaît que le gouvernement des tsars, en transformant l'est de l'Europe et le nord de l'Asie d'une arène de tribus et de peuples hostiles en un grand État, a été un facteur puissant dans le progrès de la civilisation. Étranger à tout

sens historique, il fait défiler les tsars devant nos yeux comme autant de monstres, de fous, d'incapables : « Le détraqué Ivan le Terrible, l'aviné Pierre Ier, l'ignorante cuisinière Catherine Ire, la débauchée Élisabeth, le dégénéré Paul Ier, le parricide Alexandre Ier, Alexandre II, plutôt mauvais que bon, Alexandre III, à coup sûr brutal et ignorant, Nicolas II, un innocent officier de hussards, avec un entourage de coquins, un jeune homme qui ne sait rien, qui ne comprend rien... » Pauvre Nicolas, qui expiera par son martyre ses propres fautes et celles des ancêtres !

C'est ainsi que Tolstoï démolissait l'idole dont les neuf dizièmes de ceux qui souffraient en Russie attendaient le salut et vivaient dans l'espoir que le *Petit Père* parviendrait à s'affranchir de la bureaucratie et à se rapprocher du peuple. Sa propagande enflammée ébranlait le loyalisme dans l'âme des soldats et des paysans. Le prince Galitzine, après une enquête sur l'état du Caucase, en 1896, signalait une grande agitation chez les Doukhobors et d'autres sectes qui partageaient les idées tolstoïennes. La contagion gagnait la jeunesse des Universités. On demandait des poursuites contre le coupable. Nicolas II s'y refusait obstinément, et Tolstoï gémissait de cette tolérance à son égard, alors qu'on emprisonnait, qu'on exilait en Sibérie ses partisans, qu'on multipliait les vexations dont ses amis étaient les

innocentes victimes. Lui on le laissait tranquille ; qu'il eût été heureux de souffrir à son tour : « Comte, lui répondit un ministre, votre gloire littéraire est trop grande, elle serait trop à l'étroit dans une cellule. » Alexandre III refusa toujours de lui donner une auréole de victime. La censure se bornait à supprimer ses brochures. Son disciple Tchertkof les faisait imprimer à l'étranger : elles circulaient sous le manteau.

Tolstoï s'attaquait avec la même vigueur à ce qu'il considérait comme la cause de l'oppression économique, à la propriété privée, dénoncée par saint Jérôme et par Proudhon comme un vol, par Rousseau comme la source de toutes les guerres et des plus grands maux. « Posséder la terre qu'on ne travaille pas est aussi injuste que le servage... Celui qui ne possède pas est le plus à plaindre des esclaves, car il est l'esclave de tous. » Les ouvriers agricoles obtiendront la nationalisation du sol quand ils se croiseront les bras. Comment persuader Tolstoï que la propriété, le droit pour chacun de jouir des fruits de son travail, se confond avec la civilisation même ? Si elle a pour malédiction l'avarice et la cupidité, la propriété a pour bénédiction le labeur et l'épargne de chacun qui profitent à tous. Elle est une expansion, donc elle est un bien. D'après la doctrine de Tolstoï, chercher à s'accroître est un mal. Il interprète ce verset de l'Évangile dans le sens de l'imprévoyance : « Consi-

dérez les oiseaux du ciel... Ils n'amassent pas dans les greniers... n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? »

Nous renoncerons donc, si nous sommes chrétiens, à toute richesse, à l'argent corrupteur, à l'intérêt de l'argent qui est une tromperie. Nous y trouverons la tranquillité : être sans un kopek, c'est être libre de soucis. Tolstoï refait à sa manière l'apologue du *Financier et du Savetier*. Il ne suffit pas que le pouvoir de l'argent aille en diminuant, que les classes ouvrières organisées revendiquent la part légitime du travail manuel, mis pour la première fois en honneur, et tiennent le capital en respect, Tolstoï, avec son outrance habituelle, répudie le capital parce qu'il crée la fortune à un pôle et la misère à l'autre, et, par la surproduction, engendre le chômage. Il avait jadis visité à Moscou les quartiers les plus pauvres et il en avait gardé une impression ineffaçable. Il comparait l'existence des misérables à l'orgie perpétuelle des riches, et prononçait contre ces derniers l'anathème de l'Évangile. Avec les réformateurs religieux et sociaux, de Jean-Jacques à Le Play, Tolstoï condamne les grandes villes, ces modernes Babylones. L'humanité ne trouvera le salut que dans un retour à l'âge agricole et pastoral.

Ainsi, non seulement plus d'Églises, plus d'États, plus d'armées, plus de fonctionnaires, plus de polices, plus de juges, mais encore plus de cités, plus d'usines, plus de banques, plus de commerce, plus de monnaie ;

c'est, selon le mot de M. Gide, le Nirvâna économique, joint au Nirvâna politique.

Quelle société rêve donc Tolstoï ? Qui ne se souvient du discours sur l'*Age d'or* que Don Quichotte, une poignée de glands doux dans la main, tenait un jour aux chevriers assemblés : *Dichosa edad...* Le comte paysan d'Yasnaïa Poliana réunissait de même autour de lui les moujiks du voisinage pour leur conter la merveilleuse histoire d'*Ivan l'Imbécile*, d'Ivan le pauvre d'esprit.

Ivan était le fils d'un riche moujik, et il avait deux frères, Semen le Guerrier, qui ne songeait qu'à tuer les gens, et Tarass le Ventru, qui ne pensait qu'à s'enrichir. Par une suite de conjonctures extraordinaires, Ivan épouse la fille du tsar et devient tsar lui-même. Menacé par ses ennemis, il n'a point, dans la simplicité de son âme, l'idée de réunir des troupes, et le pays est envahi. Ivan et ses sujets ne se défendent pas. Alors les ennemis se lassent de massacrer des gens pleins de douceur qui vivent et travaillent paisiblement. La cordialité de l'accueil d'Ivan et de son peuple, l'invitation à venir travailler avec eux, désarment les envahisseurs et la dangereuse armée se disperse.

Cependant, un monsieur bien mis vient apporter de l'or aux paysans et leur enseigner le luxe. Les sujets imbéciles d'Ivan l'Imbécile distribuent l'or dont ils ne savent que faire ou ils le jettent. Ils cul-

tivent gratuitement la terre et ne connaissent ni vente ni achat. Un savant a la prétention de les instruire et ne recueille que des moqueries. Dès lors tout est tranquille dans le royaume d'Ivan. Sa demeure est ouverte à tous, mais il n'invite à sa table que ceux qui présentent des mains calleuses. A ceux qui ont des mains d'oisifs, on donnera seulement les restes, afin qu'ils ne jeûnent pas trop (1).

Voilà le tableau de la Russie selon le cœur de Tolstoï : la révolution et la guerre en font éclater la cruelle ironie. Semblables aux sujets d'Ivan l'Imbécile, les soldats russes ont fraternisé avec les Allemands dans les tranchées.

Tchertkof, le disciple qui a le plus travaillé à répandre la doctrine tolstoïenne, attribue à son influence la beauté du geste. « Pour la première fois, écrivait-il, on a vu une armée refuser de continuer la guerre, non parce que le Gouvernement a conclu la paix, mais parce que les soldats, fatigués de tuer, ont pris conscience de la fraternité humaine. » Peut-être obéissaient-ils à des mobiles moins généreux, pressés qu'ils étaient de rentrer dans leurs foyers et de ne pas perdre leur part de la curée. Quoi qu'il en soit, les loups germaniques n'ont eu garde d'imiter leur fraternel exemple et de se comporter en agneaux.

Dans ses œuvres populaires, Tolstoï s'est toujours

(1) Traduit et résumé par Ivan Strannik, *la Pensée russe contemporaine* (Armand Colin, 1903).

efforcé de refléter la mentalité paysanne. Après avoir lu à ses moujiks le conte d'Ivan l'Imbécile, il le fit répéter à l'un d'eux, André *l'Extrême* (surnom qui conviendrait à la plupart des Russes). Il prenait note des altérations que subissait son texte en passant par la bouche de cet André. « Les paysans me corrigent, disait-il avec joie, et m'apprennent à écrire. » Dans ses pamphlets contre la guerre, il était l'interprète de beaucoup de sectes paysannes. Quand Déroulède fit le voyage de Russie afin de gagner l'opinion à l'alliance, il vint solliciter Tolstoï de prendre fait et cause pour l'Alsace-Lorraine. Tolstoï lui proposa de consulter un paysan. Celui qu'ils allèrent trouver commença par se gratter la tête, réfléchit quelques instants, et répondit que Français et Russes n'avaient rien de mieux à faire que de se livrer à un travail utile, aller au cabaret, vider un verre et inviter les Allemands à se joindre à eux ». Rien n'éclaire mieux l'antipathie des moujiks pour la guerre, qu'ils ne comprenaient pas, n'ayant d'autres désirs que la paix, la terre et du pain.

Faut-il encore chercher l'influence des idées tolstoïennes, comme le veut M. Romain Rolland, dans la sanglante manifestation du 22 janvier 1905, à Petrograd, lorsque le peuple se rendit en masse devant le palais impérial pour faire appel à son tsar et se laissa héroïquement fusiller ? Le pope Gaspone, qui le conduisait, se donnait pour un disciple de Tolstoï

et se révéla bientôt comme un louche aventurier. Tolstoï approuva l'attitude passive de la foule : « Le vrai chrétien peut se soumettre, il lui est impossible de ne pas se soumettre, sans lutte, à toute violence ; mais il ne saurait obéir, c'est-à-dire en reconnaître la légitimité. »

Anarchiste chrétien, Tolstoï condamnait les terroristes, « leurs desseins criminels, leurs attentats, leur suffisance, leur insupportable vanité. Mais traités par l'autorité comme ils l'étaient, ils ne pouvaient se montrer autres ». A quatre-vingts ans, dans une de ses dernières brochures, il protestait avec véhémence contre les exécutions de paysans révoltés qui se multipliaient, et il demandait qu'on lui passât, à lui aussi, la corde savonnée autour du cou.

Il répudiait les socialistes instigateurs de grèves, et approuvait aussi peu les buts poursuivis que les moyens employés : « Les ouvriers ne rêvent d'écarter les bourgeois que pour mener leur vie. Ils ne visent pas à la perfection morale, ils cherchent à satisfaire les besoins les plus bas des hommes, ils aspirent à un bien-être purement matériel. Ils éprouvent une envie noire pour la vie luxueuse et rassasiée des riches, une avidité de mouches qui se rassemblent autour des déjections. » L'éloquence d'un Jaurès ne trouvait pas grâce devant lui : « Jaurès est un admirable orateur,

il y a de tout dans ses discours, et il n'y a rien (1). »

Les meneurs internationalistes de l'école de Karl Marx lui causaient la même répulsion. Un socialisme soi-disant scientifique, conçu au profit exclusif des ouvriers de la grande industrie, qui prétend transformer des millions de paysans en ouvriers de fabrique, va à l'encontre des vœux les plus chers de Tolstoï. Il a esquissé quelques silhouettes de ces marxistes dans *Résurrection*.

Tolstoï fondait ses espérances sur une transformation du cœur des hommes, lorsqu'on leur aurait montré ce qui est bien et ce qui est mal. Il n'avait aucune confiance dans les révolutionnaires, tout en considérant la révolution comme inévitable. Lors de l'ébranlement causé en Russie par la guerre russo-japonaise, il perçoit les grondements souterrains du volcan qui vomira sur la Russie sa lave brûlante : mais elle couvrira d'une couche féconde les champs dévastés. Il eût voulu que la Russie se désintéressât de toute guerre, sa mission est d'accomplir la grande révolution morale. « Mais elle sera précédée de mouvements terribles, parce que le peuple russe, profondément religieux, ne connaît pas ces freins, les courants d'opinion, qui se sont développés chez les peuples européens. » Il prévoit des jacqueries, comme

(1) Romain ROLLAND, *Vie de Tolstoï*, Paris, 1911.

au temps de Stenka Riazine et de Pougatchef quand il saccageait Kazan et égorgeait des milliers de gentilshommes. Il prédit « la vengeance de ceux qui sont privés de labourer le sol à leur profit, et qui ne tarderont pas à reprendre par la force ce qu'on leur a volé ».

Ainsi la révolution violente précédera fatalement la vraie révolution, « celle qui substituera au christianisme corrompu et au régime de domination qui en découle le véritable christianisme, base de l'égalité entre les hommes et de la vraie liberté, à laquelle aspirent tous les êtres doués de raison ».

V

Telles étaient les idées que Tolstoï ne se lassait pas de répandre dans de nombreuses brochures publiées par des sociétés d'édition et vendues quelques kopeks. Il exerçait une action personnelle, bien que très tolérant des opinions des autres. Sa résidence, à Moscou et à la campagne, était encombrée de visiteurs appartenant à toutes les classes : on y rencontrait des demi-fous qui pullulent en Russie et qui voyaient en lui ce qu'ils voulaient y voir, des quémandeurs inlassables à exploiter sa générosité, des correspondants de journaux, des peintres, des photographes, des étrangers pour lesquels un voyage en Russie sans une excursion à Yasnaïa Poliana eût été

un voyage manqué. Chaque matin le courrier apportait des monceaux de lettres. Celles qui portaient comme suscription : *A Son Excellence, Monsieur le comte*, étaient ouvertes les dernières.

Tolstoï était bien éloigné de vouloir créer une secte religieuse. De même que Rousseau, il est un penseur solitaire, et ne s'adresse que d'homme à homme : « On ne peut approcher Dieu qu'isolément. » Il répugnait à toute contagion de sentiment. Il resta silencieux lors de l'affaire Dreyfus. Il n'avait ni désir de commander, ni le talent d'organiser, propre aux fondateurs d'ordres ou de sectes.

Cependant les disciples de Tolstoï éprouvaient le besoin de s'associer en communauté. Des confréries tolstoïennes s'établirent dans diverses provinces. Tolstoï approuvait ces réunions, sans y prendre part, sans y mettre la main. Des colonies analogues s'établirent en Hollande, en Angleterre, aux États-Unis. M. Aylmer-Maude a raconté leur histoire très instructive. Le prince D.-A. Hilkof, le plus jeune colonel de l'armée russe, administrateur très capable, avait distribué ses terres aux paysans, avant qu'il connût Tolstoï. Puis, abandonnant l'armee, il s'etait attaché, en fervent disciple, au grand apôtre. Il venait en aide aux Doukhobors persécutés. Passé en Angleterre, il s'était associé, à Purleigh, dans le comté d'Essex, à de fervents tolstoïens. Il ne tarda pas à entrer en conflit avec un autre disciple, le

plus actif et le plus influent auprès du maître, Tchertkof.

Au sein même de ces petits groupes, les difficultés, les frottements, les querelles ne tardaient pas à se produire. Sur les principes de la négation de toute loi civile ou criminelle, de la défense d'employer la force physique contre tout empiétement, de l'absence de toute contrainte, de toute règle extérieure, de toute sanction, seuls des bienheureux auraient pu vivre en pleine harmonie.

A Schaveevsky, dans la province de Smolensk, les colonistes avaient adopté un jeune catéchumène qui semblait animé des meilleures intentions. Un matin, l'un des tolstoïens, en s'habillant, ne put retrouver son gilet. Le néophyte se l'était approprié et refusa de le rendre, puisque tout appartenait à tous. Deux camps se formèrent sur la question de savoir si l'on devait ou non faire restituer le vêtement et la dispute tournait à la scission, tant il est malaisé d'abdiquer les vieux préjugés. Des incidents analogues surgissaient ici et là : à la fraternelle entente succédait la discorde. L'allégresse et l'enthousiasme du début s'éteignaient dans l'indifférence. Tolstoï s'en montrait profondément affecté. Il regrettait les persécutions « qui valaient mieux que le mépris ».

Il finit par perdre sa confiance dans la vocation du peuple slave, et par la reporter sur les paysans chinois, qui, figés dans la coutume séculaire, labou-

rent si paisiblement leurs champs. « Ceux qui peuvent remplir cette mission (de rénover le monde), écrivait-il à un correspondant de Chine, c'est le grand et sage peuple chinois. La liberté viendra des peuples d'Orient, quand les peuples d'Occident l'auront perdue sans retour. » Le péril jaune se change, aux yeux de Tolstoï, en salut jaune. De braves Célestes se sont montrés les collaborateurs fidèles et dévoués des bolcheviks, ils ont fourni nombre de recrues précieuses à l'armée rouge de Lénine et de Trotsky, où ils exercent les fonctions lucratives de tortionnaires et de bourreaux. Ils ont été, comme on l'a raconté (1), les inventeurs du bolchevisme asiatique.

Tolstoï éprouva les mêmes déboires dans sa propre famille, si sincères que fussent le respect et l'affection dont il était entouré. Un célèbre roman de Tourguénef (2) met en présence deux générations, dont l'une prend le contrepied de celle qui la précède. Tolstoï fit cette douloureuse expérience. Il visait à transformer le monde, et ne parvenait pas à convaincre ses propres enfants. Quand son fils aîné eut pris ses grades universitaires, il consulta son père sur le choix d'une carrière, et se garda de suivre le conseil qu'il en reçut de s'engager comme ouvrier chez un simple paysan. L'un des jeunes gens voulait

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1919.
(2) *Pères et enfants*.

être fonctionnaire, un autre servait dans l'armée, et « l'uniforme lui tournait la tête ». Tolstoï enviait le sort et la satisfaction du menuisier qui sait que le garçon poussera comme lui le rabot. Son fils Léon discutait, combattait dans un journal les idées paternelles, et Tolstoï s'en consolait mélancoliquement : « Pour le réfuter, Léon était du moins obligé de le lire. » Les filles lui donnaient plus de satisfaction, surtout la seconde, la comtesse Marie, ardente à suivre son enseignement et il en remerciait Dieu. Il faisait cependant à son disciple Strakof cette confidence : « Il aurait mieux valu pour moi que je n'eusse point d'enfants. » En effet, le tolstoïsme implique le célibat.

La comtesse Tolstoï était prodigue de dévouement envers son mari, l'aidait dans son travail, copiait ses manuscrits, veillait sur sa santé, sur sa tranquillité matérielle. Elle ne mettait pas moins de sollicitude à sauver le patrimoine dont elle avait la charge.

C'était un continuel tourment pour le comte de ne pouvoir mettre en parfait accord sa vie et ses convictions, de garder ses biens au lieu de les abandonner à ses moujiks qui peinaient à les cultiver. Il finit du moins par s'en dessaisir et en faire donation à sa femme et à ses enfants, jugeant qu'il n'avait pas le droit d'agir contre leur volonté. Il eut de plus grands scrupules quant à la propriété de ses premières œuvres. Il en avait retiré des sommes considérables qui compensaient la diminution du revenu des terres

dont il s'était désintéressé depuis sa conversion en 1881. A dater de ce moment, il renonçait à ses nouveaux droits d'auteur, selon son principe « de laisser chacun prendre notre bien ». De là naissaient des difficultés entre la comtesse et lui : Tchertkof envenimait le conflit et jouait un rôle assez singulier.

Ancien capitaine des gardes nobles, fils d'un général et d'une mère attachée à l'impératrice, jadis possesseur de grands biens, Tchertkof s'était occupé, avec une activité inlassable, de la publication en Angleterre des écrits prohibés de Tolstoï. Impérieux de caractère, il prenait plus d'autorité sur le maître à mesure que celui-ci vieillissait, que sa volonté devenait chancelante, qu'il perdait la mémoire des faits récents, tandis que l'intelligence restait intacte. Tchertkof prétendait disposer des manuscrits de Tolstoï, les éditer à son gré, et écarter toute ingérence de la comtesse. La paix du ménage ne cessait d'en être troublée. Il finit par obtenir de Tolstoï, en 1908, deux ans avant sa mort, un testament secret qui lui reconnaissait le droit de publication posthume. Tolstoï avait longtemps hésité à déroger ainsi à ses principes : s'il mourait intestat, il laissait sa famille établir sur ses œuvres un droit de propriété qu'il ne reconnaissait pas, et ce droit, il le concédait à Tchertkof par un acte légal auquel il était rebelle.

Ces démêlés intérieurs affectaient gravement les nerfs et la santé de la comtesse et furent sur le point

d'aboutir pour elle à des conséquences tragiques. La vie commune devenait un tourment. Tolstoï se décida à exécuter un projet qu'il nourrissait depuis de longues années. Il éprouvait ce besoin d'isolement si fréquent chez les mystiques, saint François, Georges Fox et tant d'autres, qui les porte à quitter compagnons, parents et demeure, à fuir l'influence dissolvante des traditions humaines. Dès 1897, il avait songé à finir ses jours, comme un sage hindou, dans la retraite et la solitude, et à les consacrer uniquement à Dieu. Il avait adressé à sa femme et à ses enfants une touchante lettre, pleine de gratitude pour les trente-cinq années qu'ils avaient passées ensemble. Cette fois, il suffit d'un incident pour le déterminer à abandonner son foyer. Il crut entendre, une fois couché, la comtesse dans son cabinet de travail ; il la soupçonnait d'être à la recherche de son testament. Il n'en fallut pas davantage pour amener la catastrophe.

Le 28 octobre 1910, de grand matin, à l'insu de tous, le comte Tolstoï faisait atteler sa voiture et quittait Yasnaïa Poliana sans esprit de retour, accompagné de sa fille Alexandra et du docteur Makovitsky. Il se fit d'abord conduire au couvent de Shamardino, près de sa sœur Marie, mais non, comme certains l'ont prétendu, pour rentrer dans le giron de l'Église orthodoxe, à quoi il s'était toujours refusé. Il en partait deux jours après vers une direction

inconnue, songeant même à quitter la Russie. Un refroidissement l'obligeait à s'arrêter à une petite station où il dut s'aliter. Il avait quatre-vingt-trois ans ; le mal empira rapidement. La comtesse accourut, mais ne fut pas admise par Tchertkof auprès du malade. On redoutait l'ébranlement qu'il en aurait ressenti. La malheureuse femme eut la douleur de ne pas recevoir son dernier soupir.

A ceux qui entouraient son lit, Tolstoï se plaignait en disant : « Il y a des hommes qui souffrent sur la terre, pourquoi êtes-vous là à vous occuper de moi seul ? » Il semble que sur le point de s'endormir du sommeil éternel, il se soit, quelques instants, comme le bon chevalier de Cervantès, éveillé de son rêve. Il traça sur son journal, d'une main défaillante, ces lignes entrecoupées : « Je vois que nos plans ont échoué ; mais *fais ce que dois, adv*... C'est pour le bien des autres, et surtout de moi ! » Ses derniers mots, en expirant, furent : « Échapper ! Échapper ! » *Délivrance !* n'est-ce pas l'aspiration de tout un peuple que murmuraient les lèvres mourantes du grand et noble Tolstoï ?

La foule accourut bientôt à la petite maison du chef de gare d'Astopovo. Ce fut un deuil général auquel prirent part le tsar, la Douma, le Conseil d'Empire. Les journaux parurent encadrés de noir. Les théâtres, les universités, les écoles fermèrent leurs portes. Toute la Russie pleura l'homme de

génie qui avait su, plus que tout autre, remuer sa conscience et parler à son cœur.

VI

La doctrine religieuse et sociale de Tolstoï n'est pas nouvelle : il lui a seulement donné l'empreinte de sa personnalité. Rien de nos jours n'est plus fréquent en Russie, en Angleterre, aux États-Unis, que l'apparition de sectes qui se séparent des Églises par l'interprétation de quelques passages des Saintes Écritures. Toute la pensée de Tolstoï n'est qu'une paraphrase du *Sermon sur la montagne*, un retour au christianisme des premiers âges ; les mêmes tentatives reparaissent de loin en loin à travers l'histoire.

Au onzième siècle, les Cathares, les purs, originaires des pays slaves d'où ils se répandirent jusque dans le midi de la France, chez les Albigeois, enseignaient de même la lettre de l'Évangile, la non-résistance au mal. Ils mettaient tout en commun, vivaient du travail de leurs mains, ne mangeaient pas la chair des animaux, condamnaient les rapports sexuels, s'opposaient aux arts et au commerce. Il y avait toutefois parmi eux deux degrés, les parfaits et les croyants. Les papes les exterminèrent. S'ils avaient pu s'étendre et triompher, ils auraient fait

de l'Europe une sorte de Thibet (1). Les Franciscains ressemblent en plus d'un point aux Cathares. L'Église se les assimila, mais ils n'ont pu la réformer sur le modèle de Saint-François.

Au dix-septième siècle, Georges Fox, cordonnier de Leicester, fondait la secte des Quakers, et prétendait instituer une religion se rapprochant de l'Évangile des premiers temps, une Église sans prêtres, un peuple sans armes et des voisins sans jalousie. Ses disciples n'admettaient pas les sacrements, écartaient les serments, refusaient, comme ils le refusent encore aujourd'hui, le service militaire : « Ce n'est pas, disaient-ils, que nous craignions la mort. Au contraire, nous bénissons le moment qui nous unit àl' Être des êtres. Mais nous ne sommes ni des loups, ni des tigres, nous sommes des chrétiens et des hommes. » Ils durent s'accommoder aux lois de leur pays. Dans ses *Lettres philosophiques*, Voltaire nous les montre réduits à s'enrichir par le commerce. Leurs fils étaient honteux d'être appelés Quakers et se faisaient protestants.

Très proches des Quakers, les Doukhobors, établis depuis un siècle en Russie, ont exercé un ascendant sur l'esprit de Tolstoï. A leurs doctrines se mêlaient des superstitions grossières. Leur fondateur, un siècle avant Tolstoï, était vénéré comme une incarnation divine. Ils se refusaient à prier pour le tsar, ne recon-

(1) Wilfredo PARETO, *les Systèmes socialistes*.

naissaient pas son autorité, ils se considéraient comme membres d'une société cosmopolite ; soldats, ils brisaient leurs armes. Condamnés à se disperser, ils émigrèrent au Canada. Tolstoï eut la douleur de les voir se rallier au principe de la propriété privée : « Ce n'était pas la peine, gémissait-il, en apprenant cette apostasie, de refuser le service militaire et policier. »

Ainsi, tous les efforts de ces sectes pour servir de modèles à la société et la convertir ont été condamnés à un échec. Certaines se sont maintenues, il est vrai, sans la contrainte de la force matérielle, grâce à l'autorité d'une grande force morale, mais elles n'ont pu s'étendre au delà d'un cercle restreint de fidèles, et elles ont été obligées de s'adapter tant bien que mal aux mœurs ambiantes. C'est qu'elles se heurtent aux lois générales de la nature humaine. Elles demandent au commun des hommes plus qu'ils ne peuvent donner. Elles méconnaissent la puissance des passions, des instincts dominateurs et destructeurs. Elles ignorent que les sept péchés capitaux, d'une manière ou de l'autre, mènent le monde. Assurément, s'ils se donnaient libre carrière, s'ils ne rencontraient nulle entrave, la société des individus ne pourrait subsister. Il s'agit, pour elle, non de supprimer les instincts éternels, c'est chose impossible, mais de les contenir et de les atténuer par le frein intérieur de la religion, et par le frein extérieur de l'État mis à

l'égoïsme, à l'envie et aux appétits de chacun. Si limitée que puisse être l'action de l'Église, si imparfait que soit l'État, lors même qu'il favorise les uns aux dépens des autres, il est préférable à l'anarchie où sévit la guerre de tous contre tous. « Les Gouvernements et les Églises, dit Taine, sont les seuls moyens par lesquels l'homme animal sauvage acquiert sa petite part de raison et de justice ; prenons garde, en coupant la racine, de détruire la fleur (1). »

Tolstoï ne nie pas le mal : il a su peindre, dans ses romans et dans ses drames, en traits inoubliables, les faiblesses et les vices qui dégradent l'homme, il les a reconnus en lui-même, mais il nie l'efficacité du remède. Le crime qu'il reproche aux Gouvernements c'est d'user de contrainte et de violence qui suscite la violence dans une suite de répercussions sans fin. Il n'existe, selon lui, qu'un moyen de vaincre le mal, qui est d'en triompher par la douceur, et cela dans le sens le plus rigoureux. Il ne faut même pas résister à un fou : « Avec lui, je ne risque que ma vie et je remplis la volonté de Dieu. » D'après le même principe, on ne devrait pas empêcher un ivrogne d'assommer un enfant, un dément d'incendier un navire, ni même se protéger contre les bêtes féroces.

L'erreur de Tolstoï est celle de Pélage et de Rous-

(1) *Correspondance*, II, 247.

seau. Il croit que la bonté est innée en nous et qu'il suffit de faire appel à cette bonté, quand c'est folie de croire que personne ne naît avec un mauvais cœur, folie de chercher à persuader des brutes meurtrières, folie de faire appel à leur bonté, à leur magnanimité. « Cette naïve confiance, écrit William James, livrerait l'humanité à l'ennemi ; ne pas résister au mal serait la condamner à disparaître. L'ordre social tout entier repose sur la résistance au mal. Si la société se sent frappée, au lieu de tendre l'autre joue, elle riposte. En dépit de Tolstoï et des Quakers, nous admettons qu'il faut répondre à la violence par la violence, repousser les envahisseurs, chasser les vagabonds, coffrer les voleurs, châtier les assassins. La justice consiste à punir aussi bien qu'à récompenser (1). »

Tolstoï va plus loin encore. Non seulement nous ne devons pas combattre nos ennemis, mais nous devons aimer ceux qui nous oppriment, nous calomnient, ainsi l'ordonne la loi chrétienne. Il n'a pas lui-même suivi ce précepte, qu'il est ravi de rencontrer jusque chez un philosophe païen, dans les *Pensées* de Marc-Aurèle. Il rappelle en même temps que Marc-Aurèle persécuta les chrétiens, et il est frappé de la contradiction qui sépare la vie de chacun de sa conscience. Il explique comme il suit la loi

(1) *Variétés d'expérience religieuse.*

d'amour. Jusque chez les créatures les plus dégradées, on découvre quelque trait qui les relève. C'est qu'à côté d'un Dieu mauvais, il y a un Dieu bon en chacun de nous, et c'est cette parcelle du Dieu bon qu'il faut aimer, en nous détournant du Dieu mauvais.

Pour créer un état social parfait, empêcher les hommes de se quereller, de se haïr, de se persécuter, il faudrait rendre l'humanité parfaite, faire que tous les hommes soient des saints. « Je ne suis pas un saint, confessait Tolstoï, je suis un homme qui se laisse entraîner. » Il cherche du moins à allumer dans le cœur des autres la flamme qui brûle dans le sien, à réveiller et à ranimer ces sentiments de bienveillance et de pitié qui dorment en nous. A travers le délire de son âme exaltée et compatissante, Tolstoï sent que l'apparition d'une doctrine d'amour et de concorde est un besoin pour les peuples, il a cru au rétablissement prochain, au règne indéfini de l'antique société évangélique qui brisa l'esclavage du monde romain. Mais les transformations morales, comme celles du monde physique, s'accomplisent avec une extrême lenteur. A se les figurer imminentes, à vouloir en précipiter l'avènement, on risque de provoquer des explosions, des bouleversements, d'immenses catastrophes comme celle qui couvre la Russie de sang et de ruines.

VII

En des temps réguliers, lorsque l'ordre et la paix publiques sont maintenus par un pouvoir ferme et stable, par des lois consenties et obéies, la prédication de Tolstoï n'eût exercé qu'une action restreinte analogue à celle des sectes dissidentes, en Angletrerre, et aux États-Unis. Au milieu de la Russie en décomposition, le mauvais gouvernement donnait à ses écrits, comme jadis à ceux de Rousseau, leur aiguillon Il condamnait une société qui écrasait le pauvre ; il proclamait la légitimité de ses revendications, lui prêchait la révolte passive. Bien loin de le ramener à la mansuétude évangélique, après avoir éteint sa foi dans l'Église et le tsar, il ne faisait qu'attiser les colères. Il se rendait compte du péril des « vérités » qu'il répandait, mais ce péril, ne le conjurait-il pas par l'amour ? Il oubliait que les passions populaires, une fois déchaînées, n'obéissent plus à la parole des doux et des tendres. Quelle action Tolstoï a-t-il donc exercée sur la révolution russe dont il avait eu la vision prophétique ?

M. Wilton, correspondant du *Times* à Petrograd, auteur d'un livre intitulé *Russia in agony*, nie l'effet des brochures et des pamphlets de Tolstoï sur les événements qui ont causé l'effondrement du tsarisme. Il n'y voit « qu'un bavardage sénile et intar-

rissable », impuissant, tel un ruisselet, à accélérer la dévastation du torrent. Ses *tracts* pacifistes n'ont, d'après lui, rien à voir dans la débâcle de la puissance militaire russe. La vieille femme qui, le 7 mars 1917, brisait la devanture d'une boulangerie et donnait, sans qu'elle s'en doutât, le signal de l'émeute, n'avait point lu Tolstoï. La révolution russe a eu pour causes déterminantes la grande guerre, que le peuple ne comprenait pas, la désorganisation des fournitures et du ravitaillement, la perte en territoires et en hommes, le manque de nourriture dans les villes, la pénurie en subsides, toutes causes qui avaient ébranlé le loyalisme des troupes. La révolution est imputable aux vices du régime, aux fautes du pouvoir, à l'incapacité du souverain, à la trahison de son entourage, malgré les avertissements prodigués par les Alliés. Quand Nicolas II finit par céder à la Douma, il était trop tard. Où trouver dans cette catastrophe l'influence posthume de Tolstoï ?

De son vivant même, certains, parmi ceux qui visaient à un changement de régime, jugeaient le concours de cet « aristocrate » indifférent et inutile. Maxime Gorki, le peintre des parias et des vagabonds, dont il avait mené l'existence, Gorki, qui finira par se rallier au bolchevisme, visitait Tolstoï en 1901. Il avait fait très bonne impression sur son hôte, qui, avec sa bienveillance habituelle, disait de lui : « Il y a en Gorki un vrai moujik, robuste et

sain. » L'impression de Gorki était loin d'être aussi favorable : « Tolstoï n'est pour moi ni la Russie, ni l'étranger, c'est la Finlande. On y a froid. » Réformiste à cette date, Gorki reprochait à Tolstoï son détachement, son inertie dans la campagne des Zemstvos qui pouvait conduire à une régénération de l'Empire. « Cet homme, écrivait-il, est devenu l'esclave de son idée. Il y a longtemps qu'il n'écoute plus la voix du peuple. Il plane trop au-dessus de la Russie... Il rabâche *la non-résistance au mal ;* nous demandons une constitution, des écoles. »

D'autres le considéraient comme positivement nuisible. Il ne pouvait prétendre au rôle de prophète. Ses idées étaient confuses, contradictoires ; son esprit profondément antirévolutionnaire, alors que le parti conservateur jugeait très redoutable l'œuvre de Tolstoï. Lors de la tentative de 1905, ils estimaient que « Tolstoï avait fait plus de mal à la révolution que toutes les polices du tsar et tous les Saints-Synodes... » — « C'est un boïard qui joue au moujik. Nous aimons mieux ceux qui les fouettent. »

Fanatiques d'irréligion, les anarchistes se moquaient de l'anarchisme chrétien du comte Tolstoï. Ils voyaient toutefois en lui un auxiliaire précieux : « Le vieux radote, mais il nous est utile ; il démolit la société (1). » Depuis la guerre russo-japonaise, les

(1) Nous empruntons ces citations à M. SELLIÈRE, *les Mystiques du néo-romantisme*, Plon-Nourrit, 1911.

instituteurs tournaient en dérision devant leurs élèves toute autorité politique et religieuse. Les textes de Tolstoï, grâce à son prestige, produisaient un grand effet sur les âmes simples, et semaient abondamment la graine de la révolte. Les plus avisés faisaient mieux encore. V. Bonch-Bruevich, qui deviendra membre du Comité central des commissaires du Peuple, maudit par ses concitoyens, une fois au pouvoir, pour s'être acharné à supprimer les journaux antibolcheviks, s'insinuait dans les colonies tolstoïennes, afin de les étudier et d'en tirer parti dans la propagande contre le tsarisme auprès des paysans.

Jamais, au témoignage de Tchertkof, les *tracts* de Tolstoï n'avaient été aussi répandus que dans les premiers mois du Gouvernement provisoire. Hostile à toute révolution politique, le tolstoïsme a cependant contribué à l'éveil social qui devait y conduire. Après leur coup d'État, les dictateurs bolcheviks, soucieux de gagner les paysans, ont prétendu s'annexer la mémoire de Tolstoï, qui eût abhorré leurs violences exercées sous la forme militaire la plus odieuse. Ils ont consacré des millions de roubles à la diffusion de ses œuvres, et chargé Maxime Gorki de promouvoir cet art populaire dont Tolstoï avait donné le modèle. Les gardes rouges protégeaient la demeure d'Yasnaïa Poliana contre les bandes de pillards. La maison et le domaine ont été nationa-

lisés, et les membres survivants de la famille invités à l'administrer pour le compte de l'État ; refuser une « invitation bolchevike », c'est s'exposer à mourir de faim. Le comité de Moscou pour les affaires ecclésiastiques, après avoir aboli d'un trait de plume les communions, grecque orthodoxe, catholique, protestante, en tant qu'Églises reconnues, proclamé officiellement la liberté de conscience, — lorsqu'en fait les membres du clergé étaient persécutés, fusillés, torturés, les objets du culte profanés, — n'a pas adopté toutefois le néo-christianisme comme religion nationale. Mais Tolstoï, a rendu, dans le passé, le service d'exciter, par des attaques furieuses contre l'ancien régime, au nom de l'Évangile, l'esprit révolutionnaire, et, d'autre part, quelle doctrine plus favorable au despotisme que celle de la non-résistance au crime ? « On peut, remarque Machiavel (1), tyranniser sans crainte des hommes qui sont plus disposés à supporter les injures qu'à les venger. »

Ce n'est pas de l'évangélisme de Tolstoï que s'inspirent les dictateurs russes, c'est du matérialisme de Karl Marx, dont le livre *le Capital* joue depuis un demi-siècle, dans le mouvement socialiste des ouvriers industriels, un rôle révolutionnaire analogue au *Contrat social.* Leur second inspirateur est Bakounine, abhorré de Marx, Bakounine, l'apôtre de la pan-

(1) *Discours sur Tite-Live.*

destruction et de l'anarchie organisée. L'enseignement de Tolstoï ne s'adresse qu'aux paysans assez dégrossis pour le lire. Il donnait à leurs revendications, à leurs appétits, une couleur religieuse propre à les séduire et à les justifier.

Tolstoï, le grand artiste qui, dans ses admirables romans, nous a montré, parfois avec une verve satirique, où conduisent les instincts de l'homme dès qu'on leur lâche la bride, Tolstoï finit par renoncer à son art pour se perdre dans un brouillard mystique et devenir le prophète de la révolution russe.

Comme son maître Rousseau, il a répudié l'œuvre de la civilisation corrompue et corruptrice, et enseigné au peuple qu'il ne jouira de la liberté que s'il revient à la nature et à l'Évangile, pourtant si éloignés l'un de l'autre. Il s'écarte de Rousseau et reflète l'esprit des sectes russes, par sa prédication de la pauvreté, par son appel au renoncement, à tout superflu, alors que l'extension de l'individu, la religion du bien-être est le mobile universel.

L'utopie tolstoïenne consiste à imaginer que les masses populaires, à la lumière de l'Écriture, sont capables de s'élever à une sorte de pureté et de moralité évangéliques, et que le principal obstacle, qui empêche l'individu d'atteindre cet idéal, réside dans les Églises et les États qu'il faut abolir.

Réaction naturelle contre l'orthodoxie intolérante et le tsarisme oppresseur, cet anarchisme, politique

et religieux, impuissant à créer, à organiser, n'est capable que de détruire. Après avoir perdu le rêve d'une autorité paternelle, le peuple russe se voit courbé sous la pire dictature qu'il ait jamais subie.

La destinée tragique de Tolstoï a voulu que l'apôtre de la paix et de l'amour des hommes devienne ainsi l'auxiliaire posthume des bourreaux qui ont teint leur rouge étendard dans le sang du peuple russe et qui visent à le déployer sur le monde.

CHAPITRE II

UN NOUVEAU TOLSTOÏ

Tolstoï est une de ces natures si riches, si variées, si changeantes, obéissant à la logique contradictoire de sentiments ingouvernables, à la fois idéaliste exalté et observateur sans illusion, qu'il est impossible de fixer, d'immobiliser sa physionomie ondoyante et diverse, fuyante et insaisissable, dans un buste ou dans un portrait. Il faudrait en surprendre au vol les jeux capricieux, les cinématographier dans leurs métamorphoses. Il est regrettable que le grand Russe n'ait pas rencontré, comme un Johnson, comme un Gœthe, son Boswell ou son Eckermann. Si grande qu'ait été la négligence et l'incurie de ses disciples à recueillir la suite de ses propos, certains de ses familiers, de ses interlocuteurs de passage, nous en ont conservé quelques fragments : M. Serge Persky les a réunis sous ce titre *Tolstoï intime ;* Maxime Gorki, le célèbre romancier des parias, des vaga-

bonds dont il avait partagé l'existence, Gorki, rallié depuis au bolchevisme et chargé de multiplier les éditions populaires des classiques russes, vient de faire traduire en anglais et de publier à Londres une plaquette de 71 pages (1), où il reproduit les conversations qu'il eut avec Tolstoï, lors de son séjour en Crimée en 1901, ainsi qu'une lettre inachevée et inédite que Gorki écrivait au moment de sa fuite et de sa mort. Au lendemain de son excommunication, qui avait fait de lui le héros du jour, Tolstoï relevait d'une grave maladie : il avait dû se laisser conduire à Gaspra, dans la luxueuse villa de la comtesse Panine. Il avait alors 72 ans. Son atmosphère intellectuelle d'homme du Nord contrastait étrangement avec le beau ciel clair et la splendeur de la végétation luxuriante de cette côte d'azur qu'est la Russie méridionale. Glanons à travers la précieuse brochure quelques traits qui ne répondent pas exactement à l'idée qu'on se fait d'ordinaire de Tolstoï, après sa conversion, tout en nous rappelant qu'un portrait évoque à la fois le peintre et le modèle, que nous sommes des êtres mobiles qui jugent des êtres mobiles.

***

Dieu, les femmes, les écrivains, les paysans for-

(1) *Reminiscences of Leo Nicolayevitch Tolstoy*. Hogarth press, 1920.

maient les sujets habituels de ces entretiens. On sait quel culte Tolstoï professait pour le paysan russe dont il connaissait les vices, les défauts, la ruse, mais dont il admirait la force, la santé robuste, la foi, le langage, l'ignorance, l'indifférence et le scepticisme en matière de science, la simplicité de vie et de pensée, qu'il s'efforçait d'imiter : « Je suis plus un moujik que vous, disait-il un jour à Gorki, et je sens mieux à la manière moujik ». « Juste Ciel ! ajoute Gorki, il ne devrait pas s'en vanter, il ne le devrait pas. » Mais il arrivait que, « soudainement, sous la barbe du paysan, sous la blouse démocratique toute chiffonnée, surgissait le vieux barine russe, le grand aristocrate ; alors le nez des visiteurs à l'esprit simple ou éduqué et de tous les assistants devenait instantanément bleu d'un froid intolérable. Il était plaisant de voir cette créature du sang le plus pur, d'observer la noble grâce de ses gestes, la fière réserve de sa parole, de sentir la pointe exquise de ses mots meurtriers ».

Tolstoï plaignait Gorki de vivre désormais avec les gens de lettres. La littérature semblait lui être devenue étrangère. Il disait cependant que « *la Guerre et la Paix*, sans fausse modestie, c'était comme *l'Iliade* ». Il parlait des écrivains russes dans les termes affectueux qu'on emploie pour sa propre famille. Le romantisme lui était antipathique, parce qu'il vient de « la crainte de regarder droit dans les

yeux de la vérité ». Il écartait Hugo, trop bruyant, trop assourdissant. Ces jugements sommaires font plutôt l'effet de boutades. L'Italie n'était que le pays des aventuriers, l'Arétin, Casanova, Cagliostro. Il admirait le génie de Balzac, Stendhal, Flaubert, Maupassant, mais il ajoutait : « Qu'avons-nous de commun avec les Français ? Ce sont des sensualistes. Pour eux, la femme est tout : c'est un peuple usé et émasculé. Les docteurs disent que tous les gens atteints de consomption sont des sensuels. »

***

Lui-même parlait des femmes volontiers et beaucoup. Avec quelle grâce, quelle délicatesse, quelle intuition nerveuse ne s'exprime-t-il pas dans ses premiers romans quand il les met en scène. Puis quel changement de ton dans la *Sonate à Kreutzer* où il place les mondaines, les dames de la Cour au-dessous des pires prostituées. Ses conversations sur tous les autres sujets, charmantes, sensitives, pleines de traits, simples et élégantes, prennent sur les sujets féminins une rudesse d'expression accrue et renforcée. « Tout ce qu'il disait des femmes, écrit Gorki, m'a toujours déplu... Il employait un torrent de mots indécents qui me semblait cynique, qui m'offensait. C'était vulgaire au delà de toute expression, et il y avait dans ses mots quelque chose d'artificiel,

de non sincère, en même temps que de très personnel, Il semblait qu'il eût été une fois blessé et qu'il ne pouvait ni pardonner ni oublier. Il regarde la femme avec l'implacable animosité du mâle qui n'en a pas tiré tout le plaisir qu'il en espérait (1), ou bien est-ce l'hostilité de l'esprit contre les impulsions dégradantes de la chair ? »

Tolstoï interpellait un jour son ami Tchekhov en ces termes embarrassants que nous devons ici transposer et atténuer : « Vous avez beaucoup couru les filles, quand vous étiez jeune ? » Et comme Tchekhov répondait par des mots indistincts et un sourire confus, Tolstoï ajoutait avec repentir : « J'étais un infatigable... », usant d'un mot rustique et salé.

Il lui arrivait de poser d'autres questions indiscrètes : « Que pensez-vous de vous-même ? Aimez-vous votre femme ?... » — « La femme est plus sincère avec son corps que l'homme, mais dans son esprit elle ment... » — « La femme est plus dangereuse quand elle vous tient avec le cœur que quand elle vous tient avec les sens. » Il oubliait que dans la *Sonate à Kreutzer* il soutient la thèse tout opposée.

« L'homme, disait-il encore, supporte les tremblements de terre, les épidémies, les horreurs de la maladie, et toutes les agonies de l'âme, mais en tout temps sa tragédie la plus torturante a été et sera la

(1) Se rappeler, dans *Résurrection*, l'impression du séducteur après sa première nuit d'amour.

tragédie de la chambre à coucher » et, il souriait d'un air de triomphe.

Il s'écriait un jour : « Et je vous dirai la vérité sur les femmes quand j'aurai un pied dans la tombe, je la dirai, je sauterai dans mon cercueil, j'étendrai sur moi le drap mortuaire, et j'ajouterai : « Maintenant faites ce qui vous plaît », et il lançait à ses interlocuteurs un regard sauvage.

***

Autant que les femmes, il avait aimé le jeu qui lui avait coûté de grosses pertes. Il en conservait la passion. Gorki suivait des yeux ses doigts agités lorsqu'il tenait les cartes comme des oiseaux vivants prêts à s'envoler.

En dépit de l'admiration que lui inspirait Tolstoï, Gorki restait réfractaire à son prosélytisme. Il saluait en Tolstoï le plus grand des artistes, mais il lui refusait le génie religieux : la religion ne le possédait point. Elle prenait en lui la forme de la pénitence. Jamais il n'avait pu, même depuis sa conversion, échapper à lui-même, ni se réconcilier avec la vie. M. Paul Bourget, dans son étude intitulée *l'Erreur de Tolstoï* (1), a marqué d'un trait profond l'incompatibilité absolue entre l'individualisme et le

(1) *Pages de critique et de doctrine.*

christianisme. « Sa personnalité disproportionnée, écrit Gorki, est un phénomène monstrueux, presque laid. Il y a en lui quelque chose d'un de nos géants de légende. Il est trop grand pour que la terre puisse le contenir. »

« L'idée de Dieu lui ronge le cœur, comme s'il résistait à quelque chose qu'il sent au-dessus de lui. Il y pense toujours. Ce n'est pas un signe de vieillesse, un pressentiment de la mort, non, c'est un exquis orgueil humain, un sentiment humilié, étant Tolstoï, de se soumettre à une volonté étrangère. » Tels ces moines qui parcourent la Russie, priant Dieu, et dans le secret de leur âme le haïssant : Pourquoi les pousse-t-il ainsi à travers le monde ?

« Avec Dieu, ses relations sont très soupçonneuses ; il me fait parfois penser aux rapports de deux ours dans une caverne. »

Sur la mort et l'immortalité, il faisait cette réflexion : « Si de nous rien ne doit survivre, à quelle vérité pouvons-nous prétendre ? »

Il parlait de l'amour de Dieu tantôt avec éloquence : « Dieu, c'est la beauté la plus haute et la plus parfaite », — tantôt d'un air froid et ennuyé. Il se montrait, à l'occasion, orgueilleux et intolérant comme un prêcheur du Volga. Il recommandait la lecture des écrits bouddhiques et de l'Évangile, mais la personne du Christ lui inspirait peu d'enthousiasme. Tout en l'admirant, sans l'aimer, il le considérait

comme simple et méritant la pitié. S'il paraissait dans un village russe, les jeunes filles se riraient de lui.

Tolstoï, d'après Gorki, ne fut jamais heureux, ni par les livres de la sagesse, ni sur un cheval, ni dans les bras d'une femme. Il eût trouvé le bonheur dans la souffrance, s'il lui avait été donné de subir des persécutions, d'être emprisonné, exilé ; et cela non afin d'éprouver la résistance de sa volonté, mais avec l'intention évidente et despotique d'accroître l'influence de ses idées religieuses, de faire de la vie de Léon Nicolayevitch « la vie sainte de notre père béni le boïard Léon », de rendre sa prédication irrésistible, de forcer les gens à lui obéir. — Gorki proteste contre cette façon d'user de violence, de s'emparer de la conscience des autres, de les éblouir avec la gloire du sang d'un juste, de leur mettre sur le cou le joug d'un dogme. Il oublie que la tyrannie des bourreaux auxquels il s'est rallié depuis la révolution est pourtant plus opprimante que celle des martyrs,

Ces doctrines que Tolstoï brûlait de répandre, paix et pardon universels, amour du prochain, non-résistance au mal, Gorki les juge funestes. Elles expriment cette paresse du Russe qui cherche toujours une excuse à sa non-activité, cette passivité. ferment malsain du vieux sang de la nation envenimé par le fanatisme mongol, et qui contraste si fort avec l'esprit créateur des peuples d'Occident et leur résis-

tance indomptable au mal. De même l'antiétatisme slave est une réminiscence de la vie nomade. Tolstoï veut conduire les Russes à l'anarchie et à la pauvreté, c'est qu'il constate la stérilité des efforts en vue de construire une vie plus humaine.



Gorki trace des tolstoïens quelques silhouettes inquiétantes. Pour le plus cher de ses disciples, Sulerzhisky, Tolstoï éprouvait une tendresse, un ravissement perpétuels, analogues à l'attachement quelque peu ridicule d'une vieille fille pour son perroquet ou pour son chat. Suler aimait Tolstoï comme on chérit une femme, mais se comportait avec lui en supérieur. Suler était une sorte d'oiseau sauvage, venu de quelque pays ignoré. Cent hommes comme lui eussent changé l'esprit d'une ville. On ne pouvait d'ailleurs se fier à lui. Il était aussi capable de jeter une bombe que d'aller demain rejoindre une troupe de chanteurs ambulants. Il avait de l'énergie pour trois existences, et un feu semblable au fer surchauffé qui jette des étincelles enflammées.

D'autres disciples évoquaient l'image d'une meute de chiens hargneux et hurleurs, tandis que le maître sur le noble beffroi sonnait la cloche pour convier au salut les fidèles du monde entier. Nombre d'entre eux, dévôts hypocrites, couards, mercenaires, ne

songeaient qu'à exploiter sa générosité. L'un de ces bons apôtres refusait de manger des œufs à Yasnaïa Poliana, par égard pour les poules, mais à la station de Toula, il se faisait servir un copieux repas en disant : « Le vieux exagère ». Tel autre exposait à Tolstoï « combien sa propre vie était devenue pure et heureuse depuis qu'il avait reçu son enseignement ». Tolstoï, écrit Gorki, se pencha vers moi et me dit à voix basse : « Il ment le coquin, mais il le fait dans l'intention de me plaire. » Nul ne connaissait mieux les faiblesses humaines, ne se laissait moins abuser. Ses yeux dardaient mille regards au fond des consciences.

***

Dans une de ses pièces, *les Bas-Fonds* (1), Gorki nous transporte dans un asile de nuit où se trouvent assemblées des épaves de la société, des misérables sans ressources et sans espoir. Il fait intervenir un étrange personnage, un petit vieillard, qui vient apporter à tous des pensées consolantes sur lesquelles il ne se fait lui-même aucune illusion. A l'un, il promet la santé, à l'autre, la vie éternelle. Il s'intéresse moins aux gens qu'aux remèdes qu'il leur propose, afin qu'ils le laissent en paix ; il leur fait des aumônes

(1) On donna jadis à Paris quelques représentations de cette pièce où figura la Duse.

spirituelles avec une aversion voilée. Son prêche peut se traduire ainsi : « Allez-vous-en, aimez Dieu, et votre prochain, mais sortez ; maudissez Dieu, aimez l'étranger, mais laissez-moi seul, car je suis un homme, et condamné à mourir. » Gorki nous donne à entendre que tel est le fond de la pensée de Tolstoï, auquel d'ailleurs le personnage de Gorki n'était pas sympathique, parce qu'il manquait de bonté. Indifférent au peuple, trop au-dessus de lui, jugeant ridicule son activité de mouches éphémères, Tolstoï, selon Gorki, cherche à apaiser la maladie du peuple russe en simplifiant l'image du Christ, en supprimant les contradictions évangéliques. Il finit par s'enfuir au désert afin de s'abîmer dans les insondables problèmes de la vie et de la mort.

Gorki a eu sous les yeux des pages du journal de Tolstoï qui respirent le plus profond scepticisme sur lui-même et sur sa prédication, et où se révèlent, avec une clarté terrifiante, les contradictions de ses affirmations, le nihilisme d'un désespoir sans fin et sans remède, le sentiment d'une solitude absolue. A son silence impressionnant on devinait parfois la terreur que lui causaient des pensées qu'il n'osait exprimer.

Les dernières pages de Gorki rappellent en termes pathétiques la douleur que lui causa la mort de Tolstoï le grand imaginatif, le grand artiste national dans le sens le plus vrai et le plus complet : « Sa grande âme incarnait les défauts et les qualités gigantesques

de son peuple ». Gorki en fait une sorte de dieu russe, disons plutôt « un Titan, un Prométhée, qui ne pouvait croire entièrement au feu qu'il prétendait avoir dérobé au ciel, et qui ne pouvait aimer entièrement la race des hommes pour laquelle il l'avait dérobé (1) ».

(1) *A New Tolstoy*, supplément littéraire du *Times*, 15 juin 1920.

CHAPITRE III

LA RÉVOLUTION BOLCHEVIKE (1)

La Révolution russe, à ses débuts, a été, non une conquête du peuple, mais l'effondrement d'un édifice vermoulu, ébranlé et lézardé, en 1905, par la guerre

(1) D'innombrables ouvrages et brochures ont été publiés en France et à l'étranger sur la révolution russe, en partie par les témoins de ces convulsions. M. Antonelli, dans son livre *la Russie bolcheviste*, en même temps qu'il raconte les événements et nous fait connaître les protagonistes, nous a donné comme une philosophie de la doctrine qu'il considère comme adaptée au tempérament russe: sans atténuer les crimes d'une révolution « servile » et, par certains côtés, mystique, il croit que la Russie prépare à l'humanité, sur les ruines et les destructions, une société nouvelle, qui ne descendra pas des puissants au peuple, « mais qui montera spontanément de la plèbe inorganique et inculte à l'intelligence organisatrice ». Un ancien député socisliste, ancien chef de cabinet de M. Guesde, M. Ch. Dumas, qui nous peint, d'après nature, *la Russie sous le régime bolschevik*, est loin de partager cet optimisme : il garde encore « l'épouvante des forfaits auxquels il a assisté et qui hurlent au

russo-japonaise. La guerre européenne lui a porté le dernier coup ; il a suffi, pour qu'il s'écroulât, d'une

ciel » Le petit volume de M. B. Kritchevsky, *Vers la catastrophe russe* (Alcan, 1919), est une précieuse contribution à l'histoire du coup d'Etat prétorien par lequel Lénine et Trotsky usurpèrent la dictature. M. Albert Thomas, dans une courageuse brochure (1), oppose le bolchevisme au socialisme, bien loin de les confondre, comme le font nombre de ses camarades extrémistes et majoritaires. Sous ce titre : *les Bolcheviki, faits, documents, commentaires* 1917-1919 (2), M. Etienne Buisson a réuni un dossier, très instructif, soigneusement classé et discuté, qui n'est, dit-il, ni un plaidoyer ni un réquisitoire, mais abrégé et incomplet en ce qui concerne l'action des juifs internationalistes, tandis que la revue socialiste *l'Avenir* poursuit une enquête sur le bolchevisme, dictature ou démocratie, parmi les militants français, socialistes et syndicalistes. Enfin M. Claude Anet vient d'achever, par un quatrième volume, la réunion de ses correspondances, adressées au *Petit Parisien*, des débuts de la Révolution, mars 1917, jusqu'à l'établissement du régime de Lénine et à la paix de Brest-Litovsk, janvier-juin 1918 (3).

« Les meilleurs documents, dit Taine, dans la préface de son *Histoire de la Révolution*, sont ceux des témoins oculaires, rédigés sur place, sous la dictée des faits eux-mêmes, qui ont uniquement pour objet de fournir des renseignements. » Écrites au jour le jour, sans avoir été retouchées après coup pour mettre en harmonie les prévisions et les résultats, ces chroniques valent ce que vaut le chroniqueur, observateur scrupuleux, qui ne recherche ni effet littéraire ni polémique. A Petrograd, à Moscou, M. Claude Anet a vu les hommes à l'œuvre, entendu et recueilli leurs paroles, leurs décrets, il a surtout observé leurs actes, connu leurs prisons et failli devenir leur victime. La succession vertigineuse des épisodes qu'il raconte nous aide

(1) Berget-Levrault, février 1919.
(2) Paris, Fisbacher.
(3) Payot, 1919.

émeute de la faim et de la défection de quelques régiments. Le premier effort des chefs politiques qui prenaient le pouvoir, des députés de gauche à la Douma, le prince Lvof, Milioukof, Kerensky, fut de former un Gouvernement de coalition destiné à préparer l'avènement d'un pouvoir légal, fondé sur la souveraineté du peuple, dont la future Constituante fixerait le statut. Mais la Russie, administrée, sous le fouet des cosaques, par une bureaucratie vénale et corrompue, organisatrice, dès le début des hostilités contre les Zemstvos, de défaite et de famine, n'a jamais connu la liberté sous la loi. En moins d'une année ces hommes allaient disparaître avec la même facilité que le tsarisme.

Ils n'avaient pas, pour les soutenir, une classe déjà puissante et éclairée, comme l'était la bourgeoisie française en 1789. *L'intelligentzia* en Russie ne possède, remarque M. Claude Anet, ni le sens de la réalité, ni l'équilibre. Les maîtres du Gouvernement provisoire ne s'appuyaient que sur des groupes sans consistance, sans expérience politique, sans unité. Ils se trouvaient en présence de masses rurales ignorantes et aveugles, agitées et soulevées par la guerre,

à comprendre les événements aux conséquences imprévisibles, dont l'empire russe a été le théâtre. Faute de pouvoir le suivre pas à pas, nous devons nous borner à rappeler, à vol d'oiseau, les phases du drame dont nous n'entrevoyons pas encore le dénouement.

éprouvées par les privations et portées au premier plan de la scène politique. Représentées par les Soviets, ces Comités improvisés qui surgissaient dans l'immense Empire comme des champignons après une pluie d'orage, les masses exigeaient une paix immédiate, la terre et du pain.

Kerensky se croyait de force à contenir leur impatience, à conjurer l'anarchie spontanée, à étouffer les jacqueries. Orateur intarissable, il se flattait d'exercer « la dictature de la persuasion ». Il comprenait que l'intérêt supérieur de la Russie commandait la défaite des Empires centraux. La partie saine de l'armée, qui avait échappé au premier décret imposé au Gouvernement provisoire par le Conseil des ouvriers né de l'émeute, et aux perfides conseils de fraternisation avec l'ennemi dans les tranchées, reprenait, sous le commandement de Broussilof et de Kornilof, une vigoureuse offensive. Kornilof appuyait Kerensky, afin d'apporter au pays « l'ordre, la volonté, la règle ». Miné et effrayé par les maximalistes que dirigeait Lénine ramené en Russie par les Allemands les mains pleines de leur or, et qui, de concert avec Trotsky, tentait une première fois, les 5 et 6 juillet 1917, de se servir du mécontentement populaire pour le renverser, Kerensky abandonnait Kornilof et expiait par sa chute cette trahison sur laquelle M. Claude

Anet fournit des documents de première main (1).

Le Gouvernement provisoire succombait, non sous un mouvement populaire, tel que celui qui avait assuré le triomphe de la Montagne sur les Girondins, mais sous un complot militaire. Le 25 octobre, Lénine et Trotsky s'emparaient du pouvoir. Un de leurs récents décrets, après avoir aboli les fêtes religieuses de l'ère chrétienne, institue un nouveau calendrier à partir de cette date, jour de l'avènement de la République communiste destinée à rayonner sur le monde.

Les deux dictateurs improvisés avaient accusé Kerensky de retarder, au profit de la bourgeoisie, la convocation de la Constituante, élue en novembre, trois semaines après leur coup d'État. Leurs adversaires s'y trouvaient en écrasante majorité. Ils se hâtèrent de la dissoudre par un nouveau coup de force. Les représentants du peuple furent dispersés, jetés en prison : deux d'entre eux étaient fusillés sur leur lit d'hôpital. Ainsi se trouvait anéantie la tentative de fonder en Russie un pouvoir légitime. A la représentation nationale se substituait le régime des Soviets, exclusivement composés de bolcheviks. C'est uniquement sur la force et la violence que s'appuient Lénine et Trotsky, et ils ne peuvent se soutenir que par elle, en la rendant toujours plus atroce

(1) Une conversation avec Kornilof et un mémoire rédigé par lui.

et plus inique. Ils appellent les couches inférieures du peuple, ouvriers, soldats et paysans, à la curée. En don de joyeux avènement, ils leur apportent la paix honteuse.

A partir des événements d'octobre, l'état-major allemand eut une succursale à Petrograd, chargée de transmettre ses désirs aux commissaires du Peuple, surveillant les ambassadeurs alliés, envers lesquels les dictateurs se montraient pleins d'arrogance, jusqu'à emprisonner l'un d'entre eux, le ministre de Roumanie. Traîtres à l'Entente, ils négocient à Brest-Litovsk le démembrement et l'asservissement de la Russie (décembre, janvier 1918). Lenine et Trotsky se font les serviteurs de l'impérialisme teuton pour le succès, disent-ils, de la Révolution mondiale.

« Nos énergies, écrit Trotsky, étaient soutenues par la conviction profonde que le mot final, en terminant la guerre, comme dans toutes les autres questions, serait dit par la classe ouvrière européenne. »

Lénine est plus explicite. Il estime que « les défaites et les pertes de territoire ne payent pas trop cher la victoire sur la bourgeoisie ; n'est pas socialiste celui qui ne sacrifie pas sa patrie pour le triomphe de la Révolution sociale ».

Rien ne marque mieux que ces mots l'abîme qui sépare la Révolution russe de la Révolution française.

Le coup d'État bolchevik livrait l'Empire russe à une oligarchie composée de quelques douzaines d'internationalistes, rentrés à Petrograd avec le concours et les subsides du Gouvernement de Berlin, afin de briser l'Alliance et de réduire la Russie à merci : théoriciens sectaires, jadis conspirateurs et quelques-uns victimes du tsarisme, à qui leur audace jointe à un concours inouï de circonstances, livrait le plus grand État d'Europe.

M. Antonelli, M. Claude Anet, un correspondant anonyme du *Times*, nous ont tracé leurs silhouettes. Juifs en majorité, mystiques ou spéculateurs, ils ont abandonné le Talmud pour répondre au cri de guerre, à l'appel de conquête du dernier prophète hébreu : Karl Marx.

Lénine, leur chef, de son vrai nom Vladimir Oulianof, en qui s'incarne le bolchevisme, composé hybride des doctrines de Marx et de son rival abhorré Bakounine, l'apôtre slave de la pandestruction et de l'anarchie organisée, — Lénine, fils d'un fonctionnaire, appartient à une famille de petite noblesse. Dès l'Université, il s'enrôlait, ainsi que ses sœurs, dans le mouvement révolutionnaire. Son frère, impliqué dans un attentat contre Alexandre II, en 1887, mourait sur l'échafaud. Après un exil de quelques années en Sibérie, Lénine se réfugia à l'étranger. Il s'occupait à écrire des commentaires sur le marxisme. Il se trouvait en Russie lors de

l'insurrection qui a suivi la guerre russo-japonaise. A cette date, il jugeait absurde la thèse que la Russie pouvait, du jour au lendemain, se transformer en un paradis communiste. Conformément à la tactique des *étapes*, que Marx et ses disciples adoptèrent après les déceptions de 1848 et de 1871 et les progrès des partis socialistes dans les Parlements, il invoquait la nécessité de fonder tout d'abord en Russie une République démocratique, avec le concours des radicaux bourgeois. Mais la grande guerre a poussé les socialistes au sommet de la côte ; plus n'est besoin de la bourgeoisie comme cheval de renfort. Il ne reste donc qu'à la détruire *physiquement*. Possédé de cette idée fixe, Lénine ne recule devant aucun crime, aucune infâmie. Il est d'ailleurs sans haine privée, comme sans pitié et sans peur. On le dit personnellement désintéressé, de mœurs sobres, au milieu de la vénalité et de la débauche générales.

Bronstein, dit Trotsky, israélite d'origine, a le même passé révolutionnaire que Lénine. Il se signalait par son esprit réfractaire dès les bancs de l'école et s'était fait chasser pour avoir craché sur une icone. D'une intelligence souple et vive, orateur rusé, casuiste subtil, Trotsky, jadis menschevik, s'est converti au bolchevisme : il est, avant tout, selon le mot de Lénine, un *Trotskiste*, moins soucieux de servir l'Idée que de briller au firmament de l'Histoire, dans la constellation des révolutionnaires

fameux. Il rivalise d'élégance avec un Robespierre, un Saint-Just. La méchanceté, la crainte, l'éternel soupçon alimentent son terrorisme. Suspectant un jour Lénine de biaiser vers les tempéraments et les compromis, il était sur le point de le faire arrêter.

Chassé, au début de la guerre, de France, d'Espagne, d'Amérique, où il répand ses brochures et la bonne parole, en juif-errant de la Révolution sociale, emprisonné à Halifax, il finit par gagner la Russie et y jouer le premier rôle. Il fait, à Brest-Litovsk, en face du général Hoffmann, étrange figure de diplomate. Commissaire du Peuple à la Guerre, il forge, avec une ardeur effrénée et inlassable, l'instrument de domination du bolchevisme, l'armée rouge, composée de Lettons, de Chinois et de Russes, et la soumet à une discipline draconienne.

Dans leurs Congrès internationaux, les socialistes ne faisaient jadis que maudire et condamner le militarisme. Seul, le vieux docteur Adler les mettait en garde contre cette propagande insensée ; le socialisme ne pouvait se passer de l'armée pour fonder son empire. Les bolcheviks partagent la même conviction. M. Claude Anet cite cette sentence de Lénine : « Les principes ont du bon, mais n'oublions pas les baïonnettes. »

Ils ne les oublient pas, en effet. Sous ce régime du communisme prétendu égalitaire, la soldatesque forme une caste privilégiée. Elle reçoit la part du

lion, vit dans l'abondance, jouit de la plus haute paye, sans parler des autres profits. La dictature du prolétariat est celle d'une oligarchie uniquement soutenue par des prétoriens. La force brutale dispose ainsi de la République des Soviets fédérés.

Le parlementarisme, soi-disant démocratique, n'est d'après Lénine, qu'une feinte et une fraude. Sous la fiction de la loi des majorités, dominées par la ploutocratie, une minorité opprime et exploite le peuple. Lénine, d'après son calcul, compte en Russie environ deux cent mille adhérents, mais cette minorité, cette élite de prolétaires conscients travaille à l'émancipation du peuple entier. On ne saurait donc tirer argument de ce fait que les Soviets sont élus par un suffrage restreint, à rebours du régime censitaire, et que seuls sont électeurs les non-possédants. Les ex-propriétaires, tous ceux qui emploient le travail d'autrui, se trouvent exclus du droit de vote. Quant aux opposants mencheviks ou socialistes, il suffit, pour les écarter du scrutin, de les déclarer contre-révolutionnaires, de les emprisonner ou de les affamer.

Dans les États démocratiques, le député échappe au contrôle permanent des électeurs, il n'est qu'un mandataire fantôme. Sous le régime des Soviets, les élections locales se renouvellent à jet continu. L'élu est sans cesse sous le coup d'une révocation, au gré de ses mandants. En réalité, les bolcheviks restent inamovibles.

Les Soviets légifèrent pour les affaires locales; les affaires générales sont de la compétence des Congrès panrusses. Mais les dictateurs, dont l'investiture est censée émaner du Congrès, restreignent les séances qui pourraient contrecarrer et limiter leur arbitraire souverain. Ils disposent d'une bureaucratie à leur image, plus tracassière, plus espionne, plus vénale et plus rapace que la sinistre police politique, l'*Ochrana*, qui causa la ruine du tsarisme, et composée en partie des mêmes éléments. L'autorité supérieure se concentre dans le *Comité central*. Sous la présidence de Lénine, il se compose du Conseil des Commissaires du peuple, parmi lesquels siège un seul ouvrier, unique de son espèce, tel l'ouvrier Albert dans le Gouvernement provisoire de 1848.

Émule d'Ivan le Terrible, Lénine, du fond du Kremlin, gardé par ses janissaires, proclame la nécessité d'une volonté unique et dirigeante. Comparé à cette autocratie du tsar rouge, le tsarisme des derniers Romanof semble « un gouvernement idéal (1) ». Lénine exerce un pouvoir despotique, absolu et irrésistible. Toutes les libertés, civiles, politiques, religieuses, liberté de pensée, liberté de presse, liberté de réunion, sont supprimées ; le citoyen ne possède d'autres droits que celui d'être bolchevik. Les Syndicats, s'ils manifestent des velléités d'indépendance,

(1) Mot d'un socialiste russe.

se voient dissous. Surveillés par des inspecteurs dans les usines de guerre, les ouvriers sont astreints à une tâche forcée, et, s'ils protestent, envoyés dans des camps de concentration. Les intellectuels, sous peine d'être traités en ennemis, doivent travailler pour les Soviets. Les socialistes révolutionnaires, même kienthaliens, ne trouvent de salut assuré que dans l'émigration. Pour ce qui est des ci-devant nobles, capitalistes, propriétaires, grands et petits, rangés dans la catégorie indéfiniment extensible des suspects, ils sont emprisonnés, décimés, avec un luxe d'exécutions, de massacres et de supplices à faire pâlir les hauts faits des soudards de Ludendorf et d'Hindenburg. Est-il besoin de rappeler les exploits des marins de Kronstadt, de Zinovief à Petrograd, de Derjinsky et de Peters, ce fou sadique, à Moscou ? Toute résistance est brisée. La terreur et l'épuisement réduisent la masse du peuple à l'apathie du désespoir.

Omnipotents et omniscients, les dictateurs ont ainsi consommé l'œuvre de ruine et constitué une société nouvelle sur table rase, à coups de décrets improvisés ; aboli d'un trait de plume la propriété privée, l'héritage ; institué le travail obligatoire ; distribué le sol aux communes ; nationalisé les banques, les industries, le commerce, les moyens de transport ; bouleversé l'instruction publique, ouvert les Universités aux illettrés, car ils se posent en amis des

lumières et de la philosophie, en promoteurs des sciences et des arts.

Et le résultat, c'est la terre toujours disputée dans des partages violents et chaotiques, le crédit aboli, le trésor alimenté par la planche aux assignats, les fabriques désertées, la production de plus en plus réduite, les chemins de fer désorganisés, les champs incultes, la misère et la disette universelles.

L'ambition des bolcheviks, « rédempteurs de l'humanité souffrante », ne se borne pas à étendre leurs bienfaits sur la Russie. Ils prétendent à devenir une puissance mondiale. De même que Guilaume II, Lénine et Trostky aspirent à asservir le monde entier. Sous leur impulsion, la IIIe Internationale, à laquelle se sont ralliés les socialistes de Norvège, de Suisse, d'Italie, et d'ardentes minorités dans tous les autres pays, réalisera l'Impérialisme prolétarien. La Hongrie est provisoirement conquise, l'Autriche menacée. On retrouve la main des agitateurs bolcheviks dans les grèves qui se multiplient en France, en Angleterre, au Canada, en Italie.

Cette contagion sévit dans l'atmosphère de trouble, de mécontentement, de violence créée par la guerre. Les classes ouvrières, fascinées, ne veulent pas entendre parler de la tyrannie des bolcheviks, de leurs forfaits, légende née des mensonges de la presse bourgeoise. Ne viennent-ils pas d'accomplir la révolution, que les socialistes d'Occident, ces bavards timo-

rés, ne cessent d'ajourner ? N'ont-ils pas mis fin au dualisme entre capitalistes et prolétaires, patrons et salariés, exploités et exploiteurs, réédifié la société de bas en haut, jeté l'intelligence aux pieds de l'ignorance, le capital aux pieds du travail, appelé les classes ouvrières à la domination, à la jouissance de toutes les richesses... Les espérances millénaires ont toujours servi à soulever les peuples et ne perdent rien de leur crédit pour les avoir abusés.

Tel est le danger qui menace toutes les classes, et contre lequel elles ont à se défendre, au risque de rouler dans un abîme de maux sans nom. Notre société civilisée est loin d'être parfaite, mais elle est perfectible. Les démocraties possèdent l'instrument nécessaire pour la rendre meilleure. Vitruves de la destruction, les bolcheviks visent à l'anéantir.

CHAPITRE IV

LES MÉCÈNES BOLCHEVIKS

On ne saurait imaginer le zèle des bolchevisants à créer à l'étranger une légende autour de la barbarie bolcheviste, à la faire miroiter, aux yeux des classes ouvrières abusées, comme l'idéal d'une organisation sociale d'où toute inégalité, toute ignorance, toute injustice seraient bannies. L'apologie la plus éhontée s'étale dans les journaux italiens. La *Critica sociale* a publié récemment, en le faisant précéder de quelques timides réserves, un article dithyrambique sur *la philosophie du bolchevisme*, présenté comme une renaissance religieuse analogue au christianisme des premiers âges.

Sous la plume fantaisiste et paradoxale de M. Prezzolini dans le *Resto del Carlino*, la Russie, que ceux qui ont eu la fortune de s'en échapper nous dépeignent comme un mauvais gîte, un coupe-gorge, une geôle, un abattoir et un charnier, se change « en un

grand monastère, enflammé d'un enthousiasme quasi religieux pour la défense de la liberté russe », et qui range autour de lui, non seulement les masses populaires désormais affranchies et émancipées, mais encore toutes les forces intellectuelles de la nation.

En France même ne nous a-t-on pas présenté la Russie bolchevike comme un vaste Institut, une École des beaux-arts, un immense laboratoire, où les artistes créent un nouvel art, où les savants, dotés comme ils ne l'ont jamais été, poursuivent assidûment leurs travaux pour le bien de l'humanité.

Les bolcheviks et leurs sectateurs s'efforcent de jeter la poudre aux yeux. A les juger d'après leurs déclarations, nous ne saurions assez admirer en eux des zélateurs ardents à répandre les lumières : à lire leurs décrets, il n'est pas de gouvernement plus préoccupé que la République prolétarienne de faire participer le peuple aux bénédictions de la littérature et de l'art, réservés dans d'autres pays à une élite privilégiée. Ils prétendent s'annexer les grands écrivains nationaux, morts ou vivants. Une somme considérable est inscrite à leur budget, affectée à la publication des œuvres de Tolstoï et de Tourguénef. Il est vrai qu'en Russie les éditeurs chôment, comme tous les autres métiers ; soixante millions de roubles, d'après le correspondant d'un journal anglais avaient été mis à la disposition de Maxime

Gorki à cette seule fin d'encourager les belles-lettres, de créer un art populaire, et sans autre résultat apparent que la conversion de Gorki au bolchevisme. Le faux bruit s'est répandu, depuis, qu'il avait été fusillé. Les bolcheviks ont fait une brillante recrue dans la personne de Wladimir Korolenko, disciple de Tourguénef, jadis très populaire parmi les étudiants, adversaire éloquent de la peine de mort, quelque peu dépaysé parmi ces meurtriers. Leurs moyens de recruter des adhérents de marque sont très simples : ils leur offrent de gros traitements et ne leur laissent d'autre alternative que de les accepter ou de mourir de faim. Quant aux écrivains qui ont pu échapper à l'enfer bolchevik, si l'on veut connaître leurs sentiments à l'égard du gouvernement de Lénine, il suffit de lire l'appel désespéré que Leonide Andréief, l'un des meilleurs romanciers de la pléiade russe, l'émule de Gorki, adresse aux Alliés pour qu'ils se hâtent de délivrer la Russie, martyre de ses bourreaux et de se sauver eux-mêmes de la contagion (1). Le cœur débordant de pitié pour les affamés, les écrasés, les mutilés, les suppliciés, dont le nombre est devenu légion, Andréief flétrit les bolcheviks qui souillent et ensanglantent le beau mot de socialisme. Son sort serait vite réglé, s'il avait le malheur de passer la frontière.

(1) *Russia's call to humanity*. Londres.

Afin d'éviter d'être exterminés, lisons-nous dans le *Livre blanc* anglais, un grand nombre d'intellectuels se mettent au service du bolchevisme. Quand ils ont peu de notoriété, leurs salaires sont insignifiants, même si on les compare à ceux des ribaudes qui suivent les gardes-rouges, et qui du moins sont régulièrement nourries.

Le même Livre blanc contient (1), à la date de janvier 1919, le rapport d'un professeur à l'Académie pratique « de Petrograd », sur les innovations qu'y ont apportées les bolcheviks. Garçons et filles sont réunis ensemble, et il n'y a aucune apparence de moralité. Toute discipline est abolie. Les notes, les punitions sont supprimées, les enfants font ce qu'ils veulent, l'attention est nulle. La classe ressemble « à une fosse aux ours ». Quand le maître commence à déplaire, les élèves le mettent dehors... Et cela rappelle l'école anarchique que Tolstoï essayait de fonder à Yasnaïa Poliana, vers 1860. En revanche, le réseau scolaire Voltzchank, qui fonctionnait de la façon la plus satisfaisante, a été fermé, parce que les professeurs se sont déclarés socialistes révolutionnaires de droite.

La jeunesse universitaire opposante est châtiée avec la dernière cruauté ; de sauvages répressions ont été exercées contre les étudiants bourgeois de

(1) Page 89.

l'*Institut des voies et communications* et de l'École polytechnique de Petrograd.

Les Universités sont ouvertes à tout venant, à partir de la seizième année, sans qu'on ait besoin de présenter un certificat d'études, ce qui n'est pas de nature à en élever le niveau. La cherté de la vie porte les étudiants à se faire rémunérer comme agents de propagande ou fonctionnaires des Soviets. Le nombre des bureaucrates dépasse de beaucoup celui de l'ancien régime.

Tandis que des professeurs du haut enseignement, d'éminents juristes, peuplent les prisons de Petrograd et de Moscou, un grand nombre de savants, moins réfractaires, travaillent dans les établissements bolcheviks. Par là, ils se sauvent de la faim, eux et leur famille, mais ils sont toujours à la merci d'une calomnie, de la dénonciation d'un portier ivre, exposés à comparaître devant la *Commission extraordinaire* et à subir la prison pour un temps illimité. Les hommes de science, les artistes poussent à la création de nouveaux instituts, de nouvelles chaires, pour se protéger contre l'arbitraire et pouvoir vivre, et les bolcheviks en tirent grande vanité. Par contre, toutes société littéraire et savante qui manifeste quelque velléité d'indépendance est immédiatement dissoute. Toute pensée libre, toute initiative contraire au bon vouloir des commissaires du Peuple peut être punie de mort. Ils s'attribuent la création

d'instituts antérieurs à leur avènement, comme par exemple le *Comité d'études des richesses naturelles de Russie*, ou bien ils établissent de nouveaux laboratoires avec les dépouilles des anciens. Les quelques musées qu'ils ont constitués sauvent du moins les œuvres et les objets précieux du pillage de leurs bandes.

Nous ne finirions pas si nous devions suivre le torrent ininterrompu des proclamations, des décrets, des fondations bolcheviks, destinés à dissiper les ténèbres de l'ignorance, citer les sommes fabuleuses qu'ils y consacrent et qui ne leur coûtent que la fabrication des assignats. La plupart de ces décrets restent lettre morte, et il faut observer comment les autres sont appliqués. En vain les charlatans, les spéculateurs, les illuminés bolcheviks prétendent se poser en Mécènes. Nous les prenons pour ce qu'ils sont : des barbouilleurs de lois et des massacreurs d'hommes.

CHAPITRE V

TERRORISME ET COMMUNISME

Deux Congrès internationaux qui représentent deux internationales rivales, deux conceptions, deux tactiques opposées du socialisme, se réunissent ce mois-ci : l'un vient de siéger à Moscou au Kremlin, l'autre va s'assembler à Genève dans les derniers jours de juillet. Ils poursuivent le même but : mettre fin à la domination capitaliste, à la guerre entre les nations, effacer les frontières, supprimer les privilèges hérités, le droit de propriété privée, transformer le monde en une République coopérative, où régneront un jour le travail et le bien-être universels, la fraternité et la liberté humaines.

Ils diffèrent du tout au tout quant à la méthode et aux moyens les plus propres à réaliser ce monde idéal.

Les uns et les autres en appellent à Karl Marx, à la doctrine marxiste qui semble contenir une justi-

fication anticipée de ces deux conceptions contraires. Marx a prétendu substituer au socialisme utopique français d'avant 1848, édifié sur des théories a priori, un socialisme prétendu *scientifique*, fondé sur l'observation des faits, du développement historique. Il a prétendu prouver que les changements sociaux s'accomplissent fatalement par la force des choses : la volonté des hommes n'y a qu'une part subordonnée De même que la découverte de la vapeur a substitué la société capitaliste à la société féodale, de même la société capitaliste, qui enrégimente et discipline les classes ouvrières dans la grande industrie, conduit nécessairement à une société collectiviste et communiste qu'elle contient en germe. L'œuvre des partis socialistes groupés dans l'internationale consiste à en hâter l'avènement fatal.

Mais Marx et Engels s'abusèrent du tout au tout dans leurs prévisions et durent reconnaître leur erreur. Dès 1845, ils croyaient la société mûre pour cette transformation radicale en Angleterre, en France, en Allemagne, alors que l'ère de la grande industrie s'ouvrait à peine. Ils imaginaient le moment venu de hâter cet accouchement laborieux de la société nouvelle par une opération césarienne. Le résultat fut le misérable avortement de la Révolution française et allemande de 1848. Marx partageait la même illusion lors de la Commune parisienne de 1871, qui aboutissait au même échec et qui eut pour

conséquence la dissolution de la Ire Internationale. Cette double expérience finit par ramener Marx et Engels à la conception exclusivement évolutionniste. Témoin des progrès de l'éducation et de l'organisation ouvrières dans les Syndicats et de la croissance des partis socialistes dans les Parlements démocratiques, Engels finit par considérer que l'esprit légalitaire et réformiste était la voie la plus sûre de combattre et de vaincre la bourgeoisie, et d'arriver à la révolution suprême. Cette tactique tendait à prévaloir dans la IIe Internationale à partir de 1900 : telle est encore aujourd'hui l'idée directrice de ceux qui veulent la reconstituer à Genève, et qui forment la majorité des partis ouvriers en Angleterre, en Amérique, en Belgique et dans d'autres pays.



Lénine partageait les idées d'Engels lorsque, au lendemain de la guerre sino-japonaise, le tsarisme était ébranlé par la première tentative de révolution en Russie. Il croyait à la nécessité des étapes, pour un pays où les classes ouvrières commençaient à peine à se grouper, où le peuple ne disposait d'aucune liberté : il s'agissait d'instaurer tout d'abord une République bourgeoise, démocratique et parlementaire. La guerre de 1914, l'occasion offerte aux bolcheviks

de s'emparer du pouvoir, le ramenait aux vieilles anticipations marxistes de 1848 et de 1871, au blanquisme, héritier des traditions terroristes de 1793, à la possibilité, pour une minorité infime, de s'emparer du pouvoir et d'accomplir à la fois une révolution politique et une révolution sociale, de construire une société communiste sur table rase.

Rien n'est plus contraire à la thèse évolutionniste du socialisme scientifique, telle que l'enseigne Karl Marx. Mais les biologistes les plus récents, tels que de Vries, n'exposent-ils pas que la nature, en dépit de l'adage, procède aussi par sauts, par variations brusques : Georges Sorel, s'appuyant sur la philosophie antidéterministe de M. Bergson, n'affirme-t-il pas que tout est imprévisible et spontané dans l'évolution créatrice des sociétés et de l'homme, capable, quoi qu'en dise Descartes, de changer, selon ses désirs et sa libre volonté, l'ordre du monde ?

C'est à combattre, non par des raisonnements, mais par l'examen de leurs résultats, ces illusions qu'il juge infiniment dangereuses, que s'attache M. Kautsky, l'interprète le plus qualifié du marxisme orthodoxe, dans son livre : *Terrorisme et Communisme*, contribution à l'histoire des révolutions, récemment traduit en français.

***

L'idée de la dictature du prolétariat remonte à Robespierre. M. Kautsky examine longuement les effets de ce régime dictatorial et terroriste, et sa conclusion c'est que la Terreur de 93 n'a fait qu'énerver les énergies révolutionnaires, que ses atrocités n'ont produit dans les masses que relâchement et dégoût, et que la chute de Robespierre au 9 Thermidor a été accueillie comme une libération.

La deuxième Commune de Paris, en 1871, cette vaine et folle insurrection née des souffrances du siège, dont M. Kautsky, après Marx et Engels, se fait l'apologiste, s'est laissée guider, d'après lui, par l'esprit de démocratie et d'humanité. Elle a fait appel au suffrage universel, elle s'est montrée, pendant son court règne, très prudente en matière de socialisation. Jourde, délégué aux Finances, s'est gardé d'ébranler le crédit (la Banque de France ne fût-elle pas respectée ?). Le massacre des otages n'eut lieu qu'après la dissolution de la Commune et fut l'œuvre des blanquistes.

Mais le progrès croissant des sentiments humanitaires, indispensables à l'émancipation du prolétariat, a été prodigieusement entravé par la guerre de 1914 ; il en est résulté la plus redoutable régression intellectuelle et morale.

Les bolcheviks se sont emparés du pouvoir par un coup d'État militaire sans se heurter à la moindre résistance de la part d'un peuple plongé dans l'ignorance, soumis de tout temps à l'autorité despotique, où la bourgeoisie était sans force et sans cohésion. Ils osent se réclamer de la Commune de 1871, qui voulait la continuation de la guerre, alors qu'ils s'empressèrent de conclure avec les impérialistes allemands une paix séparée.

M. Kautsky admet que l'enfer bolchevik est pavé de bonnes intentions. Le péché originel des dictateurs fut de dissoudre l'Assemblée constituante à peine réunie, dès qu'ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient la dominer. Sous l'apparence d'un nouvel ordre, celui des Soviets, ils ont constitué, non la dictature du prolétariat, ce qui est un non-sens, mais leur dictature toute personnelle. Adversaires de la peine de mort, ils ont procédé par exécutions en masse. Ils se proposaient de détruire le militarisme, ils l'ont renforcé : l'armée rouge est leur seul instrument de règne. Par la militarisation, la centralisation à outrance, la tyrannie domestique, ils ont rétrogradé jusqu'aux plus vieilles méthodes politiques.

Quel emploi ont-ils fait d'un pouvoir sans limites? Le peuple voulait la terre. Ce transfert des grandes propriétés aurait pu se réaliser avec ordre, sans toucher à la technique de la grande culture. Il fallait du temps pour cela. Les bolcheviks ont déchaîné l'anar-

chie dans les campagnes et détruit les moyens de production.

En échange, les paysans ont laissé les bolcheviks agir à leur guise dans les villes, où ils ont secoué le joug du capitalisme, l'ont fait voler en éclats.

Rien de plus aisé que de confisquer les propriétés, que d'exproprier banques et usines. Reconstituer est une tout autre entreprise. Par l'émission illimitée du papier-monnaie, les bolcheviks ont retardé la banqueroute : ils ne l'ont pas conjurée. Le commerce clandestin n'a fait que s'accroître. La production des usines, livrées aux ouvriers étrangers à toute discipline, à tout esprit de dévoûment et de sacrifice à la cause commune, a baissé dans des proportions fabuleuses. Trotsky se plaint, dès le début, du désordre, du gaspillage, du vol des matières premières. Le chômage s'est accru. Il a fallu militariser l'industrie, obliger les ouvriers à consommer moins et à travailler davantage, sous peine d'être fusillés sans merci. Il a fallu rappeler à la direction des usines les intellectuels et les professionnels instruits, d'abord traités en parias, en leur donnant à choisir entre de hauts traitements et la famine.

Cette dictature de fer a dépouillé les citoyens de la liberté promise. La contrainte qu'elle exerce n'est pas celle de la majorité sur une minorité rebelle. Elle atteint chacun dans la vie de chaque jour : elle est imposée par quiconque dispose de la force.

armée. Lénine constate que des scélérats, des fanfarons, des criailleurs, s'attachent à des novateurs inexpérimentés. Mais, la liberté de la presse étant abolie, nulle critique ne peut signaler ni enrayer les abus.

Le papier-monnaie a facilité l'agiotage. Les pots-de-vin fleurissent dans la nouvelle bureaucratie : ils permettent d'échapper à la prison et aux supplices. Des criminels se glissent dans les Commissions destinées à pourchasser les contre-révolutionnaires. A travers ce délire d'une sanglante terreur, les quelques militants honnêtes se trouvent submergés sous une marée montante de corruption et de désespoir.

Telle est, très abrégée, la sombre esquisse que M. Kautsky trace de la dictature du prolétariat. Il en signale d'autres conséquences imprévues.

Le communisme prétend abolir les classes. En Russie, la République communiste a anéanti la bourgeoisie, l'ancienne classe capitaliste, mais pour créer de nouvelles classes, parmi lesquelles règne la plus criante inégalité politique et économique.

A la campagne, subsiste une classe paysanne à base de propriété illimitée. Le partage des terres s'est accompli d'une façon chaotique et anarchique. Il y a des paysans riches et des paysans pauvres ; les Soviets ont donné le pouvoir dans les villages à ces derniers. Dépossédés, non des bonnes terres qu'ils

détiennent, mais de ce qu'ils peuvent produire au delà de leurs besoins, les paysans riches laissent des champs en friche. Ils ont la haine des ouvriers des villes dont ils ne reçoivent pas les instruments de travail qui leur sont nécessaires, et auxquels ils sont obligés de fournir des subsistances réquisitionnées, à la merci de soldats voleurs, pillards. Une fois maîtres des grandes propriétés morcelées par eux, les paysans n'ont plus rien à attendre du régime. Lénine s'est plaint de ce que soixante millions de moujiks refusent leur collaboration au grand œuvre.

Dans les villes, trois classes sociales se superposent. Au plus bas degrés les ci-devant bourgeois sont devenus des sous-prolétaires, privés de tous droits politiques. La note infâmante d'ex-bourgeois reste indélébile, ineffaçable comme la couleur du nègre. Soumis au travail forcé, ces misérables Ilotes reçoivent les plus faibles rations réduites d'un quart, juste de quoi ne pas mourir de faim.

Les ouvriers salariés, disposant du droit électoral, forment la classe moyenne. Mais les libertés ouvrières, le pouvoir absolu dont les ouvriers et les paysans sont investis théoriquement, sont rendus illusoires par la classe supérieure et dominante, celle des fonctionnaires, de la nouvelle bureaucratie issue des Soviets, en partie nommés, en partie imposés.

La bureaucratie soviétique jouit du même absolutisme sans contrôle, aussi vénal, aussi corrompu,

si ce n'est plus. Elle détient toute la richesse mobilière.

La Russie, d'après M. Kautsky, était mûre pour la suppression de la grande propriété, pour son transfert aux cultivateurs du sol. Elle n'était nullement prête pour la confiscation du capital privé, transformé en capitalisme d'État concentré entre les mains des Soviets qui en disposent souverainement. Bureaucratie et capital ne font plus qu'un. La concurrence commerciale n'existe plus, le commerce est nationalisé, mais le commerce clandestin ne cesse de se développer, en même temps que la spéculation, sur une grande échelle. « Le régime des Soviets, écrit Serrati, directeur de l'*Avanti*, cité par l'*Humanité*, tout en voulant abolir la spéculation, a dû fermer les yeux sur elle. » Des fortunes s'édifient pour ces néo-capitalistes bolcheviks. *Beati possidentes ! Felix culpa !* Affranchi de tout contrôle démocratique, le communisme est devenu la terre promise, le paradis des fonctionnaires.

Ennemis théoriques du militarisme, les bolcheviks ne se maintiennent que par un militarisme renforcé, soumis à une discipline inconnue des pays jadis les plus militarisés. Abolitionnistes de la peine de mort, ils ont fait des tueries en masse l'alpha et l'omega de leur politique intérieure. Les Commissions extraordinaires ont exécuté six mille victimes selon les uns, douze et dix-huit mille selon les autres,

sans parler de l'emprisonnement et des tortures. La fin justifie les moyens ; ces dictateurs ont été loin d'atteindre les buts proposés. S'ils ont consolidé leur pouvoir, ils ont été infidèles à leurs principes, ils n'ont rempli aucune de leurs promesses. Le socialisme est avant tout une *révolution de production* dans le sens de l'accroissement ; ils n'ont réussi qu'à en faire une *révolution de répartition* inégale. Krassine a tenté de relever l'industrie, en supprimant les Conseils ouvriers, en adoptant, pour la direction des usines, les méthodes renforcées du capitalisme, et les socialistes ne sauraient en inventer d'autres (1) ; il s'est heurté à l'inertie des ouvriers affaiblis par la famine. La dictature du prolétariat aboutit à une catastrophe économique de même qu'à une catastrophe morale. Ils ont enfin nivelé les classes, mais pour en créer de nouvelles, exproprié le capital, et permis au capital de se reformer en d'autres mains, puis favorisé, en lui accordant des concessions, le capitalisme étranger.

M. Kautsky constate la faillite du système. Ou bien la dictature succombera à un 9 Thermidor, ou elle continuera à se transformer en violant tous les principes socialistes. Les succès militaires ne sauraient nous abuser : les victoires des armées de la Révolution française, bien loin de maintenir la Répu-

(1) Voir l'article si démonstratif de M. Delaisi dans la revue *le Producteur*, 2e fascicule.

blique, ont précipité sa ruine. Denikine et Klotchalk furent vaincus, parce qu'ils représentaient aux yeux des paysans un retour à l'ancien régime.

L'exemple de la Révolution russe prouve que la Russie n'est pas mûre pour le socialisme, non plus que le monde où les socialistes ne forment qu'une minorité. Les bolcheviks enivrent les ouvriers de l'espérance d'une réalisation immédiate, de la foi au miracle, alors que le socialisme ne peut être que le résultat d'une longue et laborieuse évolution.

En France et en Angleterre, les classes ouvrières ont manifesté des sympathies aux bolcheviks. Elles veulent empêcher les Gouvernments de s'immiscer dans les affaires russes. Le parti socialiste français est en voie de se rallier à l'Internationale de Moscou, entraîné par ses vieilles traditions blanquistes sur l'efficacité des insurrections, par l'antiparlementarisme proudhonien bizarrement mêlé au syndicalisme. L'échec des dernières élections a renforcé ces tendances. Mais l'avortement piteux des grèves du 1er mai a témoigné du bon sens et du patriotisme des classes ouvrières. La petite propriété paysanne est un sol ingrat pour la semence bolchevike. La bourgeoisie française et anglaise est habituée à la lutte, elle a devant elle le rempart de l'armée qui protège toute la nation et que la victoire a laissée intacte. Les travaillistes anglais se sentent trop près du pouvoir que leur assure la puissance croissante de

leurs organisations et le jeu des institutions démocratiques, pour être disposés à lâcher la proie pour l'ombre. Les ouvriers allemands, en grande majorité, n'ont aucune affinité avec le bolchevisme.

Le régime démocratique de la bourgeoisie capitaliste, qui a dû abandonner l'électorat censitaire et lui substituer le suffrage universel, est infiniment plus avantageux à l'émancipation du prolérariat que la dictature soviétiste, qui ne se maintient que par la terreur.

Désunifier et dissoudre dans tous les pays le socialisme international, voilà donc, d'après M. Kautsky, l'œuvre néfaste accomplie par les dictateurs de Moscou. Ils ont créé deux Internationales adverses, alors que, poursuivie dans l'union des forces ouvrières, par l'ordre et la légalité, la lutte socialiste a eu pour conséquence les progrès considérables, accelerés par la guerre, du socialisme d'État, et l'introduction des socialistes dans la forteresse de l'État bourgeois.

Le socialisme ne saurait s'établir par les meurtres, et par les massacres. Les terroristes ont fait de la férocité, du cannibalisme une méthode de gouvernement, alors que la tâche historique du prolétariat est d'instaurer une forme supérieure de société.

Telle est la conclusion de M. Kautsky, flétri de l'épithète infamante de *jaune*, renié par les indépendants d'Allemagne, dont il avait été l'inspirateur, et frappé d'anathème par les dictateurs de Moscou.

CHAPITRE VI

LES IDÉES DU TSAR ROUGE

Il est toujours téméraire de se livrer à des prévisions. Nous ne pouvons imaginer ce qu'il adviendra de la Révolution bolchevike. On annonçait la chute presque immédiate de ce Gouvernement qui semblait condamné dès sa naissance, et il dure depuis trois ans, il paraît se consolider, il refoule ses ennemis à l'Est et à l'Ouest, il menace de ses conquêtes l'Orient et l'Occident. Il n'est pas sorti d'une agitation populaire, mais d'un audacieux coup d'État contre le vœu de la majorité. A l'opposé de la Révolution française qui fut œuvre *civile*, c'est une tyrannie militaire imposée par un usurpateur. Aurait-elle pu vivre si elle n'avait trouvé en Lénine un chef ? Tout semble reposer sur sa tête. D'après ses admirateurs (1), il ne serait pas inférieur à Pierre le Grand. De même que le tsar Pierre, il a européanisé la Russie

(1) M. Georges Sorel.

asiatique ; mieux encore, il a devancé l'Europe, inventé une nouvelle forme d'État populaire, brisé les institutions du passé, préparé avec les Soviets les cadres de la société de l'avenir. Sa volonté de fer a réduit à néant toutes les résistances. M. Labriola, à la Chambre italienne, a célébré son effort titanique, la puissance de son esprit ; il place ce surhomme au rang des grands législateurs. L'*Avanti* a fait frapper une médaille à sa double effigie de face et de profil, avec cette devise : *Ex Oriente lux*. Des brochures répandues en France à des milliers d'exemplaires exaltent de même l'œuvre de Lénine.

Le gouvernement de Lénine se juge à ses fruits. Quand les journaux nous apportent chaque jour le récit des horreurs et des atrocités que le régime léniniste déchaîne sur la malheureuse Russie, les socialistes bolchevisants récusent le témoignage de la presse bourgeoise, rédigée par les mercenaires de la ploutocratie, comme aussi celui des socialistes antibolcheviks. Nous possédons toutefois, dans les écrits de Lénine, des documents indiscutables, en partie épars dans d'autres ouvrages, en partie réunis dans l'intéressant volume que vient de lui consacrer M. Landau Aldanov (1). Ils laissent du dictateur une impression de vulgarité. Lénine est un médiocre orateur, étranger à toute rhétorique, mais abusant des répétitions, un écrivain également médiocre et

(1) *Lénine*, 1 vol., Paris.

âpre. Il exerce, paraît-il, un pouvoir de fascination personnelle. Tel de ses auditeurs s'écriait : « Il nous faudrait un tsar comme lui. » Tel autre, un lettré, le comparaît, pour l'ardeur des convictions, à Savonarole. Il est doué d'une sagacité politique qui lui a donné aussitôt l'intuition de la faiblesse de Kerensky. Il sait manier les hommes, ou du moins les dominer par la peur. L'histoire de sa pensée, c'est l'histoire d'une idée fixe, d'un sentiment unique, d'une seule passion — celle du révolutionnaire fanatique devenu chef d'État.



Est-il besoin de rappeler ses origines, que tout le monde connaît ? Il est né en 1870, d'une famille de petite noblesse. A peine sorti de l'Université de Kazan, avec son diplôme d'avocat, il s'enrôle, à l'exemple de son frère qui avait péri sur l'échafaud, parmi cette poignée de conspirateurs engagés, dans un duel à mort contre l'absolutisme tsariste. Il subit la prison, l'exil, sans jamais perdre la foi qui soulève les montagnes. Au moment de la guerre, on l'expulsait d'Autriche ; il gagnait la Suisse, puis rentrait en Russie, grâce aux soins de l'Allemagne, dans le fameux wagon plombé. Il allait conquérir un immense Royaume, le pétrir à son gré.

Il s'était d'abord joint à la secte des *populistes*,

uniquement attachée aux intérêts agraires et à l'émancipation des paysans. Mais, une fois initié au marxisme, il se tournait vers les questions ouvrières. Le seul de ses livres auquel on puisse attribuer quelque valeur scientifique est une étude du développement capitaliste en Russie.

M. Aldanov confronte les théories de Lénine avec celles de Marx, de Bakounine, de Georges Sorel. Il nous semble que tout le léninisme est contenu dans les formules de la Bible marxiste : *lutte de classe* comprise selon le sens d'une extermination générale de la bourgeoisie, *dictature du prolétariat, révolution internationale, abolition de la propriété privée*, règne universel du *communisme.* Tout en variant sur la tactique et les modes d'application, Lénine n'est pas sorti du cercle enchanté de ces formules magiques. Sa gloire immortelle, aux yeux des masses ouvrières, lorsqu'elles voient les choses de Russie à distance, c'est de les avoir appliquées.

Il ne cessait de combattre, dans de violentes polémiques, les hérésiarques qui insinuaient, dans le marxime, des tendances modérées, des tempéraments, des accommodements. Il les transperçait de sa plume, en attendant qu'il pût les poursuivre par le fer et le feu. Les sectes socialistes russes ont toujours mis un acharnement incroyable à s'entre-déchirer.

Au Congrès des bolcheviks convoqués à Londres

pendant le premier mouvement révolutionnaire (1905-1906), Lénine jugeait que l'heure catastrophique n'avait pas encore sonné pour la Russie puisque, selon Karl Marx, il fallait que le capitalisme y eût atteint son plein développement. Donc l'idée d'un bouleversement immédiat était une utopie anarchiste. L'étape d'un régime démocratique lui semblait indispensable. Mais la secousse imprimée à l'Empire russe pousserait, comme en 1848, à des soulèvements dans les autres États de l'Europe, et les prolétaires du socialisme occidental, après avoir brisé le joug de leur bourgeoisie, aideraient les Russes à accomplir la révolution sociale. Aujourd'hui, tout à l'inverse, c'est de Russie que vient l'impulsion.

Il ébauchait le plan d'une dictature révolutionnaire et démocratique des ouvriers et des paysans mais il prévoyait qu'il y aurait entre eux conflit d'intérêts. La dictature s'exercerait, par des sortes d'arbitres, sur le prolétariat et à son profit.

Une brochure de 1905 traitait de la Terreur. « Si la Révolution, écrivait-il, remporte une victoire décisive, le règlement de l'absolutisme, monarchique et aristocratique, se fera *à la jacobine.* Lénine s'autorise d'un passage de Marx où le même procédé est recommandé pour « annihiler complètement les ennemis de la liberté ». Robespierre disait à peu près dans les mêmes termes : « Le gouvernement révolutionnaire, c'est le despotisme de la liberté contre la

tyrannie. » La police laissait circuler cette brochure sans doute à titre d'épouvantail. Elle brûlait les écrits de Tolstoï, en qui Lénine reconnaît un apôtre de la lutte de classe, mais non au sens meurtrier où il l'entend.



Après l'avortement de la révolution de 1905, sans rien perdre de ses espérances, Lénine, au milieu des misères de l'exil, se dévorait « comme un lion en cage ». Il se plongeait pendant deux ans, à notre Bibliothèque nationale, dans l'étude de la philosophie. Marx et Bakounine avaient jadis commenté la philosophie de Hegel. Marx professait le matérialisme historique. Sa pensée est étrangère à toute éthique. Il avait une aptitude particulière à découvrir les mauvais côtés de la nature humaine. Le mal lui apparaissait comme le levier de l'Histoire. Telle est aussi la philosophie de Lénine, essentiellement amorale. Ses amis vantent ses vertus privées, de fils, de mari, la simplicité de ses goûts, son désintéressement personnel au milieu de son entourage d'aventuriers, de pêcheurs en eau trouble, de criminels et de sadiques, qu'attire toute révolution rapide et profonde. Mais en fait de morale sociale, il pratique le plus pur machiavélisme, étranger à tout sentiment de justice et d'humanité. La vie des individus ne compte pour rien. Il n'y a qu'un moyen de se

débarrasser de ses ennemis : les faire disparaître. Certains socialistes inclinent au modérantisme. Lénine foudroie ces hérétiques ; ils ont absorbé le poison de la philosophie bourgeoise. M. Aldanov résume en ces termes les jugements de Lénine sur les philosophes épars dans un gros volume paru en 1908 : « Berkeley, Hume, Kant, Mach, Poincaré et *tutti quanti* ont développé des doctrines qui n'ont pas le sens commun, et cela pour maintenir le prolétariat dans l'esclavage. » Telle est la *puissance d'invention philosophique* que l'*Humanité* célébrait un jour chez Lénine.

***

Plus utile à signaler nous paraît le recueil d'articles de Lénine publié par Zinovief, président de la Commune de Petrograd, et réunis sous ce titre : *Contre le Courant* (1) : entendez par là contre le ralliement des socialistes à la défence nationale, contre l'Union sacrée, combattue avec fureur. La guerre mondiale n'est, en effet, selon Lénine, qu'un conflit d'impérialismes : « Trois brigands, la bourgeoisie française, anglaise et russe se préparaient à cambrioler l'Allemagne. » Ces bourgeoisies ont prétendu défendre la démocratie, c'est un pur bluff. La cause du prolétariat qu'a-t-elle d'ailleurs de commun avec

(1) On en trouvera des extraits dans le livre de M. Aldanov, et surtout dans une enquête toute récente du *Times*.

la démocratie ? Le suffrage universel n'exprime pas la volonté de la majorité ouvrière, il l'opprime. Les ouvriers doivent se persuader qu'ils n'ont point de patrie. « Dans une guerre réactionnaire, la classe révolutionnaire ne peut s'empêcher de souhaiter la défaite de son propre pays. » Et, avec une virulence inlassable, Lénine dénonce tous les *social-chauvins*, tous les socialistes réformistes, tous les révolutionnaires amateurs. Au début, il comprenait le flottant Trotzky dans ses anathèmes.

L'état pathologique de fièvre et d'excitation que la guerre a généralisé chez les classes ouvrières ne peut aboutir, selon lui, qu'à une Révolution universelle, et cette révolution ne saurait se réaliser que par la guerre civile. La Révolution russe ne se maintiendra qu'à condition qu'elle se généralise dans le monde entier. Or, le principal obstacle vient des socialistes, de leur timidité, de l'impuissance de la IIe Internationale, de son éclatante faillite, de ses trahisons pendant la guerre, aussi bien de la part des socialistes bourgeois de droite, les Scheidemann, les Renaudel, les Guesde, les Albert Thomas, les Henderson, que de ceux du centre, les Kautsky, les Ramsay Macdonald, et de ceux de gauche, les Haase, les Longuet, qui n'osent passer du verbe à l'action. C'est afin d'organiser la guerre civile dans tous les pays que Lénine a fondé la IIIe Internationale, à laquelle se sont ralliés les Italiens, les Norvé-

giens, et d'ardentes minorités dans les autres partis socialistes. Il noue en même temps d'étroits rapports avec les nationalistes turcs, égyptiens, hindous, persans, afghans, il renforce son armée rouge, va de succès en succès.

Ce qu'il importe de faire ressortir, c'est l'audace de Lénine lorsque, avec tous ces projets si crûment exprimés, il venait proposer la paix aux Alliés, leur demandant seulement d'ouvrir leurs frontières aux Russes, c'est-à-dire aux propagandistes bolcheviks, sur la promesse formelle de ne pas intervenir dans leur politique intérieure, — et en même temps l'inconséquence, pour ne pas dire plus, des socialistes et des syndicalistes français qui, en invoquant ce même principe de la non-intervention, s'efforcent de créer un vaste mouvement pour imposer la paix avec la Russie.

Dans ses heures de doute sur l'issue de sa colossale entreprise, Lénine parle de la Révolution russe comme « d'une vaste expérience qu'il faudra peut-être recommencer ». Si elles réussissaient, les hordes de ce nouveau Tamerlan, rangées par lui sous l'étendard de Karl Marx, apporteraient aux ouvriers non la délivrance, comme trop d'aveugles le croient, mais les horreurs de la guerre étrangère et de la guerre civile. Les fils barbelés de M. Clemenceau parviendront-ils à les arrêter ?

CHAPITRE VII

LA DOCTRINE SOCIALE DE LÉNINE

Malgré les échecs d'une tentative de révolution européenne qu'ils ont essuyés en Allemagne avec les spartakistes, en Hongrie avec Bela Kun, en France avec les meneurs de grèves au 1er mai, les chefs bolcheviks se montrent pleins de confiance dans l'efficacité de leur propagande. A la suite du parti socialiste italien, les socialistes espagnols se sont ralliés récemment à la IIIe Internationale, et attendent désormais le mot d'ordre de Lénine. MM. Cachin et Frossard viennent d'arriver en Russie dans le but de sceller l'alliance étroite des Moscovites et des unifiés. L'expansion de l'esprit bolchevik n'est nullement entravée par l'état de misère, de servitude et de désolation auquel son règne a réduit le peuple russe. A quoi tient donc la fascination de cette doctrine dont on ne saurait étudier d'assez près les origines et les conséquences ?

M. Ch. Rist en donne l'analyse la plus exacte et la plus claire dans le chapitre qu'il vient d'ajouter à la troisième édition du livre classique de M. Gide, *l'Histoire des Doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours* (1), en prenant pour texte authentique un petit livre de Lénine paru en langue allemande à Berne en 1917, *l'Etat et la Révolution*, exposé précis et complet de ses idées, écrit à la veille de son coup d'État.



La doctrine de Lénine, nous dit M. Rist, est une interprétation, est un amalgame des doctrines révolutionnaires de Marx, de Bakounine, de Kropotkine et de Georges Sorel, mises au service d'une conception politique.

Karl Marx, prétendant s'appuyer sur la simple observation des faits, affirme que l'évolution de la société capitaliste conduit fatalement au communisme, que le communisme est le *but final* de l'histoire humaine. Mais il a eu la prudence de s'en tenir à cette affirmation sommaire ; il s'est gardé d'expliquer le fonctionnement du communisme dans la société de l'avenir. Lénine se montre plus explicite.

(1) Paris, 1920. *Revue d'Économie politique*. Septembre-octobre 1919.

L'utopie communiste dérive de la philosophie du dix-huitième siècle, du dogme rousseauiste de la bonté naturelle de l'homme. Lénine l'admet non sans quelques restrictions : on ne verra jamais les hommes parfaits, mais ils deviendront capables de se gouverner eux-mêmes et, par conséquent, de se passer de gouvernement. Des écarts individuels ne manqueront pas de se produire, mais il ne sera pas nécessaire, pour les réprimer, de recourir à une force organisée, à une police, à des tribunaux. Même aujourd'hui les passants protègent spontanément dans la rue une femme sans défense. La propriété privée une fois abolie, les hommes comprendront qu'en travaillant pour tous, selon leurs facultés, ils travaillent pour eux-mêmes ; ils développeront à l'infini les richesses sociales. Pas plus pour la répartition que pour la production il ne sera nécessaire de recourir à la contrainte. L'État mourra de sa belle mort.

En cela, remarque M. Rist, Lénine ne fait que copier les anarchistes purs : Bakounine et Kropotkine. Il s'en sépare du tout au tout, et n'a pour eux que sarcasmes, quand ils s'imaginent qu'on peut sauter à pieds joints de la société capitaliste dans la société communiste. Lénine prophétise l'avènement du communisme. Mais il le recule dans un lointain indéterminé, il l'ajourne aux calendes grecques, car une société sans gouvernement et sans lois suppose

« une production du travail et un type bien différent « de l'homme d'aujourd'hui, cet homme hâtif, capable « en un instant de détériorer des magasins publics « et d'exiger qu'on lui donne le bleu du ciel ». Quand donc le type humain perfectionné verra-t-il le jour ? « Nous ne le savons pas et nous ne pouvons pas le savoir. » Les transformations de la nature humaine sont infiniment lentes et incertaines. Aussi Lénine fait-il miroiter cette société de l'avenir aux yeux des classes prolétaires comme un « paradis de Mahomet » ; il les fanatise par les espérances messianiques.

***

Avant d'entrer dans ce paradis communiste, il faut nécessairement passer par la longue, infiniment longue étape du socialisme, phase préparatoire indispensable, où la socialisation se borne aux instruments de production et ne s'étend pas encore aux biens de consommation.

Le socialisme a besoin pour s'établir de la *dictature du prolétariat*, conséquence immédiate de la révolution, formule que Marx et Engels se sont bornés à indiquer, que Lénine a commentée longuement avant de pouvoir l'appliquer.

La révolution se fera non avec des hommes imaginaires, mais « avec les hommes tels qu'ils sont, les-

quels ne peuvent se passer ni de soumission, ni de contrôle, ni de surveillance ». En période socialiste, il faut, de toute nécessité, non seulement maintenir l'État, mais le renforcer.

Sous ce régime de centralisation et de despotisme à outrance que Lénine établira derrière le paravent des Soviets, « les ouvriers dans l'atelier ne doivent pas être moins dirigés que sous le régime capitaliste ». Tous les citoyens, employés ou travailleurs, « devront unir le démocratisme orageux des meetings à une discipline de fer pendant le travail, à une soumission sans conteste à la volonté d'une seule personne » le directeur soviétiste assisté d'ouvriers armés.

Lénine le proclame en propres termes : le régime socialiste ne peut être ni *libre*, ni *juste*, car on ne peut concilier justice et égalité. Les hommes étant inégaux, le travail l'est pareillement. Or les ouvriers recevront une égale rémunération pour un travail inégal.

Notons en outre que, sous la dictature prolétarienne, l'ouvrier ne jouit d'aucune des garanties que lui confèrent nos démocraties occidentales : ni droit de critique par la liberté de la presse, ni droit d'association, ni droit de grève, ni faculté de choisir son genre de travail.

En revanche, la lutte de classe est poussée à son paroxysme, la minorité bourgeoise est entièrement

dépouillée au profit de la majorité, décimée par les exécutions en masse. Lénine caractérise d'un mot la dictature du prolétariat : « Un État bourgeois, sans la bourgeoisie. »

***

Quel en sera le résultat ? « Plus ce programme de bourgeoisie retournée, écrit M. Rist, s'emparera des esprits, plus il y a de chances pour que, de la destruction de l'ancien régime en Russie (où la bourgeoisie était si faible et si peu organisée), sorte, au lieu du communisme millénaire proposé au mysticisme des croyants, une forme nouvelle de bourgeoisie économique », une bourgeoisie de fonctionnaires et de trafiquants — la corruption, de l'aveu de Lénine, étant inévitable en temps de révolution — et une démocratie de paysans propriétaires. « Par un paradoxe qui est dans la logique des choses, sinon des mots, la conclusion du communisme futuriste sera sans doute la disparition des dernières traces du communisme dans le régime agraire de la Russie. » Et s'il en est ainsi, l'Histoire n'aura jamais donné une preuve aussi ample de l'impossibilité de transformer profondément l'économie par décrets gouvernementaux (1).

(1) *L'Avenir*, revue du socialisme, avril 1920.

Le léninisme, conclut M. Rist, est moins une doctrine *économique* qu'une doctrine *politique*. Les résultats ont été d'une part une diminution prodigieuse de la production industrielle et agricole, un retour aux formes archaïques que la Russie tsariste avait dépassées ; et, d'autre part, un accroissement monstrueux des fonctions et de la puissance de l'État.

La dictature du prolétariat est celle d'une oligarchie dont les membres, sortis, comme nombre de jacobins terroristes, de la classe aristocratique et intellectuelle — le père de Lénine avait le titre d'Excellence — n'a fait que substituer au personnel tsariste un nouveau personnel dirigeant, animé d'un instinct sauvage de domination et de vengeance, qui a tout détruit et qui n'a rien construit.

On conçoit, après cela, l'attrait de la doctrine léniniste : aux chefs socialistes il ouvre la perspective d'un pouvoir indéfini, sans limites et sans contrôle, tandis qu'il fait briller aux yeux des classes ouvrières le mirage de la terre promise.



Quelques récents ouvrages confirment l'étude de M. Rist et complètent le dossier bolcheviste : M. Milioukof, l'ancien ministre des Affaires étrangères dans le Gouvernment provisoire, vient de publier à Londres un remarquable livre intitulé : *Le*

Bolchevisme, un danger international, il donne un avertissement solennel de ne pas le traiter à la légère. M. Marc Vichniac, du parti socialiste révolutionnaire, ancien secrétaire général de l'Assemblée constituante pan-russe qui fut une Constituante mort-née, expose le fonctionnement du *Régime soviétiste*, il met en saisissant contraste la Constitution et son fonctionnement. Enfin, M. Mathiez, dans sa brochure *le Bolchevisme et le Jacobinisme* identifie, non sans exagération, les méthodes jacobines et les procédés bolcheviks ; il voit en Lénine un Robespierre slave, et Lénine a reconnu cette filiation en élevant une statue à son précurseur. M. Mathiez se demande si Lénine finira, lui aussi, par un 9 Thermidor.

CHAPITRE VIII

LE MARTYRE DE LÉNINE

Les souvenirs de Gorki nous ont révélé un nouveau Tolstoï. Le grand et admirable artiste qui joignait à l'observation du cœur humain une mélancolie rêveuse, enthousiaste et finalement désabusée, fut saisi, dans les dix dernières années de sa vie, de la fièvre qui s'emparait de son peuple, et qui le poussait à ébranler les deux colonnes de l'Empire russe, l'Église et le Tsar.

En face de ce portrait du grand prêtre de la Révolution, il convient de placer, comme un diptyque, celui de Lénine, tracé de même par Gorki, du dictateur terroriste qui accompli cette révolution dont Tolstoï avait prédit toutes les horreurs.

Gorki, le romancier des vagabonds et des parias dont il avait partagé l'existence, rallié au bochevisme, est devenu un des plus hauts fonctionnaires du régime, chargé de la propagande littéraire. Il s'acquitte

en conscience de sa mission. On en jugera en lisant cette apothéose de Lénine (1) destinée à éblouir les masses populaires, à les prosterner à ses pieds.

***

D'après la doctrine marxiste, tout état social est déterminé par les conditions économiques : les grandes individualités historiques ne jouent dans l'évolution des sociétés qu'un rôle secondaire et subordonné : elle s'accomplirait sans leur concours. Tout au plus peut-on reconnaître à ceux que les historiens fétichistes décorent du titre de grands hommes, de génies politiques, une action d'organisateurs, d'accélérateurs de mouvement. Vladimir Illich Lénine fait exception. Gorki salue en lui le Surhomme nietzschéen « la source d'énergie sans l'influence de laquelle la Révolution russe n'aurait pas pris la forme qu'elle présente au monde ».

On l'a comparé à Pierre le Grand. De quelle hauteur Lénine le dépasse ! Remuer la Russie, telle une fourmilière dans ses profondeurs, n'est que le commencement de son œuvre. Il se sert de la Russie comme d'un bélier pour détruire les constructions monumentales, les blocs cyclopéens des États capi-

(1) Publiée par l'*Internationale Communiste*, reproduite par l'*Humanité*, et répandue en brochure.

talistes de l'Occident, il prépare « la révolution planétaire ».

Le cœur tendre de Gorki s'est ému de pitié, d'indignation, devant la tragédie dont le malheureux peuple russe, « corrompu dans l'étouffante atmosphère de la monarchie », est l'acteur et la victime. Il prétend toutefois laver Lénine du crime de la guerre civile et de la cruelle terreur. Le sang répandu retombe tout entier sur « l'hypocrite Lloyd George » sur « l'infâme et cynique Clemenceau », sur « Wilson, le naïf démocrate romantique ». — N'ont-ils pas commis l'inexpiable forfait de vouloir rendre le peuple russe arbitre souverain de ses destinées, le soustraire à la poignée d'aventuriers qui ont usurpé le pouvoir ? — alors que, d'après Gorki, ils sont seuls capables de le gouverner.

***

Lénine, écrit Gorki, parle un langage étranger à toute rhétorique et parfaitement adapté à sa mission, un langage de fer, « d'une logique de hache », et qui déchire les oreilles délicates « des diplomates en frac et èn smoking ». A l'intuition d'un expérimentateur, il joint une foi fanatique, non pas la foi d'un métaphysicien ou d'un mystique, mais la foi d'un savant. — En un mot il possède l'infaillibilité de la science politique et sociale.

« L'individu ne l'intéresse pas, il ne voit que les masses, les partis, les États. » Il n'a que des haines collectives. Nouvel Attila, la mission que lui a confiée l'Histoire, c'est de détruire cette Rome du bien-être et du confort bourgeois basée sur l'esclavage et le pillage... Un Français demandait un jour : « Ne trouvez-vous pas que Lénine est une guillotine pensante ? »

D'après Gorki, la régression vers la sauvagerie est l'œuvre de la guerre entre les nations. Elle ne se déchaîne entre les classses qu'afin d'en rendre le retour impossible, qu'afin d'assurer « le développement de l'art, de la science, de la technique, de l'humanisation » des êtres inhumains. Par un audacieux sophisme, Gorki, comme tous ses pareils, confond les conquérants qui n'ont lutté que pour piller, pour envahir l'Univers, et les nations attaquées qui défendaient leur indépendance, et, avec elle, la cause de la justice et de la liberté des peuples.

***

Les espérances messianiques hantent aujourd'hui les ouvriers des villes, et la lutte de classe revêt, dans tous les pays, l'aspect des guerres religieuses au temps de la Réforme. Mais la religion du bien-être, universellement répandue, n'aspire plus qu'au bonheur terrestre, au bonheur conçu comme réali-

sable ici-bas, dans l'avenir du monde. Lénine est le Moïse appelé à conduire des peuples vers cette Terre promise.

Gorki en décrit la vision merveilleuse, telle que Lénine peut l'imaginer, à ses heures de rêverie, au milieu de la misère effroyable qui désole la Russie :

« Et devant moi se déroule le tableau grandiose de la terre devenue une émeraude gigantesque, ornée des facettes du travail d'une humanité libre... Tous les hommes sont raisonnables et chacun a le sentiment de sa responsabilité personnelle... Partout les villes-jardins renferment de majestueux palais... Les machines travaillent pour l'homme. Son énergie physique se transforme en énergie spirituelle, et il se consacre à l'étude des phénomènes fondamentaux de la vie. Le travail est devenu jouissance. »

En dépeignant ce rêve enchanteur, Gorki ne fait que reproduire et transposer les propos d'un personnage de sa pièce *l'Asile de Nuit*, qui fait miroiter aux yeux des misérables un avenir auquel il ne croit pas lui-même. Gorki prêtait à Tolstoï la même incrédulité. Lénine pareillement, d'après une brochure traduite par M. Rist et que nous venons de résumer, relègue ce mirage dans le lointain des siècles. Il n'offre de son propre aveu, à la Russie, qu'un régime bourgeois, d'inégalité et d'injustice — infiniment renforcées — sans autre satisfaction que l'anéantissement des ci-devants bourgeois, remplacés

par une nouvelle aristocratie de fonctionnaires privilégiés. L'enquête du socialiste indépendant Dittmann nous apprend que 230.000 fonctionnaires, dans la seule ville de Moscou, dirigent 100.000 travailleurs, et que, sur 604.000 communistes qui administrent la Russie, 11 p. 100 seulement sont ouvriers, forçats du travail militarisé (1). Ce futur paradis est, au moment présent, le théâtre de la misère, du chaos et de l'anarchie.



Prophète sans illusions, réaliste sévère, politicien spirituel, doué de l'esprit d'observation et « sachant d'ailleurs qu'il y a beaucoup plus de gens mauvais que de gens utiles », Lénine, selon Gorki, Lénine qui ne croit guère à la bonté, encore moins à la sainteté, s'il était né au moyen âge, eût été vénéré comme un saint. La sainteté n'excluait ni la cruauté ni la férocité, témoins les Inquisiteurs. Dans sa vie privée, Lénine est un « ascète » et, bien loin d'avoir l'âme cruelle, le dictateur terroriste éprouve à l'égard des humains *une tendresse presque féminine.* « Je suis sûr, écrit Gorki, que la terreur lui fait éprouver des souffrances insupportables, bien qu'il sache très habilement les dissimuler. »

« Il est invraisemblable et inadmissible que les

(1) *Freiheit*, du 1er septembre.

hommes condamnés par l'Histoire à cette contradiction inconciliable, *tuer les uns pour assurer la liberté des autres* (et nous savons ce qu'est en Russie cette liberté), n'éprouvent des tourments qui accablent l'âme... Les hommes obligés d'accomplir cette mission sont des martyrs, et jamais ma conscience ne me permettra de les condamner. »

Les bourreaux transformés en martyrs ! Et Gorki, dans ses pages sur Tolstoï, ne nous a-t-il pas déclaré que les martyrs lui étaient odieux ?

Autour de ces couronnes dont il ceint le front de Lénine, Gorki tresse une fleur de modestie. Lénine qui est au-dessus de tout, *Lénine über alles*, Lénine dont la légende s'étend des extrémités de l'Hindoustan aux confins de la Norvège, Lénine rédempteur de l'humanité souffrante, Lénine est « un modeste, absolument dépourvu d'ambition » et Gorki croit entendre son petit rire sarcastique lorsqu'il lira cet hymne consacré à sa gloire :

« Il s'agit d'un homme, dit-il en terminant, qui a eu l'audace de commencer la Révolution sociale européenne dans un pays où bon nombre de paysans, ils sont soixante millions, veulent devenir des bourgeois repus et rien de plus... Je chante un hymne à la folie des braves, et, parmi eux, Vladimir Lénine est le premier et le plus fou. »

Jamais Sultan, Tsar ou Roi-Soleil fut-il plus encensé ? Cette brochure de Gorki, que les amateurs

de zoologie morale liront avec profit, est destinée à répandre à travers le monde le culte du « Crocodile sacré » que Taine nous a décrit dans sa *Préface du gouvernement révolutionnaire*, du crocodile philanthrope qui, au fond de son temple, derrière le rideau de pourpre, dévore les humains par dévouement au bien commun.

CHAPITRE IX

LES DESSOUS DU CHAOS RUSSE (1)

La Révolution russe confirme, une fois de plus, cette loi historique que les révolutions sont l'œuvre non des peuples, mais des gouvernements qui les rendent inévitables. Rien ne reste immobile dans le

(1) Une littérature de plus en plus abondante s'accumule sur la révolution russe : nous devons faire une place à part au livre de M. Ludovic Naudeau (1), dont les correspondances avaient été si remarquées lors de la guerre russo-japonaise (2). A partir de 1914, il a été de même spectateur, témoin et victime (3) des événements de Russie, cela sans autre passion que d'observer les faits et de les exposer, mais avec le souci de ne pas inquiéter chez les Alliés cet optimisme si nécessaire pendant la durée des hostilités. Il n'est plus tenu à la même réserve en cherchant aujourd'hui les origines et les causes, aux conséquences imprévisibles, de la catastrophe finale où a sombré l'empire des tsars, qu'il avait prévue dès le début.

(1) *Les Dessous du Chaos russe*, Paris, 1920.

(2) Voir du même auteur *le Japon moderne*.

(3) *En prison sous la Terreur russe*.

monde ; les sociétés modernes se transforment avec une vitesse accélérée. Les gouvernements doivent suivre leur marche : s'ils restent en arrière ou s'ils tentent de les précéder, le résultat est également funeste. C'est une nécessité vitale pour ceux qui les dirigent, de se tenir toujours en éveil, de remédier aux abus, d'accomplir des réformes équitables, de prévenir le mécontentement par des améliorations opportunes, sinon ils s'acheminent vers les abîmes. Mais dans cet immense Empire de Russie, européen et asiatique, la tâche du pouvoir est infiniment incomplète et ingrate. « La terrible hypocrisie russe, écrivait Michelet, n'est pas le fait des hommes. L'insoluble problème de l'Empire, c'est de gouverner par les mêmes lois les nations les plus barbares et les plus civilisées », des Occidentaux et des Mongols, des intellectuels et des moujiks.

En 1861, après la défaite de Crimée et la faillite de l'absolutisme qu'incarnait Nicolas Ier, Alexandre II accomplissait la plus grande réforme sociale en abolissant le servage : il songeait à faire rentrer la Russie dans le cercle des États constitutionnels, au moment même où il fut assassiné. Le meurtre du tsar émancipateur était un coup machiavélique : le gouvernement d'Alexandre III devenait prisonnier de la bureaucratie policière. Les conservateurs invoquaient comme argument que le libéralisme ne faisait que stimuler l'audace des révolutionnaires et

réveiller les aspirations particularistes des allogènes ; le relâchement de l'autorité souveraine menaçait de disloquer, de démembrer l'Empire gigantesque, de compromettre la cohésion des forces militaires, au milieu de populations si disparates. Tout sujet de l'Empire devait être désormais russe orthodoxe, afin que se réalisât l'unité politique et religieuse. Les Finlandais, les Polonais uniates, les Juifs, les dissidents étaient en butte aux persécutions. Tout adversaire du régime risquait de se voir traité en criminel.

Nicolas II aimait jusqu'à l'odeur de la réaction : s'il possédait les vertus de l'homme privé, il était totalement dénué des rares qualités d'intelligence et de volonté indispensables pour conduire les peuples. Malgré les conseils de ses ministres, cédant aux menées de la Compagnie du Yalou, il s'était laissé entraîner à une guerre injuste et insensée contre le Japon modernisé, semblable à l'homme qui prétendrait braver la tempête sur une vieille embarcation. Au temps des désastres de Port-Arthur et de Moukden, M. Naudeau vivait avec les soldats et les officiers russes ; il était frappé de leur manque d'ardeur belliqueuse, comme de la multiplicité et de l'antagonisme des races dans l'armée russe. La victoire du Japon eut pour conséquence le mouvement révolutionnaire de 1905, le premier qui se soit produit en Russie. L'empereur était obligé de céder à une force qui jaillissait d'en bas ; mais il continuait, comme

le dit M. Naudeau, « de se cramponner à l'absolutisme, sans même se montrer capable de se conduire en souverain absolu ».

La défaite de la Russie révélait sa faiblesse. En 1908, l'Autriche-Hongrie, n'ayant pas à redouter son intervention, annexait la Bosnie-Herzégovine ; l'Allemagne inaugurait au Maroc, contre la France, une sournoise politique agressive, jusqu'au jour où elle jugea le moment venu de surprendre, par une guerre préventive, la Russie au cours d'une pénible et lente métamorphose, alors que cette dernière réorganisait son armée et entreprenait de développer ses voies ferrées.

Les hostilités une fois engagées, M. Naudeau note toutes les fluctuations de l'opinion, l'enthousiasme au début, Nicolas II acclamé, les grèves de Petrograd volontairement arrêtées, l'adhésion des social-démocrates, voire des anarchistes, à la défense nationale, les nouvelles de l'invasion en Prusse orientale accueillies par les cris : *A Berlin !* Puis les revers insuffisamment compensés par les succès remportés sur l'Autriche-Hongrie, et la démoralisation croissante de l'armée.

***

M. Naudeau juge erronée l'opinion qui attribue l'interruption du cours de la guerre à la Révolution. Selon lui, même si le tsar avait pu se maintenir, la

Russie allait fatalement à une paix séparée. Le renversement de l'ancien régime fut l'effet non de la force des révolutionnaires, mais de la catastrophe militaire suscitée par des conjonctures inéluctables ; les soldats ne comprenaient plus pourquoi ils se battaient, le loyalisme des vieilles troupes ne résistait pas à l'insuffisance du ravitaillement, de l'armement, des munitions, les nouvelles recrues étaient totalement dénuées d'esprit militaire : les vices du régime, la faiblesse du souverain, la trahison de son entourage éclataient à tous les yeux. Quand Nicolas II cédait enfin à la Douma, il était trop tard.

On lira dans le livre de M. Naudeau le tableau du cyclone de mars 1917 qui frappa les Alliés de stupeur. Le mouvement populaire fit relativement peu de victimes. Leurs funérailles évoquent les fêtes solennelles de notre Révolution. Tandis que les insurrections de 1905 avaient été déshonorées par des orgies crapuleuses, les premières journées du mouvement de 1917 semblaient témoigner chez le peuple du progrès des sentiments d'humanité. M. Naudeau attribue ce fait à la suppression de l'alcool. La mesure la plus philanthropique du règne de Nicolas II s'était tournée contre lui : privé de son stupéfiant habituel, le peuple s'était pris à réfléchir à sa misère.

Nous ne pourrions suivre M. Naudeau dans son récit des étapes bourgeoise et radicale du Gouvernement provisoire, du prince Lvof et de Milioukof à

Kerensky : nous nous arrêterons avec lui à l'avènement de Lénine.

***

M. Naudeau classe Lénine, toutes proportions gardées et toutes réserves faites sur ce rapprochement, dans la famille des Pierre l'Ermite, des Torquemada, des Savonarole, des Ignace de Loyola, des Escobar, des Calvin, pour son zèle de propagande, sa rigueur impitoyable, son ardeur conquérante, sa casuistique dans l'emploi des moyens, sa rigidité de doctrine. La révélation que Robespierre puisait dans Rousseau, Lénine la doit à Karl Marx. « Athée mystique », « jésuite libre penseur », rien ne peut ébranler sa foi en son Église, en sa propre infaillibilité de pape communiste. Dur comme il convient au Surhomme, contempteur de l'univers, il a reçu la mission de détruire et de construire. Si, personnellement incorruptible, il a accepté l'or de l'Allemagne, c'est en vue du triomphe de la révolution. Comment d'ailleurs aurait-il pu vendre sa patrie, puisque le communiste n'a point de patrie ? Lorsque éclatait la déclaration de guerre, il publiait à Genève, dans sa petite feuille russe *le Socialdémocrate*, un article où il examinait, de son point de vue international, quelle défaite serait la plus avantageuse à la cause, et il répondait : « la Russie, parce qu'elle contient le plus grand nombre d'opprimés. » A Zimmerwald

(septembre 1915) et à Kienthal (avril 1916) il condamnait le vote des crédits militaires, flétrissait les social-patriotes, préconisait l'action prolétarienne pour une paix immédiate, prélude de l'action révolutionnaire.

On ne saurait s'étonner de la facilité avec laquelle Lénine, rentré en Russie par les soins des Allemands, accomplit contre le faible et impuissant Kerensky son coup d'État militaire. N'apportait-il pas, en don de joyeux avènement, à la population urbaine et rurale ce qu'elle n'avait encore pu obtenir : la paix et la terre, la mainmise sur la propriété bourgeoise et féodale, dont Kerensky avait laissé à la future Constituante le soin de fixer les modalités ? Déjà les jacqueries de 1905, 1906 annonçaient la révolution agraire, à laquelle les paysans n'avaient pas eu besoin d'être convertis par les socialistes qui les incitaient « à voler ce qu'on leur avait volé ». Il suffisait à ceux-ci de dire aux paysans que l'heure de la reprise venait de sonner. Le clergé était incapable de refréner leurs convoitises.

Mais les paysans russes devaient causer à Lénine une immense déception et fournir la preuve éclatante que la question agraire est la pierre d'achoppement de la théorie marxiste, édifiée à l'usage des ouvriers industriels et qui ne convient qu'à leur situation économique et au genre de vie qu'elle conditionne.

***

Au début du vingtième siècle, le paysan russe était un communiste de fait, à l'état de sédition latente. La tâche pouvait sembler aisée de le maintenir dans l'institution toute primitive du communisme, qu'il pratiquait depuis des siècles. Mais, depuis son émancipation, ce même paysan s'était laissé captiver par l'idée de propriété privée que Stolypine avait déjà commencé à organiser au village. Le partage des terres féodales, décrété par Lénine, a eu pour effet de créer des millions de petits propriétaires, incrustés au sol qu'ils ont loti et nullement disposés à se contenter de la situation de tenanciers temporaires. Lénine a donc complètement échoué dans sa tentative de nationalisation du sol. Les bolcheviks se sont aliéné l'énorme majorité de la classe paysanne par les réquisitions à main armée et la tyrannie des Soviets ruraux, composés des travailleurs les plus pauvres.

D'autre part, ces mêmes paysans qui, de l'aveu du dictateur, refusent toute collaboration au régime, se sont montrés les soutiens, les auxiliaires les plus précieux des armées rouges contre les tentatives de Koltchak et de Denikine, car ils voyaient la conquête des terres mise en péril par leur triomphe. Si bien intentionnés que fussent ces généraux, ils

étaient mal entourés, compromis par la présence sous leurs ordres d'émigrés fidèles à l'ancien régime, ainsi que le constatait Savinkof dans une lettre à Wrangel. Wrangel assurait aux paysans la libre possession des terres qu'ils cultivaient, moyennant une redevance temporaire, afin de sauvegarder le principe de propriété et d'indemniser les précédents détenteurs du sol.

Si Lénine a été impuissant à introduire la propriété rurale dans le cercle enchanté du communisme, il a réussi dans les villes à renverser toute l'organisation capitaliste, à détruire la classe des « bourjouis », à établir le communisme intégral par la suppression de l'héritage, des banques, du commerce, la nationalisation des usines, l'abolition de la monnaie. Jamais plus insolent défi n'a été jeté à la science économique avec, pour sanction immédiate, le prodigieux ralentissement de la production, la misère universelle, si bien que Lénine a été obligé de faire appel au capital et au commerce étrangers, de les favoriser au dehors après les avoir détruits en Russie. D'après M. Naudeau, il faudrait se garder toutefois de voir, dans cette infidélité aux principes, une évolution du régime instauré par Lénine. L'inflexible théoricien ne saurait évoluer ; mais, astucieux et rusé, il ne songe qu'à gagner du temps, persuadé que le communisme ne peut subsister qu'à condition de s'étendre au monde entier.

Aussi quel prosélytisme les hommes de Moscou n'exercent-ils pas dans tous les pays, favorisés par les perturbations sociales, résultats de la guerre, et les instincts de violence et de cruauté qu'elle a déchaînés, afin d'y susciter arbitrairement les bouleversements produits en Russie par une nécessité puissante... S'il ne dépendait que d'eux et de leurs partisans, les atrocités de la guerre civile succéderaient partout aux horreurs de la guerre étrangère, les frontières naturelles seraient effacées et remplacées par les frontières de classe et de doctrine. Quiconque résisterait à la secte serait en danger de perdre la vie ou la liberté. Contre le communisme destructeur qui remporte depuis trois ans en Russie le triomphe le plus terrible et le plus signalé et se prépare à engager un duel à mort contre le capitalisme et le nationalisme occidental, nous avons pour rempart la résistance de nos institutions, l'esprit de réforme, la force de l'opinion et le bon sens de la démocratie laborieuse.

CHAPITRE X

LE BILAN ÉCONOMIQUE DE LA RÉPUBLIQUE DES SOVIETS (1)

Quel emploi les maîtres de l'immense Empire ont-ils fait du pouvoir irrésistible dont ils disposent ? Avant d'avoir acquis la plus légère connaissance de l'art de gouverner, le plus compliqué qui soit, ils ont,

(1) M. Simon Zagorsky, professeur d'économie politique à l'Université de Pétrograd, après avoir vécu quelque temps sous le régime des soviets, vient de publier, en français, un exposé des résultats obtenus par les dictateurs communistes, après trois ans de règne. Il a puisé uniquement aux sources bolchevikes, les seules qui existent, toute publication, même scientifique, non revêtue de l'estampille officielle, étant interdite en Russie.

Son livre est rempli pour moitié de tableaux de statistique : les chiffres gouvernent le monde et nous apprennent comment il est gouverné. Nous devons toutefois nous borner à suivre l'interprétation qu'il en donne. Souvent il emprunte aux journaux et aux discours bolcheviks ses commentaires et l'aveu de leurs déceptions.

à coups de décrets, balayé tout le passé, changé la forme de l'État, la distribution de la propriété, l'ensemble du système social, et, sur un amoncellement de ruines et de cadavres, tenté de construire de toutes pièces une République communiste conforme à leurs théories.

Les inventeurs d'un mécanisme ne savent jamais exactement, avant de l'avoir éprouvé, comment il fonctionnera. Il en est de même a fortiori d'un organisme humain et de cette multitude d'organismes dont un peuple se compose : qui peut prédire comment il réagira dans telle ou telle circonstance ? Les jacobins s'étaient flattés d'ouvrir, à l'aide de la Terreur, une ère d'égalité et de fraternité, alors qu'ils préparaient, à leur insu, la formation de nouvelles classes, de nouvelles inégalités sociales, de nouveaux conflits. Les faits démentent pareillement les espérances des bolcheviks et vont à l'encontre de leurs buts.

Lénine, peu après son premier complot (juillet, août 1917) répandait à Petrograd, où il se tenait caché, une brochure intitulée : *Les Bolcheviks conserveront-ils le pouvoir de l'Etat ?* Il donnait à cette question une réponse négative. Les moyens de production, arrachés aux capitalistes qui les détiennent injustement, seraient remis aux producteurs eux-mêmes, les usines aux ouvriers, les transports aux cheminots, les mines aux mineurs... Lénine avait

foi dans la force créatrice, l'initiative, le bon vouloir des masses prolétariennes déchaînées. Dès que les travailleurs disposeraient souverainement de la réglementation et du contrôle de l'industrie, l'État, instrument de contrainte et d'oppression, serait appelé à disparaître.

Or, cette « force créatrice » des masses, une fois la révolution accomplie, se manifestait sous la forme d'une activité désordonnée, soumise au hasard des petits groupements et eut pour conséquence une entière et immédiate désorganisation, un parfait chaos. La prodigalité, les pillages, les vols manifestes étaient avoués par la presse bolchevike. Les prix de revient s'élevèrent à des sommes fabuleuses.

Il devenait urgent de faire sortir l'État de son rôle passif, d'établir une direction, un pouvoir centralisé, régulateur. Les bolcheviks passèrent donc d'un extrême à l'autre, du syndicalisme intégral à l'Étatisme absolu. En février 1920, ils suppriment les Conseils et les Comités ouvriers. Dès lors, bien loin de se dissoudre dans la masse des citoyens, l'État se transforme en un *Leviathan*, il absorbe et dévore toute l'économie nationale.

Quelle influence ce capitalisme d'État a-t-il exercée sur la production ? Contrairement à ses précurseurs utopistes qui ne songeaient qu'à la répartition des richesses, Marx assignait au prolétariat

la tâche essentielle et primordiale de la production, faute de quoi ces richesses seraient vite épuisées, et le pouvoir prolétarien courrait à une faillite certaine.

Les *trusts* d'État organisés dans les diverses industries, sucre, exploitation forestière, lin, houille, etc., ont donné un rendement incomparablement inférieur à celui des anciennes entreprises privées. Au témoignage de Lénine et d'autres dirigeants, la République des Soviets s'est transformée en une institution de bienfaisance qui, à l'aide de la machine aux assignats, entretient une multitude d'individus, dont un grand nombre sont fonctionnaires, lesquels consomment beaucoup et ne produisent rien.

Le système de répartition et d'échange est extrêmement défectueux. Le commerce est nationalisé, mais le pouvoir soviétique est obligé de tolérer le commerce libre et clandestin. Les habitants des villes vont à la campagne troquer des objets pour obtenir des vivres. Paysans et soldats se livrent au commerce des sacs, censés ne contenir que leurs propres rations. Deux marchés se tiennent ouvertement, l'un à Petrograd, l'autre à Moscou. Les paysans ne cèdent aux réquisitions que contraints et forcés par des détachements armés, et tiennent en détestation les autorités soviétiques et le gouvernement des villes qui ne leur fournissent pas les objets de première nécessité, les machines agricoles qui leur

sont nécessaires. Quant aux transports, indispensables pour protéger les villes contre le froid et la faim, livrés au début à chaque secteur de cheminots, exploités par des bandes de pillards, mieux organisées que celles des routiers d'autrefois, ils ont été tardivement réformés par Krassine grâce au concours des techniciens recrutés en Allemagne.

Quels avantages la classe ouvrière retire-t-elle d'une dictature exercée en son nom et pour son profit, à part la satisfaction de voir d'anciens bourgeois transformés en hommes de peine, en balayeurs, en vidangeurs ? Faire cesser l'exploitation du travail salarié et la misère des ouvriers est la seule raison d'être du communisme. Est-ce le cas en Russie soviétique, où la plupart des entreprises ont dû fermer leurs portes, où le papier-monnaie est une cause de renchérissement dont les prolétaires souffrent comme les autres ?

Une seule fraction de la classe ouvrière ne connaît ni dénûment, ni chômage : celle qui est investie de fonctions dans la bureaucratie soviétique. Le capitalisme d'État exige une réglementation sans limite, un monde d'employés. Au début de la révolution, la qualité d'ouvrier donnait accès à n'importe quel poste administratif. Les Soviets n'ont pas de meilleurs soutiens que ces ouvriers fonctionnaires. Ceux-ci se trouvent parfois en conflit avec les camarades d'hier, dans les grèves qu'il faut réprimer.

La majorité des ouvriers qui n'ont pas trouvé place dans cette aristocratie de bureaucrates privilégiés et qui continuent à peiner dans les usines, ont une situation bien inférieure à celle qu'ils obtiendraient en régime capitaliste. Leurs salaires n'ont pas augmenté en proportion du prix du pain. La journée n'est limitée à huit heures que sur le papier. Chaque réclamation doit passer par l'intermédiaire des contre-maîtres ; tout contrôle ouvrier est supprimé. A l'égalisation des salaires ont été substitués une échelle de primes, le travail aux pièces. Enfin, au printemps de 1920 on a procédé à la militarisation du travail, formé des camps pénitentiaires. L'un des commissaires du Peuple, Lunatcharsky, déplore « le détachement des chefs communistes de la masse et leur attitude menaçante vis-à-vis des ouvriers ». Ceux-ci, quand ils le peuvent, désertent les usines, se livrent au commerce ou s'engagent de préférence dans l'armée rouge.

Spécialement destiné à donner la plus vive impulsion à la grande industrie urbaine, le régime soviétique n'a été favorable, par la force des choses, qu'aux moyennes entreprises, à la petite industrie villageoise. Il a rétrogradé vers l'économie du moyen âge.

Les villes dépeuplées deviennent dépendantes des campagnes ; les paysans voient affluer parmi eux les citadins faméliques. Quinze cents personnes quit-

taient chaque jour Petrograd, au printemps de 1920, allant chercher aux champs de meilleures conditions d'existence.

La masse paysanne a pris possession des terres, et dispose d'une tello quantité de papier-monnaie qu'elle le pèse au lieu de le compter. Les dictateurs soviétiques n'ont pu nationaliser le sol. La République communiste a consommé la décadence du *mir*, et accéléré la constitution de la propriété privée commencée sous l'ancien régime. Une fois libérés des grands propriétaires, les paysans ont opéré leurs lotissements, et les autorités soviétiques, qui ont expulsé si facilement les capitalistes des usines, sauf à les reprendre parfois comme directeurs appointés, sont impuissants à exproprier les moujiks.

Les seules propriétés transférées au pouvoir soviés tique sont celles de la couronne et de l'Église ; defonctionnaires les administrent à perte, les font cultiver par des salariés.

En dépit de leurs décrets, les bolcheviks n'ont pu obtenir que le travail se paye en nature : l'argent conserve toute son importance. Les finances soviétiques reposent sur les émissions fabuleuses de papier-monnaie. Les impôts directs ou indirects, sous forme de monopole, sont payés en argent. La nationalisation des banques n'empêche pas la spéculation de s'exercer sur des valeurs de bourse, sur des titres fictifs.

Les bolcheviks mettent tous ces échecs multipliés sur le compte des bouleversements de la guerre européenne, auxquels nul pays belligérant n'a échappé. Mais n'y ont-ils pas ajouté la guerre sainte, la lutte de classes exterminatrice, et n'est-elle pas de Trotzky, cette définition lapidaire : « Le bolchevisme, c'est la guerre civile. » Ils attribuent tous leurs maux au blocus des Alliés : la décomposition avait commencé avant qu'il fût devenu effectif.

Lénine a proclamé la nécessité de maintenir *provisoirement* un régime bourgeois sans la bourgeoisie, d'ajourner le communisme à des temps meilleurs. Rien n'indique que la Russie s'y achemine. L'évolution de la République des Soviets s'accomplit au contraire dans un sens directement opposé à toute leur politique.

« A l'ancienne bourgeoisie, réduite à néant, écrit en terminant M. Zagorsky, s'est substituée une bourgeoisie petite et moyenne, recrutée dans les milieux les plus variés (fonctionnaires soviétiques, anciens ouvriers des usines, petits commerçants, petits indiustriels, propriétaires paysans) d'un niveau d'éducation et de moralité inférieur, routinière dans ses méthodes, avec des instincts d'exploitation plus prononcés, habituée à dédaigner toute notion de droit, de principes démocratiques, délivrée du frein de la conscience et de l'opinion, égoïste et rapace, inquiétante pour l'avenir. »

Afin de reconstituer le capital dilapidé, dont ne peut se passer la mise en valeur des richesses naturelles si abondantes en Russie, le pouvoir soviétique est obligé de faire appel aux capitaux de l'étranger, et d'assurer à ces capitaux privés des marchés avantageux. C'est ainsi qu'il a accordé des concessions considérables à un Syndicat norvégien, simple prête-nom de banques allemandes et américaines. La socialisation des biens appartenant aux sujets allemands a été prohibée, et ceux-ci ont acheté à Moscou un grand nombre de maisons et de terrains. Ces oasis capitalistes finiront par exercer une influence sur l'immense désert qu'est devenue la Russie communiste.

Les bolcheviks ont voulu abolir la division des classes, et ils ont créé un antagonisme de classe tel que la Russie n'en a jamais connu de semblable : — étouffer et anéantir la classe bourgeoise et capitaliste, et ils en ont créé une nouvelle avec tous les défauts accrus de l'ancienne et sans ses qualités ; — ils ont voulu supprimer la propriété privée, et ils ont développé dans toutes les couches de la nation l'instinct de propriété à un degré inouï.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que les fanatiques qui gouvernent la Russie, et qui se montrent opportunistes malgré eux, renoncent à leur esprit sectaire, à leur zèle de destruction, à leur prosélytisme. Ils travaillent à étendre au monde entier

l'incendie dévorant qui a ravagé la Russie, et dont ils attendent leur propre salut (1).

(1) Parmi les livres à lire concernant la Révolution russe, signalons deux petits volumes très exactement documentés et très instructifs ; *le Bolchevisme*, par Marc Slonim, député à l'Assemblée constituante (Editions Bossard, 1921) et *le Bilan du Bolchevisme*, par Dimitry Gavronsky, membre du parti socialiste-révolutionnaire (Imprimerie Union, 46, boulevard Saint-Jacques, 1920.

CHAPITRE XI

LE TSARISME ET LES PARTIS RÉVOLUTIONNAIRES (1860-1905) (1)

Au lendemain des grands jours d'épreuve qu'elle vient de traverser, la Russie semblait à la veille d'entrer dans le cercle des États où les hommes jouissent de droits consacrés par des lois auxquelles

(1) La bibliographie des partis révolutionnaires russes, de 1825 à 1905, est si considérable et si dispersée, qu'elle remplirait des pages. Nous nous bornerons à rappeler le livre de Thun, *Geschichte des Revolutionaerem Bewegungen in Russland*, 1883, et les études de M. Anatole Leroy-Beaulieu, publiées de 1873 à 1882, et réunies depuis sous le titre *l'Empire des Tsars*; Paris, 1883. Sur l'ensemble du mouvement il est indispensable de consulter la revue marxiste la *Neue Zeit*, de 1883 à 1906, en particulier les articles de B. Kritchevsky, Plekhanof et Axelrod ; et le *Mouvement socialiste* (1901, t. II, art. d'Obroutchof). Le livre de P. Milyoukof, *Russia and its Crisis*, Chicago, 1905, nous a été le guide le plus sûr, ainsi que l'ouvrage de Mackenzie Wallace, *Russia*, 2e édition, Londres, 1905.

sont appelés à collaborer les représentants des diverses classes sociales. La Douma d'Empire s'est réunie. Les divers partis qui s'y rencontrent, — conservateurs, libéraux, démocrates-constitutionnels, — ne représentent encore que des traditions politiques, des tendances, des aspirations, des conceptions philosophiques ; l'absence totale de liberté, de vie publique, les avait empêchés de se constituer : c'est à peine s'ils ont pu prendre forme et figure depuis une année, et, pour ainsi dire, en pleine anarchie. Seuls, les partis subversifs se sont organisés et ont exercé une action en Russie pendant un quart de siècle, malgré la répression la plus rigoureuse. L'étude de leurs dramatiques vicissitudes qui s'harmonise avec la sombre et tragique histoire de la Russie, présente un double intérêt, pour la Russie elle-même, et au point de vue d'une connaissance plus approfondie des théories et des tactiques socialistes empruntées à la France et à l'Allemagne, mais amplifiées par l'imagination et le caractère slaves : les systèmes et l'action socialistes, si variés et si mobiles, s'y trouvent aux prises avec des difficultés et des obstacles moins sensibles ailleurs et qui en font mieux ressortir l'insuffisance ou l'utopie, mais aussi la force de propulsion, de révolution.

Un premier fait dément tout ce que nous enseignent les socialistes orthodoxes, dépositaires de la doctrine : les partis socialistes ne se développent

qu'avec lenteur dans les pays tels que l'Angleterre et les États-Unis, où l'industrie capitaliste atteint le plus haut degré de développement, et où les libertés démocratiques sont les mieux assurées, ils prennent, au contraire, l'allure la plus agressive chez les peuples, tels que les Russes, nés d'hier à la vie industrielle. C'est le renversement des théories classiques, qui font du Capitalisme et du Socialisme les deux côtés d'une médaille. D'autre part, la Russie étant parvenue la dernière à la vie politique, les idées révolutionnaires devaient y revêtir le caractère socialiste, car les idées libérales avaient déjà commencé à décliner à l'Occident, lors de la naissance du mouvement russe.

I. — Les tsars et la commune rurale.

Jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle, la Russie était encore un État exclusivement agraire. Elle reposait sur deux institutions fondamentales, le Tsarisme et la Commune rurale. La tsarisme représente l'organe de la vie et de l'unité politiques ; la communauté rurale, l'*Obchtchina*, où la propriété paysanne est organisée sur une base de communisme, a servi de fondement économique à la nation. Dompteurs de peuples barbares, les tsars ne se sont pas toujours montrés des modèles de philanthropie : « Il n'était point extraordinaire, écrit Voltaire, de

voir un tsar appliquer de sa main royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nues d'un premier officier de la couronne ou d'une dame du palais, ou essayer son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. » La croix russe est surmontée d'un glaive, le sceptre russe se prolonge en nagaïka. Les tsars de Moscou ont eu à lutter contre les boïards, mais avec un clergé soumis. Sans le tsarisme, la Russie aurait éprouvé le sort de la Pologne, divisée, affaiblie, ruinée par l'incurable égoïsme de sa noblesse. Les tsars ont satisfait les besoins d'un peuple de pasteurs, de laboureurs, de guerriers. Ils l'ont uni et l'ont conduit à la conquête dans le long et victorieux combat contre les Tartares, les Turcs, les Lithuaniens, les Suédois, les Polonais. Ils ont étendu. de génération en génération, les limites de la Russie, Ils ont incorporé, à l'association nationale, des peuplades ennemies toujours prêtes à se ruer les unes contre les autres, en raison des oppositions de race, de mœurs, de traditions, de climat, de langue, de religion. Ils ont éveillé en elle le sentiment patriotique. Avec un mode si primitif de culture, des territoires si étendus, des populations si disparates, aucune autre forme de gouvernement n'était possible. Pierre le Grand fit franchir les siècles à la Russie en y introduisant l'administration centralisée, l'industrie, l'armée régulière, en un mot les éléments de la civilisation occidentale. Forte, absolue, bienfai-

sante, l'autocratie n'avait d'autres limites que cette administration même et l'arbitraire et les abus que l'immensité de l'Empire permettait d'opposer à la volonté du maître.

Si tel est le pouvoir central, considérons le peuple. L'industrie et la vie urbaine, encore peu développées, ne tenaient pas, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, une place importante dans la vie nationale. La classe moyenne ne comptait guère. La masse du peuple paysan, qui vit de la culture du sol, est organisée en Grande Russie dans l'*Obchtchina* (1), sous forme de communisme patriarcal et conservateur. Cette constitution primitive de la propriété et de la famille s'était établie partout où les hommes commençaient à se livrer aux occupations sédentaires de l'agriculture ; pour des causes trop longues à expliquer, elle a survécu en Russie. Homogène et inerte dans sa communauté de village, la classe paysanne jouissait d'une certaine stabilité économique et elle se gouvernait elle-même en une certaine mesure : les relations des membres entre eux reposaient sur des principes d'égalité et de liberté. Mais soumis au tsar et aux propriétaires nobles, le paysan restait attaché à la glèbe. Il payait les impôts, fournissait les soldats. Ses pensées ne dépas-

(1) Nous employons le terme *Obchtchina* de préférence au mot *Mir*, pour désigner la commune rurale : *Mir* n'indique nullement, en soi, la propriété communautaire.

saient pas l'horizon du village ancestral. Il était incapable de concevoir la liberté politique (1).

C'est dans un pays ainsi constitué, où la grande majorité vit encore dans le cercle d'idées du moyen âge, où le pouvoir représente l'esprit de la monarchie centralisée de Louis XIV, que les opinions les plus avancées de l'Europe occidentale, les théories qui dépassent le vingtième siècle, se sont frayé une voie sanglante.

II. — Les décabristes.

L'esprit de révolte n'était pas inconnu en Russie au temps passé. Plongés dans l'ignorance, exposés à des famines périodiques, payant un lourd tribut en hommes et en argent, les paysans traduisaient parfois leur mécontentement par des tumultes populaires. Mais, à leurs yeux, l'autocratie était amie du peuple : ils tournaient leur fureur contre les nobles, considérés comme les ennemis communs du moujik et du tsar. Les paysans ne se croyaient liés par le servage que d'une façon temporaire. Le tsar n'avait pas d'argent, pensaient-ils, pour payer des appointements fixes à ceux qui le servaient, aussi leur donnait-il des terres avec les paysans. Mais le temps viendrait où le gouvernement trouverait un autre moyen de récompenser ses guerriers : les paysans recouvre-

(1) Th. Kirkup, *A history of Socialism*, Londres, 1892, Black.

raient leur ancienne liberté et leur ancienne terre. Lorsque Catherine II délivra la noblesse rurale du service obligatoire, les paysans furent persuadés qu'ils allaient être également affranchis de leur dépendance. Un ordre impérial, — ils en étaient convaincus, — avait été édicté dans ce sens, mais les nobles le tenaient caché. Pougatchef réussit à soulever les paysans (1773) en prenant le nom de Pierre III, le mari assassiné de Catherine II. A la tête de ses bandes, il pendait tous les nobles qu'il prenait ; il ne visait en aucune manière à conquérir la liberté politique.

Durant le règne de la Grande Catherine, une sorte de libéralisme sentimental était de mode chez la souveraine et dans les cercles de la Cour. Catherine II correspondait avec Voltaire, Diderot, d'Alembert ; malgré son goût pour les encyclopédistes, elle savait s'adapter à merveille aux principes religieux et sociaux sur lesquels était fondée la Russie. Elle faisait élaborer des plans de constitution interdits en France. Mais la Révolution française n'était pas de nature à engager la Tsarine dans ces nouveautés. Elle expédiait en Sibérie Radichtchef, condamné pour son livre *Voyage de Pétersbourg à Moscou*, dirigé contre le servage ; elle poursuivait les premières sociétés secrètes où le franc-maçon Novikof, l'ancêtre des révolutionnaires russes, répandait les idées de liberté et d'égalité.

Après la réaction de Paul Ier, Alexandre, élève de La Harpe, manifesta des velléités libérales. Il rêvait de protéger ses sujets contre l'arbitraire, en leur donnant les droits fondamentaux de l'*Habeas Corpus*, et d'affranchir les paysans. La constitution de la Finlande, la suppression du servage dans les provinces baltiques, la constitution polonaise de 1815, semblaient annoncer d'autres changements. L'opposition des nobles et de la bureaucratie triomphèrent de la volonté débile d'Alexandre Ier, entravée d'ailleurs par les guerres. Speranski, le fervent adepte des réformes, tomba disgracié en 1812. La seconde partie du règne, sous l'influence du caporalisme d'Araktchéief et du mysticisme de la Sainte-Alliance, ne devait pas tenir les promesses de la première.

Cependant, les campagnes contre Napoléon, l'invasion en France, le contact avec les idées occidentales, suggéraient, après 1815, à quelques jeunes officiers de la haute noblesse le désir de transformer la Russie en un pays libre. Ils fondèrent la Société littéraire *Arzamas* qui devint politique à partir de 1817; ils s'élevaient contre les abus, la corruption dans la bureaucratie, l'arbitraire dans la justice, la brutalité dans le traitement des serfs et des soldats; ils croyaient que le tsar ne pouvait s'opposer à des réformes urgentes. Mais, en 1822, la réaction devint plus marquée, toutes les loges maçonniques furent fermées,

la Société dut se dissoudre. Elle se reconstitua en deux sections, celle du Nord et celle du Sud, sous la direction du poète Ryléïef, ami de Pouchkine, partisan d'un libéralisme doctrinal, et du colonel Pestel, qui visait à détruire le mal par sa racine, à supprimer le Tsar et sa famille, à exproprier les nobles, à organiser une vaste République fédérative, l'*Alliance des Slaves réunis*. L'Alliance devait soustraire à la suzeraineté de la Turquie et de l'Autriche les rameaux détachés de la famille slave. La bureaucratie serait écartée. La société nouvelle se fonderait sur la communauté de propriété existante. Le chef de la commune serait élu et investi de pouvoirs très étendus, sous le contrôle d'une Assemblée communale choisie parmi les pères de famille.

Cette République, communiste et fédérative, devait s'établir au moyen d'un complot régicide et d'un soulèvement militaire. Le jour fixé fut le 14 décembre 1825, lorsque les troupes, réunies à Pétersbourg sur la place Saint-Isaac, allaient prêter le nouveau serment à l'empereur Nicolas, élevé au trône par l'abdication de son frère Constantin. Nicolas était réputé pour son penchant despotique. Deux mille soldats s'ameutèrent. Le prince Troubetskoï, qui devait être présenté au peuple et acclamé dictateur, fut introuvable au dernier moment. Les troupes fidèles réprimèrent la révolte de la façon la plus expéditive et la plus sommaire, en présence de

la foule indifférente et étonnée. Cinq des conspirateurs furent condamnés à l'écartèlement. Nicolas leur fit la grande faveur de commuer le supplice en pendaison. Le bourreau s'y prit mal, la corde glissa sur le capuchon noir de Ryléïef, il tomba de la potence, dans la trappe ouverte, dut être rependu : tout contusionné, il s'était plaint, dans l'intervalle, avec humeur, qu'en Russie on ne sut ni conspirer, ni juger, ni pendre. Les autres conjurés, au nombre d'une centaine, parmi lesquels Troubetskoï, Narychkine, Orlof, tout ce qu'il y avait de distingué parmi la jeunesse, furent expédiés en Sibérie, où leurs femmes, élevées dans le luxe, se dévouèrent à les suivre. Tel fut le sort des premiers martyrs, bientôt vénérés, d'une liberté que ces âmes généreuses et chimériques étaient alors presque seules à désirer pour la Russie.

Poussé par cette première expérience sur sa pente naturelle, Nicolas fit de son Royaume une caserne et une prison. Si, après l'heureux traité d'Andrinople, il songeait à quelques réformes, il en fut détourné par la Révolution de Juillet et l'insurrection de la Pologne. Centraliser, unifier à outrance, en matière d'administration, de langue et de religion, resta le mot d'ordre de son règne. Toutes les manifestations d'idées indépendantes furent étouffées. La pensée russe ne trouva de refuge que dans sa littérature nationale. Lermontof en exprime la désespérance.

Gogol, dans sa pièce *le Revisor*, fera rire l'empereur lui-même aux dépens des juges vénaux, des employés prévaricateurs : avec ses *Ames mortes*, il introduit dans le roman l'élément social, et présente à la Russie la noire peinture de la corruption bureaucratique et de la décadence intellectuelle et morale d'une société basée sur le servage.

III. — La propagande des émigrés.

La censure la plus rigoureuse ne pouvait cependant fermer la Russie aux nouveautés, à la fermentation de l'Occident. Quelques jeunes gens, qui revenaient des Universités allemandes, en avaient rapporté la philosophie de Hegel et de Feuerbach, en même temps que les systèmes socialistes français de Saint-Simon, de Fourier, de Proudhon.

A Moscou, dans la maison de Stankiévitch, homme riche et de loisir, des jeunes hommes se trouvaient réunis, vers 1836, qui devaient plus tard se signaler dans des directions contraires, Herzen, Katkof, Tourguenef, Biélinski, Ogaref. Là, durant d'interminables soirées, au milieu de la fumée des cigarettes, au bruit chantant du samovar, on discutait les théories hégéliennes. L'esprit le plus conservateur et le plus révolutionnaire trouvent également leur justification dans l'hégélianisme. On reportait à la Russie l'adoration de Hegel pour l'État prussien ;

la mission qu'il assigne à la Prusse, en vertu de l'évolution historique, on l'appliquait à la race slave. La théorie du *devenir* semblait le gage d'une transformation sociale. Le cœur de tous ces jeunes gens battait à l'unisson pour le peuple, pour leur frère le paysan. Ils désiraient son affranchissement. Ils mettaient également tout leur espoir dans la commune rurale. Mais les uns, les *slavophiles*, les regards tournés vers le passé, ne songeaient qu'à fortifier le loyalisme tsariste et l'esprit chrétien ; les autres, les *Occidentaux*, Herzen et ses amis, voulaient au contraire en délivrer le peuple. Ils croyaient à une révolution prochaine, qu'ils appelaient de tous leurs vœux. Ils voyaient dans l'*Obchtchina* la cellule de la société de l'avenir : la Russie était appelée, grâce à l'*Obchtchina* et à l'*Artèle*, à la communauté des champs et à la coopérative industrielle, à réaliser, sans effort, une fois affranchie du christianisme et du tsarisme, le rêve de Proudhon, une fédération de communes agricoles, passant de la copropriété à la coproduction. Ces idées étaient dangereuses à répandre pour ceux qui restaient en Russie. Bakounine, officier démissionnaire, se rendait en 1841 à Berlin, puis en 1843 à Paris, alors en pleine effervescence socialiste. Après avoir éprouvé les rigueurs de la police, Herzen obtint, en 1847, la permission de voyager à l'étranger.

La Révolution de 1848 en France, en Allemagne et en Autriche, causait à Pétersbourg un redouble-

ment de mesures réactionnaires. Les cercles d'études parurent en péril. Une de ces petites sociétés, analogues à celles de Moscou, qui se réunissait chez Petrachevski, fonctionnaire des Affaires étrangères, fut dénoncée à la police et, en avril 1849, ses membres, au nombre d'une cinquantaine, étaient arrêtés. Trente-trois des accusés furent condamnés à mort. Le crime de Petrachevski, adepte de Fourier, et celui de ses complices, c'était de vouloir réaliser l'émancipation des paysans par l'initiative du gouvernement, ou par d'autres moyens, si le gouvernement résistait. Ils étaient déjà alignés au champ du supplice et prêts à être exécutés, lorsqu'arriva l'ordre impérial qui commuait leur peine en travaux forcés. Parmi eux se trouvait Dostoïevski, converti depuis au slavophilisme chrétien le plus conservateur, et qui se montra, dans son *journal*, très hostile à Herzen.

La guerre de Crimée délivra la Russie de Nicolas et de son absolutisme. La défaite de Sebastopol (1855) le Iéna russe, révéla les plus criants abus dans l'administration de l'armée. C'était la condamnation du régime bureaucratique et la preuve éclatante de la supériorité de l'Occident. Bientôt va s'ouvrir, avec Alexandre II, l'ère des grandes réformes. Le nouveau tsar accomplit tout d'abord en Russie l'œuvre de la Révolution en France et de Stein en Allemagne, l'émancipation des paysans.

La propagande des émigrés n'a pas été sans exercer

une influence sur ces réformes. Herzen, fils naturel d'une Allemande et d'un seigneur russe, et qui avait reçu, à la veille de quitter la Russie, un riche héritage, s'était fixé à Londres et y avait établi en 1851, une imprimerie. L'autocratisme de Nicolas le jetait dans l'opposition farouche. Après la déception de 1848, il se livre à l'apostolat le plus révolutionnaire. « La Révolution de 1789, écrivait-il, avait été faite par les différentes couches de la bourgeoisie, appuyée sur le peuple paysan et ouvrier ; la Révolution de 1848 a séparé en deux camps irréconciliables la bourgeoisie et le peuple, les radicaux et les socialistes. » Herzen exprime son horreur du radicalisme républicain et bourgeois, qui s'incarne par exemple, en un Ledru-Rollin. C'est toute la civilisation bourgeoise qu'il faut ruiner de fond en comble, car cette civilisation n'est que mensonge, corruption, décrépitude. Les prolétaires sont appelés à jouer le rôle des barbares dans l'Empire romain, à fonder une société nouvelle sur les ruines de l'absolutisme, du christianisme et du capitalisme. Herzen fait appel aux hommes de Terreur, aux Robespierre et aux Saint-Just, pour qu'ils se mettent à la tête du prolétariat et qu'ils relèvent la guillotine. En 1857, il fondait avec son cousin Ogaref le journal *la Cloche*. Il ne s'en tenait pas aux déclamations vagues de ses précédentes brochures, il dénonçait tous les abus. Interdite en Russie, *la Cloche* y était lue par

les gens cultivés et même, par le tsar. Herzen s'attaquait surtout au servage, proposait à la vieille Europe l'exemple de la Commune russe, et, du fond de sa confortable retraite de Londres, exaltait à la façon de Rousseau et, depuis, de Tolstoï, la vie rurale dont Tourguénef, dans ses *Récits d'un chasseur* (1847 à 1851), nous a laissé des tableaux pleins de mélancolie, de naturel et de vérité.

Cependant, dès 1857, Alexandre II avait proclamé la nécessité des réformes : « Il valait mieux, disait-il à Moscou, qu'elles fussent accomplies par en haut que par en bas, » par le pouvoir régulier que par la Révolution. L'édit d'émancipation des paysans fut publié le 19 février 1861. L'abolition du servage était d'ailleurs devenue une nécessité économique. Le servage ne pouvait s'accommoder à une culture du sol plus rationnelle, à l'exportation croissante ; le travail serf rendait moins que le travail libre. La propriété commune et les partages périodiques continuaient toutefois à subsister ; l'*Obchtchina* demeurait à peu près intacte ; il était cependant permis aux cultivateurs ruraux, sous certaines conditions, de quitter la communauté, en rachetant leur lot de terre.

La réforme impériale fut loin de satisfaire les paysans. Ils n'obtenaient pas toute la terre qu'ils avaient cultivée et qu'ils jugeaient leur appartenir et ils ne recevaient pas gratuitement les parts qu'on leur

attribuait ; les champs qu'on leur assignait en partage étaient les moins fertiles. Ils ne se révoltèrent pas ; leur attachement au tsar ne fut pas altéré ; ils accusaient toujours de fraude les propriétaires et les nobles. Ceux-ci conservaient les meilleures terres et recevaient une indemnité pour les autres : un trouble économique résultait de ces nouveaux rapports entre propriétaires, fermiers et cultivateurs.

La bourgeoisie, qui ne formait qu'une mince couche sociale, n'était pas moins favorable que la noblesse au nouveau règne : le tsar se préparait à satisfaire, par d'autres réformes, les aspirations libérales. Enfin le prolétariat urbain, sans instruction, encore peu nombreux, demeurait calme et apathique.

IV. — Les nihilistes.

Un seul groupe était porté vers l'opposition, la jeunesse des Universités : à partir de 1850, elle entre sur la scène politique, pour ne plus la quitter.

En France, c'est la petite bourgeoisie qui, pendant la Révolution française, puis en 1830, en 1848, en 1871, a joué le rôle le plus considérable ; elle occupe aujourd'hui le pouvoir et prétend le conserver, grâce à la fiction que c'est le peuple qui gouverne par elle. En Russie, cette classe de la petite bourgeoisie, rurale et urbaine, est nationaliste, réactionnaire ou pas-

sive : le rôle de mandataires prétendus, de représentants spontanés des classes populaires sera rempli par les étudiants. Partout et toujours, la jeunesse cultivée se montre idéaliste, disposée à l'opposition, portée vers les opinions extrêmes, impatiente, irréfléchie, ne connaissant pas d'obstacles. Cette maladie de croissance passe en Russie comme ailleurs : nombre de révoltés de vingt ans qui s'insurgent contre les abus deviennent, à trente, des *tchinovniki*, des fonctionnaires trop souvent sans scrupules, des philistins d'État qui ne songent qu'à leur avancement. Mais la jeunesse russe perd plus aisément l'équilibre ; les jeunes gens vivent en camaraderie avec les jeunes filles admises aux Écoles, qui achèvent de les exalter.

Cette nouvelle catégorie d'étudiants radicaux des deux sexes était inconnue avant le règne d'Alexandre. A partir de son avènement, la fréquentation des gymnases, des universités, des instituts techniques augmente rapidement, et les étudiants se recrutent dans les couches sociales les moins cultivées, et jusque dans le peuple pauvre, chez les petits employés, les popes, les ouvriers, les paysans, les domestiques, qui, pour l'éducation de leurs enfants, se sont imposés de durs sacrifices. A l'Université, ces jeunes gens, boursiers en grand nombre, vivent en d'étroits logis, quelquefois plusieurs occupent la même chambre, sous la rigueur d'un long hiver, souvent sans feu

ni lumière. Ils rognent sur leur maigre pitance pour s'acheter des livres. Ils ont la tête pleine et l'estomac vide. Un avenir incertain s'ouvre devant eux : dans l'armée, le clergé, l'administration, les grades sont réservés à la noblesse, au favoritisme : les carrieres libérales exigent des avances. Ainsi commence à se former un prolétariat intellectuel qui fournira d'admirables types à la littérature. Comparez au *Bachelier* de Jules Vallès, le Raskolnikof de Dostoïevski, dans *Crime et Châtiment* (1866), lorsqu'étendu sur son sopha tout usé, dans sa petite chambre au plafond trop bas, il rêve les destinées d'un Napoléon. Cette classe redoutable des intellectuels déclassés, inconnue en Angleterre et aux États-Unis, où un jeune homme pauvre ne songe qu'à faire fortune dans les affaires, fournit en France tout un personnel politique, et, en Russie, un état-major de conspirateurs en guerre perpétuelle contre l'ordre établi.

Cette génération diffère singulièrement de celle qui l'a précédée. De même que les révolutionnaires de 1825, les propagandistes de 1855 appartenaient à la meilleure société : c'étaient des hommes bien nés, bien élevés, bien nourris, bien vêtus, bien logés ; ils ne vont plus se reconnaître dans les jeunes oursons mal léchés, formés à leur école. L'aristocrate Herzen, épris de tous les raffinements de l'art, reculera d'étonnement devant ses disciples, se détournera d'eux, se convertira vers la fin de sa vie au libéralisme anglais

et se rapprochera de son ami Tourguénef, qui n'a jamais découvert chez les révolutionnaires autre chose que des têtes creuses. La génération précédente, à l'exception de Bakounine, se bornait à la propagande littéraire, la nouvelle est pressée d'agir ; mais, au préalable, elle fait dans son esprit table rase de tout le passé : elle nie la tradition, l'autorité dans les idées, avant de chercher à les détruire dans les actes ; Tourguénef a inventé le mot de *nihilisme*, pour exprimer cet esprit d'absolue négation dont elle est possédée. De Maistre, si profond connaisseur du caractère russe, prévoyait, dès 1810, l'avènement de ces *rienistes*, comme il les appelle, ivres d'une demi-science pire que l'ignorance, éternels détracteurs de tous les principes sur lequel le monde civilisé n'a cessé de vivre, ne se doutant pas à quel point les sociétés sont des mondes complexes.

Le nihilisme est, à vrai dire, en germe dans la critique démolisseuse de Herzen, lorsqu'il subordonne la philosophie à la science, honnit le passé, et méprise les révolutions simplement politiques. Du moins Herzen avait fait ses preuves d'écrivain et de penseur. La culture « scientifique » des nihilistes est souvent de surface, presque verbale. Les Russes qui se noient si volontiers dans les spéculations abstraites, n'ont produit aucune philosophie originale : ce n'est, chez eux, que l'engoument des modes occidentales. Les nihilistes cherchaient dans la « science » la ruine

des traditions, la condamnation de la métaphysique avec Auguste Comte, l'exaltation du progrès avec Buckle, le matérialisme de carabin, avec Moleschott et Büchner.

Dans *Pères et Enfants* (1862), où Tourguénef met en saisissant contraste les deux générations, cet esprit nouveau a pour interprète génial l'inoubliable Bazarof, rebelle à tout principe d'autorité et qui considère comme plus important de disséquer des grenouilles que d'admirer Gœthe. Toute autorité du passé et du présent, dans les lettres, la science et l'art, est jetée à bas de son piédestal. Le critique Pissaref déclare préférer une paire de bottes à Shakespeare. Dobrolioubof prêche aux jeunes gens de descendre au peuple, de se faire peuple. Cette rudesse, cette franchise, ce cynisme, cette indifférence à toute culture délicate et noble annoncent la démocratie.

Le meilleur interprète du nihilisme et le plus convaincu est un fils de pope, Tchernychevski, gauche et mal habillé, d'un savoir encyclopédique, critique de l'économie politique de Stuart Mill. Son roman : *Que faire ?* (1863), deviendra l'évangile des nihilistes. Dans la première partie, un groupe de jeunes gens, hommes et femmes, décident de s'affranchir de toute convention, aussi bien dans la vie de famille que dans la vie sociale. Ils pratiquent l'amour libre. Mais l'amour libre n'est pas l'amour pervers. Cette jeunesse pauvre n'est point dépravée, : ce n'est pas

pour elle que Tolstoï écrira plus tard la *Sonate à Kreutzer.* La seconde partie du roman nous fait assister à la transition du nihilisme individualiste au socialisme. Désormais libres de tout préjugé, les héros fondent une communauté de village, sur le modèle de Fourier. Le scepticisme absolu s'adresse en effet à l'ancien monde, on se tourne vers l'avenir avec l'enthousiasme de la foi. Ces jeunes gens sentent les souffrances du peuple bien plus profondément que leurs précurseurs, parce qu'ils les éprouvent eux-mêmes chaque jour, et ils aspirent à le délivrer du fléau de l'ignorance et de la misère, à le conduire vers la terre promise. « On trouve parfois en eux cette folie du renoncement, remarque M. Brunetière, qu'on sera bientôt tenté de prendre comme un trait du caractère russe (1). »

Ils se croient des matérialistes, ce sont des idéalistes pur sang...

Entre ceux qui brûlaient de bouleverser de la sorte la société jusque dans ses fondements, de détruire religion, propriété, famille, afin de régénérer le vieux monde, et ceux qui ne concevaient comme réalisables que des changements partiels, graduels et lents, aucune entente, aucun compromis n'était possibles. L'acte d'émancipation des paysans du 19 février 1861, par son insuffisance, créait un abîme

(1) Un roman nihiliste : *Que faire?* de M. Tchernychevski, dans la *Revue* du 15 octobre 1876.

entre les socialistes et le gouvernement. C'est le point de départ des premiers mouvements révolutionnaires, tentatives de jeunes gens dont les idées sont très peu claires et les buts très incertains.

Les mutineries d'étudiants commencent en 1861 à Pétersbourg, Moscou, Kazan, pour ne plus disparaître. Des groupes souterrains se forment. La société secrète de la *Jeune Russie*, qui se compose d'officiers, installe une presse clandestine dans le local de l'État-major : elle réclame une assemblée constituante, l'émancipation de la Pologne du joug de la Russie. Un autre Comité révolutionnaire déclare, en 1861, dans une proclamation, que les Romanof doivent expier dans le sang la misère du peuple. Un petit groupe reprend le cri de Pougatchef, *Terre et Liberté* et essaye de soulever les paysans du Volga : il s'agit d'établir la République sociale sur les cadavres des riches et des bureaucrates. Toutes ces tentatives, restées sans écho, sont sévèrement réprimées. On fusille des officiers : Mikhaïlof, écrivain et poète, expie, par dix ans de travaux forcés, la distribution d'une feuille révolutionnaire.

L'insurrection polonaise de 1863, qui éclate au moment où Alexandre II se disposait à accorder à la Pologne une sorte d'autonomie en l'érigeant en Vice-Royauté, donne un vif élan à la réaction : elle rend définitive la rupture entre les libéraux et les radicaux que le commun désir des réformes avait rapprochés.

Les menées sécessionistes en Pologne réveillèrent l'instinct patriotique. Le tirage de *la Cloche*, devenue ultraradicale sous l'influence de Bakounine et favorable aux Polonais, tombait de 2.500 exemplaires à 500 : Herzen désormais n'exercera plus aucune action. Les libéraux allèrent jusqu'à féliciter Mouravief de sa répression asiatique ; les plus marquants, Katkof et Aksakof déclarèrent qu'il fallait chercher le salut de la Russie non dans une Constitution, mais dans l'autorité patriarcale et orthodoxe. L'influence de ce nouveau courant de passions politiques se manifeste par la persécution de Tchernychevski. Son roman *Que faire ?* avait été, au début, approuvé par la censure. Le Sénat condamnait Tchernychevski à sept ans de travaux forcés. Il vécut exilé en Sibérie jusqu'en 1883.

Ces œuvres de répression ne détournèrent pas Alexandre II de sa grande entreprise de réformes. Par l'établissement des Zemstvos (Conseils généraux) dans trente-cinq gouvernments, et des Conseils municipaux dans les villes, il dotait la Russie d'Assemblées locales élues. La réorganisation de la justice consacrait l'inamovibilité des magistrats, introduisait le jury. La presse, soumise aux avertissements, obtenait plus de latitude. Le service militaire rendu obligatoire était réduit à six ans, et encore abaissé selon le degré de culture.

Accomplies par décret, ces réformes ne furent ce-

pendant guère favorables à l'éducation politique de la nation. Elles suscitaient de nouvelles exigences. Affranchi d'un côté, on sentait plus vivement l'entrave de l'autre ; les bras étaient rendus libres, mais les pieds restaient enchaînés. Soustrait à tout contrôle, à tout moyen d'intimidation, le Gouvernement, par l'arbitraire de sa police, l'omnipotence de sa bureaucratie, resserrait ou relâchait ces liens selon sa fantaisie.

Rien d'ailleurs ne pouvait satisfaire les impatients, les irréconciliables. Un petit groupe se propose à Moscou d'assassiner le tsar et de lui substituer son fils réputé ultra libéral. L'attentat du paysan Karakosof, qui, en avril 1866, tire sur Alexandre II dans un jardin public, marque le point culminant des premières tentatives révolutionnaires. Un tel crime souleva une indignation générale. L'empereur invita toutes les classes de la société et tous les pouvoirs à se remettre dans les voies de l'ordre, à renoncer aux idées extrêmes, à faire preuve de vigilance et de sévérité. De grands changements dans le personnel administratif le plus élevé comme le plus infime furent entrepris. Après quoi survint une période de tranquillité relative, interrompue, en 1869 par la conspiration avortée de Netchaïef qui n'est, à vrai dire, qu'un épisode. Émissaire de Bakounine, Netchaïef, muni d'argent par l'intémédiaire de Herzen après avoir fondé une section russe de l'Internatio-

nale, préparait un soulèvement. Inventeur du mot magique de propagande par le fait, il enjoignait à ses adeptes de s'unir aux brigands, aux voleurs, qui sont les vrais révolutionnaires, d'égorger les nobles, les fonctionnaires, les prêtres, les usuriers, de plonger la Russie dans l'anarchie et le chaos qu'elle saurait bien débrouiller ensuite. L'assassinat, sur l'ordre de Netchaïef, d'un des conjurés, Ivanof, révéla le complot. Le procès des quatre-vingt-quatre inculpés fit connaître les idées follement subversives qu'un enseignement mal compris des sciences positives répandait parmi la jeunesse. Le ministre de l'Instruction publique, le comte Dimitri Tolstoï, résolut d'y mettre ordre par un retour aux études classiques, malgré le mécontentement des étudiants.

A la fin des années soixante le mouvement nihiliste semble épuisé. Des écrivains chers à cette jeune génération, Pissaref et Dobrolioubof sont morts : Tchernychevski est exilé. Tout est rentré dans l'ordre. On se flatte de ramener la jeunesse vers de meilleurs sentiers.

V. — Les populistes.

La réforme du comte Tolstoï eut un effet tout contraire à celui qu'on en attendait : elle mettait les révolutionnaires en contact plus direct et plus étroit avec les socialistes de l'Occident. Ne recevant plus dans leur pays le genre d'instruction qui leur plai-

sait, jeunes gens et jeunes filles résolurent d'aller étudier à l'étranger. Les étudiantes ne pouvaient quitter la Russie sans le consentement de leurs parents. Elles imaginèrent de recourir à des mariages fictifs. Lorsque le camarade choisi pour époux se montrait récalcitrant, quelques-unes de ces amazones lui mettaient, dit-on, le pistolet sous la gorge. Ces alliances platoniques se terminèrent, la plupart du temps, par des unions réelles, plus ou moins heureuses, selon la loi commune.

Zurich, au commencement des années 1870, formait le centre de cette émigration volontaire composée d'une centaine d'étudiants et d'étudiantes, inscrits principalement à la Faculté de médecine. Jeunes filles aux cheveux courts et en chapeaux ronds, les femmes *tondues*, comme on les appelait, jeunes gens à la longue chevelure, parfois avec un châle et des lunettes, suivaient surtout des leçons de socialisme révolutionnaire. Des compatriotes, pleins de prestige, résidaient alors à Zurich et à Genève. Bakounine, le vieil insurgé de 1848, à la taille de géant, avait essayé de mettre en mouvement les masses, ces barbares, appelés, d'après Herzen, à régénérer le vieux monde. Partisan à ses débuts de la République panslaviste des Décabristes, il avait tenté de soulever, en 1848, la Bohême contre les Austro-Allemands, puis il passait à la révolution allemande, et était fait prisonnier à l'insurrection

de Dresde. La peine capitale prononcée contre lui fut commuée en prison perpétuelle. Livré à la Russie, exilé en Sibérie, il s'échappa, revint en Europe par l'Amérique. Il se mêla, pendant la guerre de 1870, au mouvement communaliste de Lyon. Il n'avait cessé de disputer à Karl Marx, qui l'accusait, hors de toute vraisemblance, d'être un agent secret du panslavisme officiel, la direction de l'Internationale, morte, en 1872, de leur rivalité d'ambition, de race et de doctrine.

La conception fondamentale du marxisme, c'est que la révolution ne peut être que le résultat d'une évolution : on ne la fait pas, elle se fait. La transformation sociale, vers laquelle marche la société contemporaine, est mise en mouvement par le simple jeu des forces économiques. La grande industrie crée deux classes antagonistes, la bourgeoisie et le prolétariat. Elle enrichit la première, mais accroît les forces de la seconde, qu'elle enrégimente dans les usines en une armée toujours plus nombreuse. Le prolétariat prépare l'expropriation de la bourgeoisie. Pour réaliser cette expropriation, il doit s'organiser en parti de classes et conquérir les Pouvoirs publics.

A cette théorie de Karl Marx, Bakounine opposait l'anarchisme proudhonien. Il part de cette conviction que les masses ont toujours été socialistes, que le peuple est le détenteur le plus solide et le plus élevé de la vie sociale et de la force révolutionnaire.

Il n'est pas besoin d'organiser ces masses populaires, de les discipliner, il suffit de les éveiller de leur sommeil séculaire, de les soulever contre le pouvoir. Une fois affranchies, bien loin de reconstituer l'État, toujours oppresseur, elles s'organiseront naturellement en libres fédérations de Communes, — en Russie plus aisément que partout ailleurs, car le paysan y vit depuis des siècles sous un régime communiste. Grâce à l'*Obchtchina*, la Russie possède ce privilège d'être appelée à réaliser directement le socialisme, sans devoir passer, comme le veulent les marxistes, par le pénible développement capitaliste et sans avoir à supporter la domination de la bourgeoisie. Dès lors tous les pénibles efforts en vue d'obtenir, par une lutte longue et difficile, de simples réformes, même radicales, puis de conquérir l'État par l'action politique, sont peine perdue. Bien plus, ces réformes, ces libertés constitutionnelles, point de mire des libéraux, doivent être considérées comme un malheur, car elles auraient pour conséquence l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie et la ruine de l'*Obchtchina*, pierre angulaire de l'édifice futur. Il s'agit donc de soulever les paysans, de renverser le Gouvernement par une poussée directe, de bas en haut. Cela fait, les Communes fédérées se partageront les terres, et les intérêts de la production seront confiés à de libres Associations, dont le modèle existe déjà dans les *Artèles*.

En même temps que Bakounine, et en polémique avec lui, enseignait à Zurich un ex-colonel d'artillerie, Pierre Lavrof. Il admettait avec Bakounine le peu d'importance des réformes politiques ; mais, révolutionnaire de tête, plutôt que de cœur, il pensait, avec les marxistes, que la révolution devait être accomplie non par des démagogues dirigeant les masses ignorantes, mais par l'ensemble du peuple, éclairé et instruit sur ses propres intérêts. Il fallait, en un mot, révolutionner les têtes avant de mettre les bras en mouvement, donner au peuple conscience de ses droits et de ses forces, faire œuvre de propagande méthodique, non d'émeute prématurée.

Endoctrinés de la sorte, l'imagination enflammée par le récent et brûlant souvenir de la Commune de Paris, par la croissance rapide de la social-démocratie allemande, les étudiants de Zurich, rappelés en Russie, après 1873, vinrent renforcer le courant révolutionnaire qui avait repris dès 1870, et rapporter à leurs camarades le mot d'ordre de Bakounine : « Aller parmi le peuple, » allumer ici et là des foyers d'incendie qui auront vite fait de gagner l'immense plaine et de procurer au peuple russe la terre et la liberté.

En conformité de ces visées anarchistes et fédéralistes, ce mouvement ne possédait aucune organisation centrale. Il ne se rattachait pas à l'Internationale, attendu que le Parti socialiste russe ne pou-

vait exercer qu'une action cachée, souterraine. Il prenait naissance dans des sociétés d'amis intimes, de croyants, tels que le cercle Tchaïkovski, à Pétersbourg, dont faisaient partie Kropotkine (1) et Stepniak, le cercle Dolgouchine à Moscou, et des cercles d'études et d'instruction mutuelle analogues, à Kief, à Odessa, et dans d'autres villes. Les membres de ces cercles entreprirent alors un étrange apostolat. Leur enthousiasme contagieux rappelle les sectes religieuses qui pullulent en Russie. Leur socialisme est une religion : elle a pour dieu le peuple paysan qu'il faut délivrer de ses oppresseurs. C'est à cette œuvre de rédemption que se vouaient quelques centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes qui, au printemps de 1874, allaient se disperser jusqu'aux confins de la Russie. Sans préparation, sans organisation aucune, ils semblaient moins poursuivre des buts pratiques qu'obéir à la voix de leur conscience. Ils considéraient leur vie passée avec honte et indignation. Ceux d'entre eux qui appartenaient à la noblesse et aux classes riches, abandonnaient joyeu-

(1) Voir le livre si vivant et si instructif du prince Kropotkine, *Autour d'une vie*. Paris, Stock, 1907. — Théoricien de l'anarchie, profondément hostile à la social-démocratie autoritaire et centralisée de Karl Marx, Kropotkine, évadé de prison, refugié en Angleterre, a surtout exercé son influence et son action en Occident. Au début de la guerre de 1914 il adjurait ses amis russes de combattre avec enthousiasme pour la défense nationale contre l'envahisseur teuton.

sement leurs familles et sacrifiaient leur avenir ; élevés dans toutes les délicatesses, ils se revêtaient d'habits grossiers, se barbouillaient les mains et le visage, se soumettaient aux épreuves les plus rebutantes de la vie rurale, parcourant à pied, la besace au dos, les contrées de l'Oural, du Don, du Volga. Les uns, les anarchistes bakouninistes, les *Bountari* (faiseurs d'émeutes), se proposaient de tenir en haleine les énergies révolutionnaires du peuple. Les autres, les propagandistes, les lavristes, se bornaient à distribuer des brochures et à les commenter. Tous, au bout de quelques mois, éprouvèrent d'affreuses déceptions.

Le moujik n'était pas l'insurgé au sommeil léger qu'avait dépeint Bakounine. Les pèlerins découvrirent leur divinité, le vrai paysan, plongé dans la crasse, l'eau-de-vie, les punaises et la vermine : ce qu'ils ne soupçonnaient pas, c'était sa force d'inertie, son attachement aveugle au Tsar. Il leur arriva le même sort qu'au pauvre Nedjanof, le héros de *Terres vierges* (1877) qui, parti pour soulever les gens des campagnes, est enivré par des rustres, rossé par eux, livré à la police comme un vagabond et un charlatan, désespéré finit par se tuer. Ne pouvant élever le peuple à la hauteur des doctrines du socialisme, les propagandistes se rappelèrent alors les conseils de Dobrolioubof : « Se pénétrer de l'esprit du peuple, vivre de sa vie, se mettre au même

niveau, rejeter les préjugés livresques, apprendre à sentir simplement comme le peuple. » Après avoir déguisé leurs personnes, ils déguisèrent leurs idées et prirent le nom de populistes, *Narodniki*. Les plus ardents, qui inclinaient encore aux doctrines de Bakounine, songèrent à recourir aux vieux subterfurges de Pougatchef : c'est ainsi que Jacob Stepanovitch, dans le gouvernement de Kief, cherchait à ameuter les paysans en leur persuadant qu'il agissait en vertu d'un oukase du tsar. Ce genre de mystification, d'ailleurs sans résultats, fut généralement écarté ; on devait se borner à nourrir les espérances des paysans pour la libre et commune possession du sol. Afin de faciliter cette propagande, des colonies sédentaires se substituèrent aux missions errantes. De petits groupes s'établirent dans les villages ; les uns ouvraient des boutiques d'épicerie, d'autres se livraient au maquignonnage ou exerçaient la médecine, les femmes se faisaient journalières ou accoucheuses : les intellectuels, habitués aux travaux de l'esprit, peinaient quinze heures par jour dans les ateliers ou dans les champs ; des juges, des instituteurs étaient gagnés à la cause du peuple.

Les premières entreprises avaient manqué, à un degré rare, d'entente combinée, de précautions élémentaires. L'organisation secrète était essentielle pour les *Narodniki*. Les groupes urbains servirent de centre de correspondance aux colonies villa-

geoises et devinrent bientôt les plus importants. A la ville, il était bien plus aisé d'échapper à la police ; les villes servaient de refuge ; dans les villes se fixaient les Comités administratifs, chargés de recueillir des subsides, de fabriquer de faux passeports, de recruter de nouveaux adeptes, au milieu des étudiants, des ouvriers mêmes, plus révolutionnaires d'instinct que le paysan isolé et apathique. En sorte que l'action urbaine, secondaire au début, finit par rejeter à l'arrière-plan l'action agraire. En négligeant la pratique rurale, malgré leurs vues théoriques sur l'unique importance de l'*Obchtchina*, les populistes affaiblissaient le dogme : la réalité faisait brèche dans la citadelle de l'anarchisme.

VI. — Les terroristes.

Les populistes, au début, ne s'occupaient pas de politique, mais la police s'occupait d'eux. Elle abattait sa lourde main sur leurs épaules. Plus de deux milles arrestations avaient été opérées de 1873 à 1876. A la fin de 1876, le plus grand nombre se trouvaient sous les verrous. L'année suivante, cinquante furent jugés à Moscou et cent quatre-vingt-treize à Pétersbourg. Ceux que les tribunaux acquittaient étaient expédiés en Sibérie par voie administrative ou enterrés vivants dans les prisons.

Les *Narodniki* se trouvèrent acculés à ce dilemme :

ou abandonner la propagande, ou attaquer à leur tour gendarmes, agents, espions, qui les pourchassaient. Le terrorisme, au début, fut une œuvre de défense et de vengeance. On décidait de répondre à toute mesure d'arbitraire ou de cruauté par un acte de justice révolutionnaire. L'exemple avait été donné par une jeune fille, Vera Zassoulitch, d'extraction noble, qui, en juin 1878, tirait sur le général Trépof, coupable d'avoir, au mépris de la légalité, fait battre de verges un étudiant prisonnier. Vera ne connaissait pas la victime de Trépof; spontanément, elle avait pris la cause de l'humanité outragée. Saluée comme une émule de Charlotte Corday, elle fut acquittée par le jury, et la haute société, jusqu'au prince Gortchakof, approuva cette sentence. La police essaya en vain d'arrêter l'héroïne à la sortie du tribunal : délivrée par la foule, elle réussit à gagner l'étranger. Depuis cette aventure, le Gouvernement transféra les crimes politiques à la cour martiale et supprima la publicité des débats. Il fallait empêcher que le banc des accusés ne servît de tribune retentissante et qu'on ne vît se renouveler les scènes tumultueuses du procès des cent quatre-vingt-treize à Pétersbourg.

Ces rigueurs arbitraires, les grèves de famine, les suicides dans les prisons, entretenaient les sympathies du public et n'étaient pas de nature à décourager les représailles, d'autant que les résultats de

la guerre de Turquie (1877) rendaient, vers ce temps, l'opinion particulièrement hostile au Gouvernement. Cette guerre avait mis aux prises les slavophiles de Moscou et la bureaucratie de Pétersbourg : elle avait révélé la même insuffisance, les mêmes abus, les mêmes vols que la guerre de Crimée. Aux souvenirs meurtriers de Plevna, à la déception du traité de Berlin, s'ajoutait la gêne extrême des finances. La fermentation générale, analogue à celle qui suivit la mort de Nicolas, excitait les populistes à tenter un combat direct contre l'absolutisme. Au lieu de s'obstiner à dissiper les préjugés des paysans, n'était-il pas plus expédient de se tourner vers les chefs de la puissance policière, d'en venir même à viser la tête, de supprimer le tsar ?

Les attentats commencèrent dès 1878. A Kief, un magistrat et un officier de gendarmerie étaient poignardés. A Pétersbourg, Stepniak, fils d'un officier supérieur, assassinait en plein jour, au cœur de la ville, le général Mezentsef, chef de la police, d'un caractère très humain : c'était l'institution que Stepniak frappait en sa personne. A Karkof, le gouverneur, prince Kropotkine, cousin de l'anarchiste depuis si célèbre, fut tué, au retour d'un bal, par le juif Goldenberg. Tous les meurtriers échappèrent. Enfin, en juin 1879, un professeur de collège, Solovief, tirait cinq coups de revolver sur Alexandre II.

Cette nouvelle tactique, qui consistait à trans-

porter le centre de l'activité révolutionnaire dans le domaine politique, suscita des querelles et finalement une scission parmi les populistes, aux deux conférences qu'ils tinrent, à quelques mois d'intervalle, à Lipetsk et à Voroneje (automne de 1879), malgré la vigilance de la police. Ceux qui désapprouvaient le terrorisme et qui restaient fidèles à la tactique des *Narodniki*, changèrent l'ancienne devise de *Terre et liberté* (*Zemlia i Volia*) en celle du *Partage noir* (*Tcherny perediel*), synonyme de nationalisation du sol. Ils renoncèrent à toute activité pratique, émigrèrent et élaborèrent des théories économiques : nous les retrouveront parmi les marxistes. Les partisans de la méthode sanguinaire qui se recrutaient particulièrement dans le Sud de la Russie, fondèrent alors le parti de la *Volonté du peuple* (*Narodnaïa Volia*) en s'appuyant sur un système et avec une organisation appropriée.

De même que les anarchistes (*Bountari*) s'étaient inspirés de Bakounine, les populistes, de Lavrof, les terroristes reconnaissaient pour théoricien et pour maître Tkatchef, écrivain de talent, en polémique avec Lavrof, qui répandait ses idées par le *Tocsin* imprimé en Suisse (1875). Bakounine et Lavrof avaient donné à leurs disciples la consigne : « Aller parmi le peuple ; » Tkatchef recommandait de s'en tenir exclusivement à la propagande parmi les jeunes gens intelligents et les classes cultivées, puisque l'im-

possibilité de soulever, voire même d'influencer les basses classes, éclatait aux yeux. La révolution pour le peuple ne saurait s'accomplir par le peuple, mais par une élite du peuple, par un petit groupe d'individus valeureux, ayant fait d'avance le sacrifice de leur vie et ne reculant pas devant la tâche de libérer la Russie, au moyen de l'assassinat politique, du joug de l'autocratie.

Entre le meurtre érigé en système et l'idéal humain de paix et de concorde que poursuivaient ces fanatiques, le contraste était criant. Les terroristes reconnaissaient eux-mêmes la barbarie de cette forme du combat politique. Ils protestèrent contre l'assassinat du président Garfield (1881) : « Dans les pays, disaient-ils, où la lutte des opinions est libre, l'assassinat politique était un acte inspiré par le même esprit de despotisme qu'ils visaient à détruire en Russie. » Ce despotisme, les libéraux sont sans énergie pour le briser, pour obtenir des garanties de droits personnels qui rendent possible le combat des idées : l'œuvre s'impose aux terroristes. Bien loin d'être des anarchistes, les terroristes se proclamaient étatistes. Ils voulaient transformer l'État absolutiste en État représentatif, et prétendaient agir envers Alexandre II comme Cromwell envers Charles Ier, Robespierre, envers Louis XVI. Une fois maître du pouvoir, le Comité terroriste nommerait, par decret révolutionnaire d'en haut, un Gouvernement pro-

visoire, lequel convoquerait une Convention élue par le suffrage universel et composée, selon toute vraisemblance, de 90 p. 100 de paysans. Cette Assemblée déposséderait de leurs terres les nobles, les couvents, la couronne, et les remettrait au peuple. La propriété commune ne serait pas changée, mais étendue à la totalité du sol.

Nous avons retrouvé dans l'anarchisme de Bakounine les idées de Proudhon ; Tkatchef n'a fait que préconiser les théories et la pratique de Blanqui, les conjurations et les coups de main en vue de cette dictature jacobine qu'abhorrait Proudhon, comme une des pires formes du despotisme.

L'originalité des terroristes, c'est d'avoir établi pour la première fois la nécessité du combat direct contre le Gouvernement, en partant de cette conviction que la révolution politique doit précéder nécessairement la révolution sociale. En cela ils s'éloignent encore des bakouninistes et se rapprochent des marxistes. Ce qui les distingue de ces derniers, c'est qu'ils ne comprenaient pas que le combat politique devait être un combat de classe organisée et non d'individus, fussent-ils à la fois des génies et des héros.

Les terroristes adaptèrent au but qu'ils poursuivaient leur organisation et leur tactique. Ils centralisent le parti et la direction du parti au moyen d'un Comité exécutif, composé d'une centaine de membres triés sur le volet, et dont le recrutement exige une

prudence, une prévoyance, des précautions infinies contre les espions et les traîtres. Outre l'organisation de combat, qui a mission de désorganiser le Gouvernement par des attentats, on cherche des auxiliaires, pour s'emparer du pouvoir après l'assassinat du tsar, parmi les ouvriers des villes les mieux doués au point de vue révolutionnaire ; dans l'armée, de préférence parmi les officiers, plus intelligents que les soldats ; parmi les fonctionnaires, et l'on considère enfin les libéraux comme des alliés éventuels.

Raconter le mouvement terroriste, ce serait écrire le roman d'aventures et de caractères le plus fécond en péripéties. Les terroristes forment un monde étrangement mêlé de jeunes hommes et de jeunes femmes également pleins d'énergie et de courage, sortis des classes les plus opposées, entre lesquels l'amour jour parfois un rôle. Pourvus de faux passeports, ils n'ont plus d'état civil, plus de famille, plus de patrimoine, et ils cotoient chaque jour le bagne et la potence. Le plus expert dans la préparation des complots, Mikhaïlof, jeune homme de vingt-trois ans, discipline le parti à outrance. Il a le goût classique, il exige que les articles, les feuilles volantes, soient écrits en un style net et concis, et il recommande de même une tenue correcte. Lisogoub, gentilhomme, sacrifie sa fortune pour la cause, et ne se trouve heureux que le jour où on l'exécute. Kibaltchich, fils de pope, chimiste et conseiller technique

du parti, d'un naturel placide et taciturne, invente des bombes portatives. Jéliabof, fils d'un domestique serf, a le tempérament d'un agitateur, d'un tribun, d'un Camille Desmoulins, d'un Danton ; l'héroïne de la secte, Sophie Péroskaïa, de haute naissance, belle et cultivée, n'estimait et n'aimait au monde que lui.

Trois fois les terroristes, à travers les difficultés et les dangers sans nombre, creusèrent des mines pour faire sauter le train impérial et dépensèrent, pour l'une de ces mines, 40.000 roubles. De même que les populistes, la *Narodnaïa Volia* comptait de riches et généreux adhérents : le Comité exécutif recommandait de confisquer l'argent des caisses publiques, des bureaux de poste, des régiments. L'entreprise la plus extraordinaire fut l'explosion du Palais d'Hiver, menée à bonne fin par le polisseur de meubles Khalturine, un des rares conjurés d'origine paysanne. Un retard sauva le tsar et sa famille ; il y eut dix soldats tués et cinquante-trois blessés et mutilés.

Ces attentats répétés discréditaient le Gouvernement, ébranlaient le respect pour sa toute-puissance. Le nain masqué se moquait du géant aux cent bras : il fallait à tout prix vaincre le Comité exécutif. Les gouverneurs généraux, nouvellement créés, furent investis de pouvoirs dictatoriaux. La troisième section augmenta le nombre de ses agents. De 1879 à 1880, une sorte de terreur blanche répond à la terreur rouge. Les Conseils de guerre condamnent

à la potence vingt et un révolutionnaires. On expulse les suspects en masse. Il suffit de posséder chez soi une proclamation du Comité exécutif, pour encourir les travaux forcés ou la mort.

Afin de mieux combattre la révolution, le comte Loris Mélikof, auquel Alexandre II avait, en 1880, accordé sa confiance, cherchait à gagner l'opposition libérale. Il élaborait un projet de constitution d'après lequel le Conseil d'État, l'autorité législative et bureaucratique de l'Empire, était fortifié, élargi, soumis, quoique en partie et indirectement, au principe électif, par l'adjonction de représentants des Zemstvos et des Conseillers municipaux des grandes villes. Ce Conseil restait un corps simplement consultatif. — Les exigences des terroristes allaient bien au delà : dans les circulaires adressées à leurs affiliés, ils ne reconnaissaient d'autre source de législation que la volonté nationale, telle que l'interprétait leur infaillibilité personnelle. Le projet de Loris Mélikof obtint le consentement du tsar : il fut tenu provisoirement secret. La veille du jour où il allait être promulgué, le 1er mars 1881, le tsar tombait mortellement atteint par une bombe. Pour cette exécution quarante-sept candidats s'étaient présentés, six avaient été élus. Une répétition générale eut lieu sous la direction de Kibaltchitch. Postés dans la rue qui longe le canal Catherine, les conjurés attendaient le signal de Sophie Perovskaïa et d'une

juive, Jessa Helfmann. Ryssakof lança la première bombe ; elle n'atteignit que l'escorte impériale. Une seconde bombe, celle de Grinewizki, tuait à la fois le tsar et son meurtrier.

Cet acte de quelques jeunes gens, sans force réelle, sans complices, sans alliés, n'amena aucun soulèvement. Bien loin de hâter la révolution, les terroristes fermaient à la Russie la voie du progrès politique. Dix jours après l'assassinat, le Comité exécutif avait adressé à Alexandre III une sommation respectueuse : que le tsar fasse appel au concours du peuple, pour reviser les formes de la vie sociale ; ils promettaient de se soumettre sans conditions à une assemblée librement élue. « Sire, écrivait le Comité exécutif de la *Narodnaïn Volia*, proclamez l'amnistie, convoquez une Assemblée populaire, octroyez la liberté de la parole, de la presse et des réunions, et nous nous engageons à renoncer à la lutte par la violence. Deux chemins sont ouverts devant vous, décidez, le choix ne dépend que de vous-même. » Le manifeste impérial du 24 avril 1881 trancha la question de savoir si la Russie deviendrait constitutionnelle ou resterait absolutiste. Le jeune souverain déclarait à son peuple que Dieu lui ordonnait de tenir d'une main ferme les rênes du Gouvernement. Le poison versé dans les jeunes esprits par une fausse culture païenne était la seule cause des malheurs publics. Le salut de l'État exigeait le retour aux traditions nationales et

religieuses. Ainsi s'exprimait par la bouche d'Alexandre III, son ancien précepteur Pobedonotsef. La crainte de la révolution n'étouffait pas seulement toute velléité de réforme nouvelle : l'œuvre entière d'Alexandre II allait être entravée et défigurée. L'assassinat de l'Empereur était machiavélique en ce sens que par là les terroristes feraient obstacle au libéralisme et aux réformes. Au lieu de continuer à suivre l'évolution de la société, le Gouvernement se laissait enfermer dans une cage. La réaction et la révolution ne pouvaient qu'y gagner.

Les six assassins d'Alexandre II avaient été condamnés à mort : cinq furent exécutés. Jessa Helfmann, échappa au bourreau parce qu'elle était enceinte. Sophie Perovskaïa écrivait à sa mère la veille de l'exécution : « Mon sort ne me trouble pas le moins du monde et j'irai tranquille au supplice, car je l'attends depuis longtemps et je savais qu'il viendrait tôt ou tard. » Lorsqu'elle approcha de la potence, une légère rougeur colorait ses joues, comme celle de la fiancée qui s'avance vers l'autel.

Cependant le Comité exécutif n'abandonnait pas aussitôt la partie. Le baron Stromberg tentait d'organiser un soulèvement militaire parmi les soldats de Pétersbourg et les marins de Cronstadt. Des complices trahirent. Les prisons se peuplaient. Les plus compromis s'enfuyaient à l'étranger, d'où ils envovoyaient des émissaires réchauffer le zèle des par-

tisans. On recommandait une propagande plus énergique : il s'agissait de généraliser le terrorisme, d'égorger et de faire sauter patrons et propriétaires. Les imprimeries secrètes fonctionnaient toujours ; on fabriquait des bombes en Russie et à Zurich. Mais Léo Deutsch écrit dans ses mémoires que le scepticisme et le découragement ne faisaient que croître. En 1882, Maslof, dans une lettre à un ami, se plaint du Comité central, plus despote que le Tsar, et qui se sert d'eux comme de chair à canon. Tickhomirof, qui passera plus tard à la réaction, est d'avis qu'il faut non pas tenter l'impossible mais attendre des temps meilleurs. L'arrestation de Lopatine, en 1884, faisaient découvrir les adresses des membres du Parti. Il y eut encore, en 1887, quelques gestes terroristes, suivis de pendaisons ; ils ne se rattachent plus aux idées de la *Narodnaïa Volia*. Le recrutement de la secte s'était arrêté. Le Gouvernement restreignait le nombre des déclassés, en limitant les boursiers dans les gymnases.

A partir de 1881 commence dans le mouvement révolutionnaire un interrègne de dix années : vers 1886, les forces sont épuisées, dispersées, anéanties, les combattants ensevelis dans les cimetières, les asiles d'aliénés, les mines et les solitudes glacées de Sibérie. Deux cents émigrés mènent à Londres, à Paris, à Genève, une existence précaire. Quelques mystiques s'adonnent au tolstoïsme, réprouvent dé-

sormais la violence, et cherchent le salut en eux-mêmes. D'autres se joignent à la jeunesse dorée, et font fête. Les désespérés se logent une balle dans la tête, se pendent, s'ouvrent les veines. Les avisés se rallient au Gouvernement, deviennent fonctionnaires. Les dévots du terrorisme répètent encore machinalement des formules de meurtre et de sang, mais se gardent de les appliquer. Mieux que les hommes, les femmes demeurent inébranlables dans leur foi en la révolution.

VII. — Les marxistes.

Que faire ? Cette question, que Tchernychevski, au commencement des années soixante, posait à la jeunesse inquiète, chercheuse d'absolu, impatiente d'action, retentissait de nouveau, sous une forme angoissante, parmi ces réfugiés de Genève, qui, pour la plupart, vivaient à grand'peine de leur plume ou de leurs leçons. Les polémiques dans les petits journaux qu'ils fondent, transforment les débris de la secte en une académie de socialisme comparé. On récriminait d'abord et l'on discutait les causes d'une pareille faillite. Les terroristes avaient tourné dans un cercle vicieux. Les classes cultivées ne sont pas assez nombreuses en Russie et n'ont pas assez de partisans derrière elles. Eût-on réussi à s'emparer du pouvoir, les masses aveugles pouvaient se sou-

lever contre la minorité qui tentait de les affranchir. Ou, encore, le pouvoir serait passé aux mains des libéraux, auquel cas on n'aurait fait que changer de maîtres.

Un ancien chef terroriste, celui-là même qui avait poignardé en 1878 le général Mézentchef, Stepniak, réfugié à Londres, écrira en 1892 que le terrorisme, œuvre d'impulsifs, et par conséquent de caractères faibles, exaltés et égarés, est une farce sanguinaire « à l'usage de ceux qui veulent exercer l'art de se sacrifier eux-mêmes ». Dans la lutte contre l'autocratie, la méthode d'évolution doit être substituée à la révolution.

Dès 1889, *la Russie libre*, à Genève, opposait le réformisme au socialisme. Les propagandistes des années soixante-dix et quatre-vingt n'étaient pas parvenus à créer des forces révolutionnaires parmi les ouvriers et les paysans. Quoi de plus vain que de chercher à réaliser le socialisme, lorsqu'on ne possédait même pas les droits politiques les plus essentiels, et le premier de tous, l'inviolabilité de la personne humaine ? Ces libertés, il s'agissait de les conquérir, non plus par les poignards et les bombes, mais par l'alliance des libéraux. Le parti de la révolution était ainsi menacé de perdre son esprit agressif et militant ; mais il allait renaître grâce aux théoriciens marxistes, formés à l'école de la social-démocratie allemande.

Le marxisme, c'est le darwinisme appliqué à l'histoire des sociétés humaines. La lutte des espèces s'y transforme en lutte de classes, en vue de la satisfaction des besoins matériels. Cette lutte est déterminée par le mode de production qui crée des classes antagonistes. La classe qui dispose de la plus grande puissance économique s'empare du pouvoir et impose sa domination aux autres classes jusqu'à ce qu'un nouveau mode de production vienne rompre cette stabilité. C'est ainsi que le machinisme a détruit en Europe la société féodale et créé la bourgeoisie capitaliste. Mais la grande industrie, en se développant, déracine, enrégimente le prolétariat. L'organisation démocratique de la société, conséquence nécessaire du régime industriel, permettra aux ouvriers de conquérir les Pouvoirs publics, et d'exproprier, d'abord politiquement, puis socialement, la bourgeoisie, de même que celle-ci a exproprié la noblesse. Le marxisme se réduit donc à une prévision fondée sur une façon d'interpréter les forces agissantes dans l'Histoire : il dictera une tactique déterminée par cette conception même.

Les marxistes critiquaient les mouvements précédents à la lumière de leur doctrine. Les terroristes jacobins, adeptes du blanquisme, s'imaginaient qu'une poignée d'hommes qui réussissent à se rendre maîtres du Gouvernement par un coup de force, peuvent donner à la société la forme chère à leur

cœur. Cette illusion, Engels l'avait détruite dans sa polémique contre Duhring. Le terrorisme était la lutte d'idéologues, de prolétaires intellectuels, de *déclassés*, contre le tsarisme. Cette lutte devait nécessairement se produire, étant données les circonstances de la Russie, mais son échec était non moins fatal, car ces déclassés n'avaient aucune classe derrière eux. Or, un parti sans classes, c'est un esprit sans matière. Marx a établi que la lutte des classes est le levier du développement social, et la lutte de classe, une lutte politique pour la conquête de l'État ; il prouvait ainsi que la lutte de classe et les possibilités de cette lutte, dépendent du développement économique, de la composition économique de la société, et de ses modes de production.

Tout à l'opposé des terroristes, les populistes avaient ajourné la lutte politique, parce qu'ils considéraient le facteur économique comme essentiel. Ils avaient exercé leur propagande parmi la classe paysanne qui forme, en Russie, l'immense majorité, et qui est toujours en lutte sourde avec la noblesse terrienne. Ils croyaient qu'il suffirait de changer la mentalité du moujik, de le délivrer de la superstition chrétienne et tsariste pour opérer la révolution sociale ; ils étaient persuadés que l'*Obchtchina*, institution séculaire, pourrait servir de point de départ au développement communiste : la communauté des champs et la petite industrie à domicile ne séparent

pas en effet le producteur des moyens de production et semblent échapper ainsi à l'action du capitalisme. Mais la méthode d'observation scientifique, inhérente au marxisme, ruinait cette erreur qu'avaient partagée, en une certaine mesure, Marx et Engels. Axelrod, dès 1880, ne voit dans l'*Obchtchina* qu'une institution du passé, non de l'avenir. Sans doute la communauté agraire avait existé partout en Europe, mais pour disparaître devant les formes supérieures de production. L'*Obchtchina* ne s'est maintenue en Russie que parce qu'elle est devenue un instrument de la politique fiscale moscovite, unie aux conditions d'une agriculture arriérée. Sa décadence est certaine. Elle ne peut satisfaire aux exigences d'une production du sol plus intensive, et elle ne protège pas la population paysanne contre l'expropriation fatale. Au sein même de la communauté agraire, une minorité d'exploiteurs, d'usuriers (*Koulaki*), constitue les éléments d'une petite bourgeoisie naissante, contre une majorité d'exploités. Comme l'ouvrier des villes, quoique plus lentement, le paysan russe est voué à la prolétarisation. Faire de la propagande dans le sens des populistes, des partisans du *partage noir*, c'est s'attacher à une chose qui doit périr, c'est rouler le rocher de Sisyphe. Le terre paysanne, cultivée en commun, doit passer par la phase de la propriété individuelle avant d'être nationalisée au profit exclusif de ceux qui la cultivent. Un

des points essentiels du marxisme, c'est qu'on ne peut *brûler les étapes* déterminées par le développement économique.

Après cette double critique du terrorisme blanquiste et du populisme proudhonien, les marxistes constataient que la Russie, jusque-là exclusivement agraire, entre dans l'ère capitaliste. Les capitaux attirés de l'étranger, les bras à bon marché, l'exploitation des mines de fer et de charbon, la construction des voies ferrées, poussées bientôt à travers l'Asie avec une activité dévorante, afin de servir les visées de l'impérialisme, témoignent d'une fièvre industrielle qui n'est dépassée que par les États-Unis et l'Allemagne. La population urbaine croît en proportion. En 1843, il n'existait dans l'Empire que trois villes de plus de cent mille âmes. En peu d'années, Lodz passera de 113.000 à 315.000 habitants (1897) ; Rostof-sur-Don, de 79.000 à 149.000 ; Bakou, de 26.000 à 112.000. Les moujiks attirés dans les usines forment des masses prolétariennes. En 1866, il y avait 820.000 ouvriers de fabrique ; en 1889, ils étaient au nombre de 1.777.000. Ils atteindront bientôt 3 millions. C'est encore peu, dira-t-on, en proportion des 90 millions de paysans : la concentration supplée à la faiblesse relative du nombre. La production industrielle et capitaliste suscite de nouvelles classes destinées à modifier du tout au tout la constitution politique. Une autocratie patriarcale et à

demi-sacerdotale pouvait convenir à une population ignorante et superstitieuse, vouée à des procédés d'agriculture primitifs. Le mode de production industrielle tend à démocratiser, à laïciser la société, et, par voie de conséquence forcée, le Gouvernement lui-même.

D'une part, en effet, la grande industrie capitaliste crée un tiers-État riche et puissant. Il n'est pas besoin d'être grand clerc en histoire pour constater que le tiers-État, s'il est tout économiquement et s'il n'est rien politiquement, n'accepte pas longtemps cette situation inférieure. Ses intérêts exigent qu'en matière de finances, de fiscalité, il puisse exercer un contrôle sur la gestion des affaires publiques. La libre concurrence, propre au régime capitaliste, veut que les individus aient les coudées franches : la bureaucratie devient une gêne et ne saurait se spécialiser dans la mesure où la société devient plus complexe. La direction des grandes entreprises appelle un nombreux personnel de techniciens qui renforce les carrières libérales et agrandit les cadres d'une démocratie bourgeoise.

Le développement capitaliste crée, d'autre part, le prolétariat industriel indispensable à la production et à l'accumulation des richesses, obligé, pour défendre contre la bourgeoisie ses intérêts économiques, d'arracher à l'autocratie des droits politiques, jusqu'à ce qu'il devienne assez puissant pour briser

tous les obstacles qui s'opposent à son émancipation.

La transformation des moyens de production est donc appelée à bouleverser les fondements économiques et sociaux du tsarisme, en rapprochant l'État des formes de la vie occidentale. Loin de maudire, comme les populistes, l'avènement du capitalisme, parce qu'en fortifiant la bourgeoisie il retarde la Révolution, les marxistes bénissent le capitalisme qui travaille au contraire pour la révolution en transformant le moujik apathique et dévot en ouvrier rebelle. La bourgeoisie s'enrichit en prolétarisant les masses ; elle accroît chaque jour l'armée de ses fossoyeurs. Plus elle s'enrichira, plus l'expropriation sera fructueuse.

Dès lors, la tactique socialiste est toute tracée. Le rôle des intellectuels doit se borner à donner à la classe ouvrière conscience de cette évolution, à lui faire comprendre l'irréductible antagonisme de ses intérêts en face de ceux de l'autocratie et de la classe capitaliste, à lui inculquer en un mot la notion de la lutte de classe économique et politique : économique contre les patrons, afin d'obtenir, avec moins de travail, de meilleurs salaires, — politique contre l'État, pour la protection du travail, la liberté d'action et le droit de vote.

Telles étaient les idées qu'enseignaient, de l'étranger, à la nouvelle génération, à partir de 1883, Plekhanof, Axelrod, Vera Zassoulitch. Rapporteur au Con-

grès international de Paris en 1889, Plekhanof résumait en ces termes les idées que nous venons d'exposer :

Le vieux système économique est ébranlé. La communauté agraire que les précédents socialistes ont célébrée, et qui est maintenant un des appuis de l'absolutisme russe, devient entre les mains de la bourgeoisie de plus en plus un moyen d'exploitation du paysan. Les pauvres émigrent dans les villes et les centres industriels. La fabrique russe ruine l'industrie à domicile, jadis florissante. Le gouvernement se voit, à cause des besoins du Trésor, forcé de protéger la production capitaliste et mine le sol sous ses pieds. Et nous, socialistes, nous en sommes satisfaits. Le prolétariat qui se forme sur les ruines du communisme agraire anéantira l'absolutisme. La Russie révolutionnaire n'a rien pu contre l'absolutisme parce qu'elle est séparée de la masse du peuple. Le mouvement révolutionnaire russe ne triomphera que comme mouvement ouvrier.

Si l'essor de l'industrie semblait apporter une confirmation éclatante à ces données du marxisme, des raisons psychologiques achevaient de les rendre attrayantes à la génération nouvelle. Seule, la doctrine de Marx révélait la cause du double échec essuyé par l'apostolat populiste et l'héroïsme terroriste. Le marxisme opposait la science à l'utopie ; il prouvait que des forces historiques inéluctables travaillent en quelque sorte mécaniquement à la révolution sociale. Dès lors, on était délivré des

doutes, des hésitations, des déceptions profondes causés par la faiblesse des efforts individuels pour tirer les masses paysannes de leur apathie et changer le cours de l'Histoire. Du haut de son infaillibilité, « scientifique », le marxiste orthodoxe, fataliste comme un mahométan, orgueilleux comme un calviniste, jetait un regard de pitié sur les disciples attardés de Proudhon et de Blanqui, ne tolérait aucune dissidence et foudroyait l'hérésie.

VIII. — Le mouvement ouvrier.

« Aller au peuple » signifiait désormais répandre dans les usines le redoutable cri de guerre « la lutte de classe par l'organisation de l'armée prolétarienne. »

Les intellectuels voués à ce nouvel apostolat formèrent d'abord de petits cercles d'études secrets et exercèrent une propagande d'homme à homme. Ils se rattachaient au groupe *l'Emancipation du Travail*, fondé en Suisse par Plekhanof, groupe de propagande littéraire, d'éditions, de brochures. Quelques centaines d'ouvriers fêtèrent secrètement à Pétersbourg, en 1891, le 1er mai, décrété par le Congrès international de Paris en 1889. Des discours furent prononcés sur la journée de huit heures, symbole d'affranchissement, et sur la nécessité d'obtenir des libertés politiques.

Cependant la tâche de transformer en socialistes conscients des ouvriers pris isolément semblait au début une œuvre aussi ingrate que jadis celle d'éclairer les moujiks. Mais on fit bientôt la découverte de l'action des grèves sur les travailleurs non éduqués. Ceux-ci, dans leurs premières révoltes, s'attaquaient à la propriété des employeurs, brisaient les machines comme les ouvriers anglais au temps du chartisme. Ces troubles étaient sévèrement réprimés, on emprisonnait les grévistes, on les reléguait dans leurs villages, on expédiait les meneurs en Sibérie. Très prudents dans leur propagande, les social-démocrates recommandaient d'éviter les conflits avec la force armée. Plus les grèves deviendront nombreuses, plus il sera malaisé de sévir.

Au lieu donc de prêcher leurs savantes théories, les marxistes, dans leurs brochures et leur enseignement oral, engageaient les ouvriers à revendiquer une journée de travail plus courte, des salaires plus élevés, la suppression des amendes, des garanties contre l'arbitraire des contremaîtres. Ils leur rendaient ainsi visibles la communauté des intérêts du travail contre les patrons, la nécessité de l'esprit de corps. Sans attaquer directement le pouvoir, ils faisaient sentir aux ouvriers la nécessité d'obtenir le droit de se coaliser, et tout d'abord de se réunir, de délibérer en commun sur les intérêts les plus pressants.

Cette propagande se poursuivit d'abord sans manifestation extérieure. En 1894, il y eut cependant quelques troubles dans différentes fabriques de Pétersbourg. Les social-démocrates manœuvraient dans la coulisse. En 1896, 30.000 tisserands se mettaient en grève : jusque-là silencieuses, les masses prolétariennes élèvent la voix. Elles ne font que répéter la leçon des social-démocrates qui, pour la première fois, prennent contact avec elles : *l'Union de combat pour l'émancipation des travailleurs* avait dressé la liste de leurs exigences. Bientôt les grèves s'enflent et se multiplient. Celles de 1896 atteignent trente-cinq gouvernements et ont pour résultat la loi de 1897 qui limite la journée de travail à 11 heures et demie. Les ouvriers reconnaissent dès lors dans les socialistes des guides qui procurent des avantages solides et palpables.

A mesure que le mouvement s'amplifiait, des divergences de tactique séparaient les social-démocrates. Un Congrès clandestin, réuni en 1898, où fut fondé le Parti social-démocrate russe, cherchait à établir un lien entre les groupes de Pétersbourg, de Moscou, de Kief, d'Ekaterinoslav. Bientôt les *économistes* s'opposaient aux *politiques*.

Quelques théoriciens de l'économisme, qui s'adonnaient en Russie à la littérature permise, se réclamaient de Bernstein, dont les brochures étaient autorisées par la censure. Mais les économistes d'ac-

tion, auxquels leurs adversaires reprochaient de négliger la propagande de la révolution sociale, parce qu'ils recommandaient aux ouvriers la poursuite légale d'avantages matériels, estimaient au contraire qu'ils employaient la méthode la plus sûre pour les amener aux idées de liberté politique et de socialisme : Plekhanof devait plus tard le reconnaître. Mais, à cette date, il y avait, au sein du nouveau parti, lutte d'influence entre l'élément doctrinaire intellectuel, et l'élément prolétarien : les ouvriers réclamaient vainement leur admission dans le Comité directeur.

Une Conférence, réunie en 1900 à l'étranger, ne réussit pas à établir la concorde entre économistes et orthodoxes. L'influence des deux écoles alternait selon les circonstances. Les économistes étaient en faveur dans les temps calmes et prospères. Dans les crises de chômage et les périodes orageuses, les orthodoxes reprenaient l'avantage.

Une vingtaine de grèves éclatèrent en 1901. Celle des usines Obloutchef, dont l'empereur est propriétaire, prit le caractère d'une émeute politique. Les troubles de Rostof-sur-Don, en 1902, nous font assister à l'application successive des deux méthodes. Les premiers jours, sous la direction de l'ouvrier Stavsky, les revendications ouvrières gardent un caractère purement économique. Le troisième jour, dans une réunion, un intellectuel, Bragine, parle irrévérencieu-

sement du tsar et soulève des protestations dans l'auditoire. Au bout de cinq jours, des milliers d'ouvriers vociférèrent : « *A bas le tsar !* » En 1902, les démonstrations du 1er mai à Batoum, à Nidjni-Novgorod suscitèrent des procès politiques. Dans un de ces procès, un ouvrier de vingt ans, Salomof, prononça un discours émouvant qui servit à la propagande et qui révélait la supériorité des nouvelles recrues. La grève générale de 1903 s'étendait comme un incendie dans tout le sud de la Russie, à Bakou, à Batoum, à Tiflis, à Odessa, à Kief, et comprenait 240.000 adhérents. Le courant politique, antigouvernemental, menaçait de devenir un torrent.

La perspective d'une révolution prochaine avivait les rivalités et les querelles entre de nouvelles sectes, les fédéralistes dirigés par Axelrod et Martof, et les centralistes jacobins, disciples de Lénine. Au Congrès de 1903, les deux partis se disputèrent la direction du journal *l'Iskra, l'Etincelle,* l'organe officiel du marxisme, conjointement avec la revue *Zaria, l'Aurore.*

Pour les *martovistes* comme pour les *économistes,* l'essentiel c'est le développement des associations ouvrières. Ils réclament une certaine autonomie des groupes, au sein du parti. Ils estiment qu'une révolution bourgeoise s'accomplira en Russie et ils admettent l'éventualité d'une action parallèle avec les démocrates bourgeois, mais non une participation

au pouvoir, question que le « cas Millerand » avait mise à la mode dans le monde socialiste. Il s'agissait, en un mot, de soutenir la démocratie bourgeoise, et surtout de la forcer à radicaliser ses revendications, selon le conseil donné jadis dans le *manifeste communiste*, par Marx et Engels. En un mot, Martof se rangeait à l'opinion que la révolution bourgeoise devait nécessairement précéder la révolution prolétarienne, et que cette prévision devait dicter l'organisation et la tactique socialistes.

Lénine, au contraire, donne au marxisme une tournure jacobine. Pour lui, le parti, composé de révolutionnaires professionnels, devait être une organisation au-dessus et *en dehors* de la classe ouvrière. Il se méfiait de l'action autonome et surtout de l'action économique du prolétariat. — Au point de vue de la tactique, il mettait toutes ses espérances dans l'insurrection armée, préparée par la formation des groupes de combat et l'acquisition des armes. — Le programme agraire voté, au Congrès de 1903, sous la dictée de Lénine, rejetait toute espèce d'expropriation en dehors de celle des enclaves qui traversent les terres paysannes. Il jugeait inadmissible, au point de vue marxiste, l'accroissement de la petite propriété paysanne, ce qui, selon lui, devrait forcément ralentir l'évolution capitaliste. (Depuis, Lénine s'est rallié à la confiscation de toutes les terres au profit des paysans.)

Plekhanof (1), assisté de Bebel pris comme arbitre, chercha vainement à rétablir l'entente entre léninistes et martovistes, entre les tendances autonomistes et économistes de Martof et l'antimarxisme de Lénine. Plekhanof se rapprochait de la minorité, des partisans de Martof, plus démocrates que les léninistes, au point de vue de l'organisation, et plus prolétariens au point de vue de la tactique, et qui avaient des affinités avec l'ancien économisme (2).

Les questions de nationalité et de race achevaient de multiplier les groupes et d'accentuer les divisions. Par suite de sa politique d'unification et

(1) Plekhanof, qui a enseigné en Russie les doctrines marxistes manifesta, au début de la guerre, le plus vif sentiment national et le plus ardent patriotisme contre l'agression allemande. De retour en Russie après la chute du tzar, partisan de la collaboration ministérielle avec les radicaux, il n'a occupé aucun poste ni exercé aucune influence.

(2) Un jeune polémiste de talent, M. Struve, avait engagé, en 1894, une polémique de métaphysique sociologique avec Plekhanof. Marxiste au début, M. Struve était devenu libéral néo-kantien et il croyait, avec Sombart, que les classes bourgeoises et prolétariennes ont chacune leur mission propre ; qu'elles répondent également à des nécessités sociales et sont destinées à subsister côte à côte et non à s'entre-dévorer. La civilisation multiplie les classes au lieu de les simplifier jusqu'à l'abolition comme le prétend Karl Marx. M. Struve, éditeur de la revue *Osvobojdeniè* (*Délivrance*), organe des libéraux, des démocrates et des socialistes à tendances populistes, excommuniés par les marxistes orthodoxes, est devenu un des théoriciens du parti démocrate constitutionnel.

de russification à outrance en Finlande, dont la constitution était supprimée (1899), en Pologne, au Caucase, l'autocratie était entourée d'un cercle de malédictions. Les persécutés sympathisaient avec les tendances extrêmes. De nombreux groupes socialistes s'organisèrent chez les Arméniens, les Finlandais, les Lithuaniens, les Polonais, dès 1894, deux ans après la grève de Lodz. Le *Bound* juif qui ne voulait consentir à rester dans le parti que sous forme fédérative, en gardant son autonomie, se mit, au Congrès de 1903, à la tête des dissidents.

Les Juifs, si actifs et si répandus dans le socialisme international, fournissent, en Russie, au mouvement révolutionnaire un appoint considérable. Le tsarisme ne compte pas de plus dangereux ennemis, et on ne peut méconnaître que le Gouvernement doit être rendu, en une grande mesure, responsable de cette haine sauvage des masses juives confinées et resserrées dans les provinces du Sud et de l'Ouest. Les Juifs possèdent, en Russie, toute liberté pour leur religion et pour leurs écoles. Depuis les troubles de 1881, ils ont été soumis à des vexations sans nombre, voire à des massacres périodiques, dont le plus atroce fut celui de Kichinef (1903), sous l'œil bienveillant de la police. Les prolétaires juifs qui peuplent par centaines de mille les fabriques de Pologne et de la Russie du Sud, parias entre les parias, voués au double supplice de la misère et de

l'abjection qui commence à leur naissance et finit à leur mort, n'ont rien à perdre et ont tout à gagner au renversement de l'ordre établi. Les intellectuels marxistes, fixés dans la zone, n'éprouvèrent aucune peine à les enrôler sous le drapeau de la révolution sociale.

Vilna, la Jérusalem russe, fut le premier foyer de cette propagande qui gagna bientôt Homel, Minsk, Lodz. A la fin de 1897 était fondée l'*Union des ouvriers juifs de Pologne et de Lithuanie*, connue sous le nom de *Bound*. Formé d'éléments qui, par la race, la langue spéciale (le jargon parlé par les Juifs en Russie), l'éducation, la situation économique tendent à la plus étroite solidarité, le *Bound* a surpassé en peu de temps toutes les autres organisations. Il comptait, en 1904, 36.900 membres. Il possède des correspondants dans les grandes capitales de l'Europe ; ses ressources financières sont importantes. Ses imprimeries secrètes répandent des journaux et des brochures à un nombre considérable d'exemplaires.

Le *Bound* n'a rien de commun avec les Associations cultuelles israélites formées dans tous les pays. Les 6 millions de Juifs établis en Russie ne forment pas un seul bloc. Le *Bound* combat la haute société juive qui, en Russie comme ailleurs, est assimilée ou assimilable ; il fait une guerre acharnée au sionisme de la moyenne et de la petite bourgeoisie juive. Par-

tant de cette conviction que l'antisémitisme des Slaves est indéracinable, les sionistes se considèrent en Russie comme des étrangers ; ils aspirent à fonder ailleurs un nouveau Royaume de Palestine ; ils déclaraient donc se désintéresser de la politique et ne manifestaient point d'hostilité au Gouvernement. Les social-démocrates du *Bound* envahirent, en 1900, la synagogue d'Odessa au moment des prières pour le tsar et huèrent les assistants. Ils revendiquent les droits de citoyens russes et visent, comme les autres socialistes, à une République fondée sur le suffrage universel. Ils sont acquis à tous les genres d'action révolutionnaire. Cependant, leur quatrième Congrès, en 1901, se prononçait pour l'éducation des masses contre l'action terroriste où quelques juifs, tels que Goldenberg qui se tua dans sa prison, après avoir dénoncé ses complices, Jessa Helfmann la régicide, se signalèrent jadis. Des Juifs se rencontrent d'ailleurs dans toutes les organisations socialistes en qualité de principaux théoriciens ou de militants.

IX. — LES SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES.

Le parti terroriste n'avait pour ainsi dire plus donné signe de vie de 1884 à 1894. A cette dernière date, quelques émissaires, venus de Suisse et de Paris, entreprirent de ressusciter la *Narodnaïa Volia*. Ils choisirent l'étiquette de *socialistes révolutionnaires*

en opposition aux social-démocrates de l'école allemande. Ceux-ci ouvrirent aussitôt contre ces revenants le feu de la grosse artillerie marxiste. Ils les traitèrent de chevaliers du poignard, de romantiques, d'illuminés, de phraseurs dont l'enthousiasme ignorant prétendait changer le cours de l'Histoire, franchir d'un bond la période capitaliste et se servir du moujik comme agent de révolution sociale.

Les nouveaux terroristes ripostaient à leurs adversaires que la doctrine inspirée à Marx par le spectacle du développement industriel en Angleterre, vient se briser, en Russie, à l'écueil de la question agraire. Que pèsent 3 millions d'ouvriers industriels en présence de 90 millions de paysans ? Quelle solution, quels remèdes apportent les marxistes à ces masses affamées ? l'affranchissement des anciennes dettes de rachat, l'adjonction à leurs terres des lots refusés lors de l'émancipation, quelques exigences démocratiques : et, de l'aveu même des marxistes, ce programme agraire n'est qu'un palliatif ; rien, d'après eux, ne peut sauver la majorité des paysans de l'exploitation des usuriers de village et de la ruine. En vertu de la théorie des étapes, il faut, de toute nécessité, que le communisme suranné de l'*Obchtchina* disparaisse, que le paysan soit exproprié par la bourgeoisie pour arriver au collectivisme et à la délivrance finale. Le marxisme conséquent devrait donc pousser à la roue, faire

cause commune avec l'usurier, le bourgeois de campagne. En conséquence, les socialistes révolutionnaires jetaient aux marxistes l'épithète infamante de conservateurs que les marxistes prodiguaient aux économistes. Les nouveaux terroristes se proclamaient les seuls révolutionnaires, les vrais, les purs.

Ils accordaient cependant aux marxistes qu'une poignée de braves ne saurait suffire, comme l'avaient cru les anciens terroristes, à renverser l'ordre existant, qu'il faut s'appuyer sur le peuple. Mais le peuple, pour les marxistes, c'est l'infime minorité des ouvriers industriels, considérée comme l'élite privilégiée, investie de la mission de changer le monde ; pour les terroristes nouveau style, le peuple c'est la nation entière, et la population paysanne au premier rang. Ils combinent le terrorisme et le populisme ; ils reprennent la propagande agraire dans de bien meilleures conditions qu'autrefois ; la mentalité paysanne est en voie de transformation ; les paysans ont éprouvé l'horrible famine de 1891-1892 ; nombre d'ouvriers des villes reviennent périodiquement aux champs et y apportent un esprit rebelle. Les socialistes révolutionnaires fondent des confréries dans les villages avec le mot d'ordre de boycotter les propriétaires, les *Koulaki*. Ils organisent des Ligues agraires.

L'importance des ouvriers de fabrique et l'action des grèves n'échappent pas non plus aux terroristes. Tandis que les marxistes travaillent à organiser, à

discipliner les classes ouvrières, et n'admettent la violence que par exception, les terroristes cherchent à transformer les grèves en émeutes, à les généraliser ; ils songent à préparer des conjurations militaires. Enfin, le combat individuel, l'assassinat politique, les bombes, sont destinés, non plus comme en 1880, à remplacer le combat des masses, mais à le fortifier.

En dépit de ces polémiques, les divergences qui séparaient les sectes socialistes étaient moins accusées que précédemment. Il y avait entre elles rivalité, mais émulation ardente et division du travail. Les circonstances générales favorisaient au plus haut point cette renaissance révolutionnaire. Le mécontentement gagnait toutes les classes. Dans la fièvre des entreprises, les crises industrielles et agricoles se succédaient à courts intervalles. Le Gouvernement entretenait un autre genre de fléau, la famine intellectuelle. L'enseignement des Universités était abaissé, les cabinets de lecture étaient expurgés. Le Gouvernement faisait pour ainsi dire défense à chacun de penser et de croire à autre chose qu'au dogme officiel du tsarisme. Le procureur du Saint-Synode, Pobedonostsef travaillait de la sorte à réaliser, dans cet Empire immense, le rêve d'unité d'un Bonald et d'un de Maistre, rêve grandiose et chimérique, car la loi qui domine les sociétés modernes conduit au contraire à une complexité, à une différenciation tou-

jours croissantes. Cette discipline de fer, analogue à celle d'une armée en marche, visait sans doute à la grandeur nationale ; et, de fait, jamais la diplomatie russe n'avait célébré les plus grands triomphes. Elle était l'arbitre de l'Europe, elle marchait à pas de géants vers la conquête de l'Asie. Mais fallait-il donc asservir le peuple russe pour le mieux préparer à dominer les nations ? Et quel contraste entre la politique extérieure et intérieure ! Dans les petits États des Balkans, la Russie se montrait la gardienne jalouse des libertés constitutionnelles. La *Marseillaise* retentissait à Pétersbourg en l'honneur du président de la République française. Nicolas II décorait M. Millerand que la troisième section, s'il eût été sujet moscovite, eût expédié dans les mines sibériennes, sinon fait suspendre au gibet.

Le roman russe exprime d'une façon poignante la désaffection, la plainte profonde, la révolte causée par ce despotisme écrasant, par cette absence totale de vie publique. Le nihilisme politique de Tolstoï, sa négation de l'État auquel la conscience défend d'obéir, égale celui de Bakounine, bien qu'il se recouvre du voile de la mansuétude chrétienne. Gorki n'a de sympathie que pour les vagabonds, les criminels en hostilité permanente contre l'ordre existant. Tchekhof est le peintre populaire des illusions perdues et de l'ennui de vivre (1).

(1) Voir dans la *Revue* les études de M. E.-M. de Vogüé,

C'est surtout la jeunesse des écoles qui se cabre contre ce système et qui contribuera à l'anéantir. « Mettez, disait de Maistre, un désir russe sous une citadelle, il la fera sauter. » Le nombre des militants intellectuels ne cesse de s'accroître : sous le fouet des cosaques, les étudiants s'insurgent, et, pour la première fois, en 1899, la populace, qui jusqu'alors aidait volontiers la police à les brutaliser, prend parti pour eux. Les troubles de 1901, suscités par la suppression des franchises universitaires, trouvent un écho dans les masses ouvrières : les ouvriers se joignent aux démonstrations d'étudiants à Moscou, à Kief, à Karkof.

Au milieu de conjonctures si propices à leur action, les socialistes révolutionnaires tiennent deux Congrès en Russie, en 1898 et en 1901, malgré la vigilance de la police. Ils expriment, dans un manifeste, la nécessité de renverser l'autocratie, d'obtenir par tous les moyens une Assemblée nationale qui réorganise l'État d'après le principe fédératif et le *Self government* local. Ils fondent une organisation de combat.

L'assassinat du ministre de l'Instruction publique Bogoliépof, par l'étudiant Karpovitch (février 1901) donnait le signal des hostilités et eut le même retentissement que le coup de pistolet de Vera Zassou-

publiées en 1884 et 1885, réunies sous ce titre : *le Roman russe*. Paris, Hachette, 1886.

litch en 1878. Karpovitch n'était pas socialiste révolutionnaire : son acte criminel fut une simple réponse aux violences ordonnées contre ses camarades. Deux semaines après Karpovitch, Lagovski tirait sur Pobedonostsef à travers une fenêtre et le manquait. En avril 1902, le ministre de l'Intérieur, Sipiaguine, était tué par Balmachef, fils d'un exilé politique. C'était folie et absurdité de s'en prendre au malheureux Sipiaguine lorsqu'il voulait donner aux Zemstvos des mouvements plus libres. Sa démission prochaine était connue, dit-on, du meurtrier et de ses complices ; ils frappaient impitoyablement en lui le représentant du régime. Avec Balmachef, qui n'avait fait qu'exécuter la sentence du parti socialiste révolutionnaire, recommence l'épidémie de meurtres systématiques dont on ne pouvair prévoir la fin.

X. — Le socialisme policier.

Le successeur de Sipiaguine, Plehve, mesurait le danger ; il était résolu à y parer. Une grande révolte paysanne avait éclaté en 1902 dans les gouvernements de Kharkof et de Poltava ; il envoyait quarante-trois mille agents surveiller les villages. Les étudiants étaient soumis à une pénalité draconnienne, on brisait la carrière des rebelles et on les versait dans l'armée, transformée en pénitencier. Le nombre des accusés politiques s'élevait, de 919, en 1894, à

5.590 en 1903. Cependant Plehve comprenait qu'on ne pouvait régner uniquement par la force ni revenir au despotisme pur et simple de Nicolas Ier. Il se rapprochait de la méthode de Napoléon III, de Bismarck : gouverner avec autorité et empêcher que le combat pour les intérêts matériels ne devienne une lutte pour les libertés politiques : en conséquence, donner satisfaction aux classes paysannes et ouvrières, afin de les détacher des classes libérales et des partis révolutionnaires. La politique ouvrière de Plehve était essentiellement policière. Il appuyait les revendications ouvrières non d'après la justice et l'opportunité, mais selon que les ouvriers qui les formulaient étaient ou non révolutionnaires. Un grand industriel fut exilé en Sibérie pour n'avoir pas voulu accorder une augmentation de salaires. C'est dans ce même but qu'avaient été fondées les Banques rurales, qu'avait été ébauchée, dès 1880, la législation de fabrique. Avant Plehve on avait eu l'idée de combattre le socialisme ouvrier par le socialisme d'État ; en 1898-1899, le chef de police Zoubatof et l'ancien terroriste Tikhomirof, avaient organisé à Moscou des Cercles ouvriers, des Mutualités en contrefaçon des Syndicats non autorisés. Un docteur Chaïevitch fondait de même des Sociétés d'ouvriers juifs indépendants pour combattre l'action du *Bound*. Tous ces *jaunes* étaient violemment attaqués dans l'*Iskra* de Genève. Zoubatof commit la faute de se

servir des employés des Cercles ouvriers comme agents et comme espions ; cette erreur le discrédita. Les chefs d'industrie, de leur côté, se plaignaient amèrement des exigences auxquelles les zoubatovistes poussaient les ouvriers. Un mouvement gréviste éclatait pendant l'été de 1902 dans la Russie méridionale, sous l'inspiration des agents de Zoubatof, ce qui causa leur disgrâce et fit goûter à Chaïevitch et à quelques autres les douceurs de la Sibérie. Les deux ministres, Plehve favorable aux ouvriers, et Witte défenseur des intérêts patronaux, étaient en conflit. L'expérience de Moscou prit fin. Plehve, le 28 juillet 1904, tomba sous la bombe de l'ancien étudiant Sazonof, exécuteur de l'organisation du combat, qui avait dressé contre ce ministre un acte d'accusation, une sentence motivée.

Une entreprise analogue à celle de Zoubatof avait été tentée avec plus de succès à Pétersbourg, par un jeune pope, Gapone, fils de paysans petits-russiens, et aumônier des prisons. Gapone s'était attaché à fonder des Unions ouvrières de chrétiens sociaux, approuvées par la police et bénites, en 1904, par l'archevêque de Pétersbourg. Plus ces ouvriers organisés devinrent nombreux, plus ils se montrèrent exigeants, si bien que les patrons cherchaient à s'en débarrasser. Telle fut l'origine de la grève des usines Poutilof, le 15 janvier 1905, qui devint presque aussitôt une grève politique, et gagna les faubourgs ouvriers.

La guerre russo-japonaise (février 1904) avait donné un élan considérable à la propagande antigouvernementale. Les échecs répétés causaient une déception générale ; ce que l'on racontait des vols et des désordres dans l'administration de l'armée passait le croyable. L'autocratie perdait sa seule raison d'être et conduisait à des désastres. Le chômage, les mobilisations attisaient l'effervescence populaire. De sanglants combats des rues commençaient à se livrer dans les grandes villes. Le prince Sviatopolk Mirski, auquel le tsar avait confié le pouvoir après Plehve, était le fervent adepte d'une politique réformiste. Il avait autorisé, en décembre, le Congrès de Zemstvos qui avait formulé une déclaration des droits et demandé une représentation nationale. Le tsar, par l'oukase du 25 décembre, faisait une première concession en promettant de soumettre la bureaucratie à la loi, d'organiser la légalité. Les exigences des libéraux démocrates et des socialistes révolutionnaires allaient bien au delà. Dans une conférence convoquée à Paris en 1904, ils proclamaient la nécessité d'un Gouvernement constitutionnel fondé sur le suffrage universel. C'est ce programme que devait présenter au tsar Gapone, bientôt passé à l'opposition radicale, et grisé par son rôle de tribun du peuple.

Une procession gigantesque, organisée le 9/22 janvier, se dirigeait vers le Palais d'Hiver, escortant Gapone, sous son costume de prêtre, entouré de por-

teurs d'icones, armé de la pétition des ouvriers rédigée par lui. Dans un langage sombre et menaçant, il dépeignait le peuple misérable, foulé aux pieds : il sommait le tsar d'abattre le mur qui le séparait de son peuple, il jetait l'anathème de l'Église sur la guerre comme eût pu le faire un disciple de Tolstoï. Des feux de salve répondirent aux sommations de Gapone ; mais il donnait le branle à la révolution.

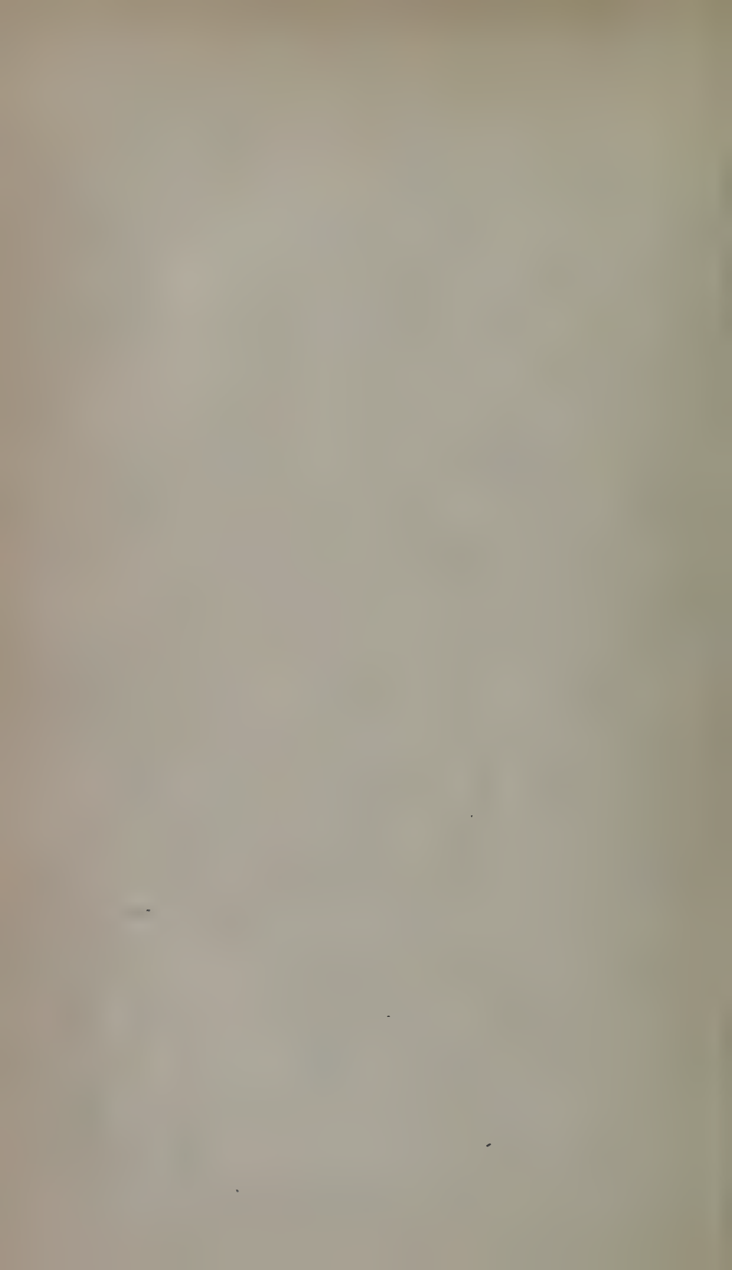
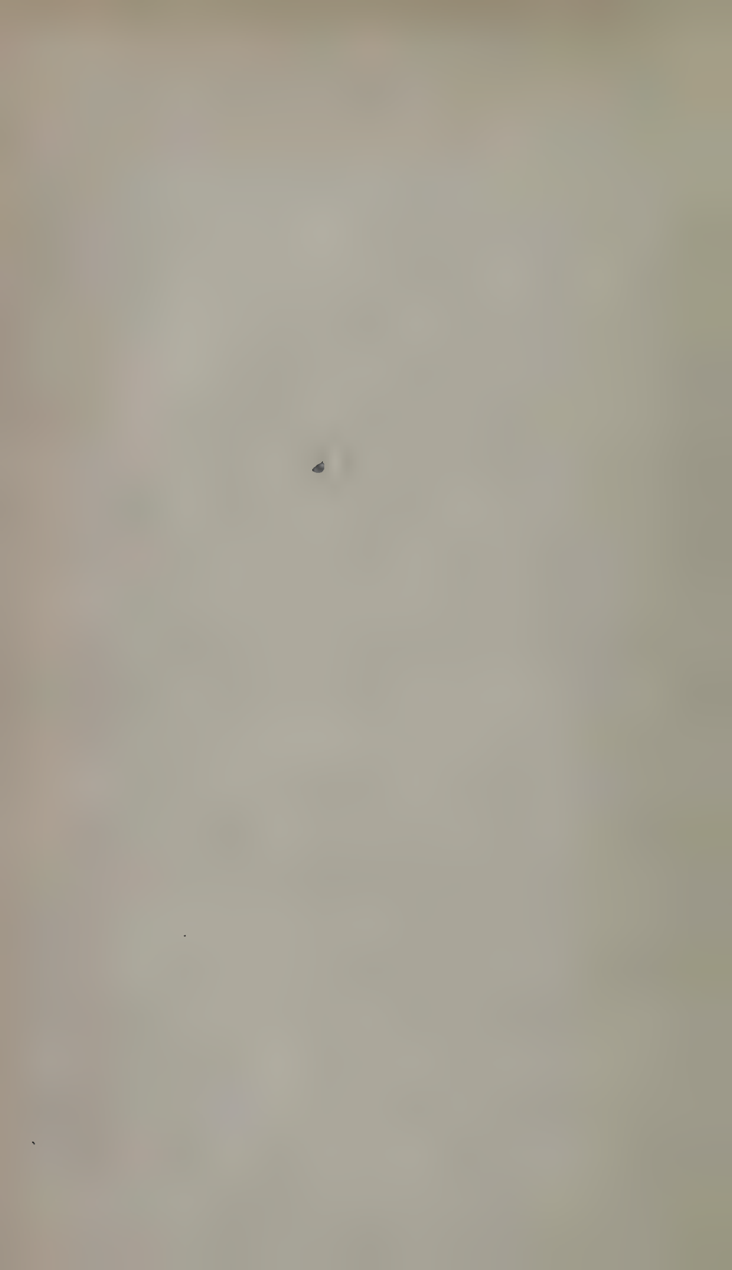
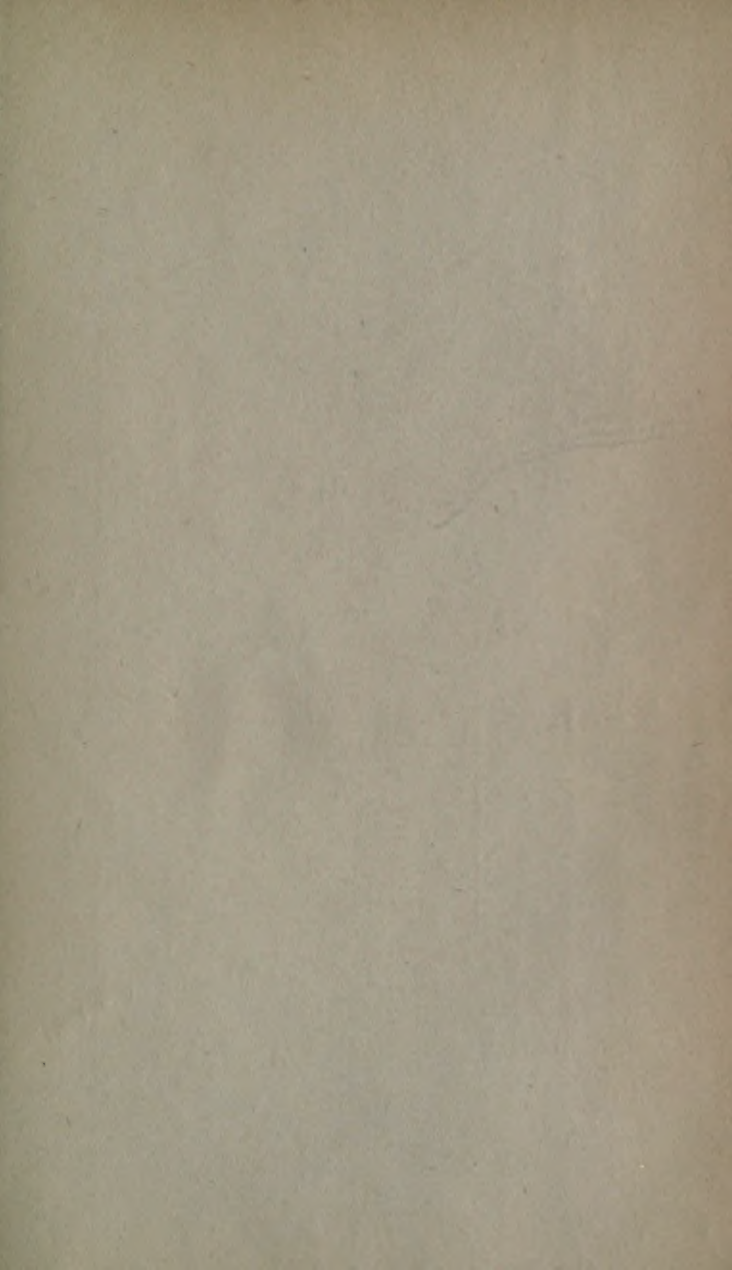


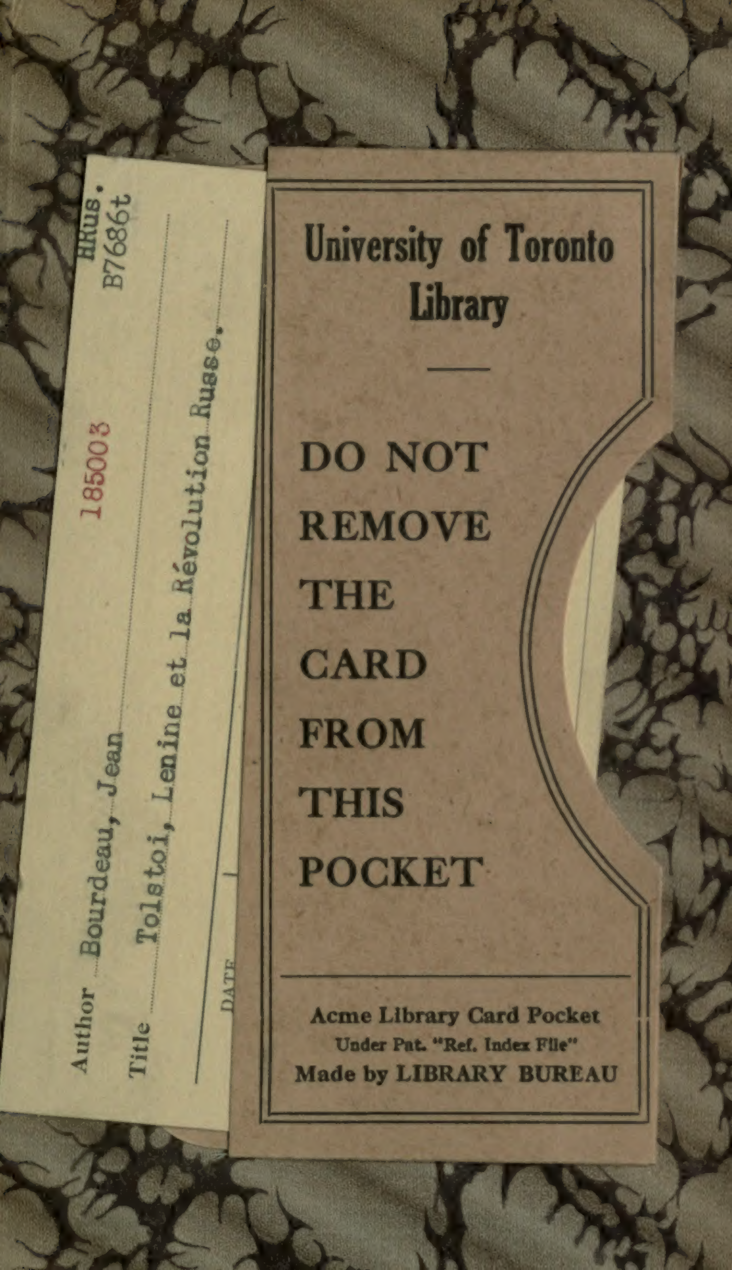
TABLE DES MATIÈRES

4990. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.








University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
HRus.
B7686t
185003
Author Bourdeau, Jean
Title Tolstoi, Lenine et la Révolution Russe.
DATE

